

Anecdotes historiques, littéraires et critiques, sur la médecine, la chirurgie, & la pharmacie.

Contributors

Sue P. 1739-1816.
Royal College of Physicians of Edinburgh

Publication/Creation

Bruxelles : chez la veuve Dujardin, 1789.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/qtw2ztqc>

Provider

Royal College of Physicians Edinburgh

License and attribution

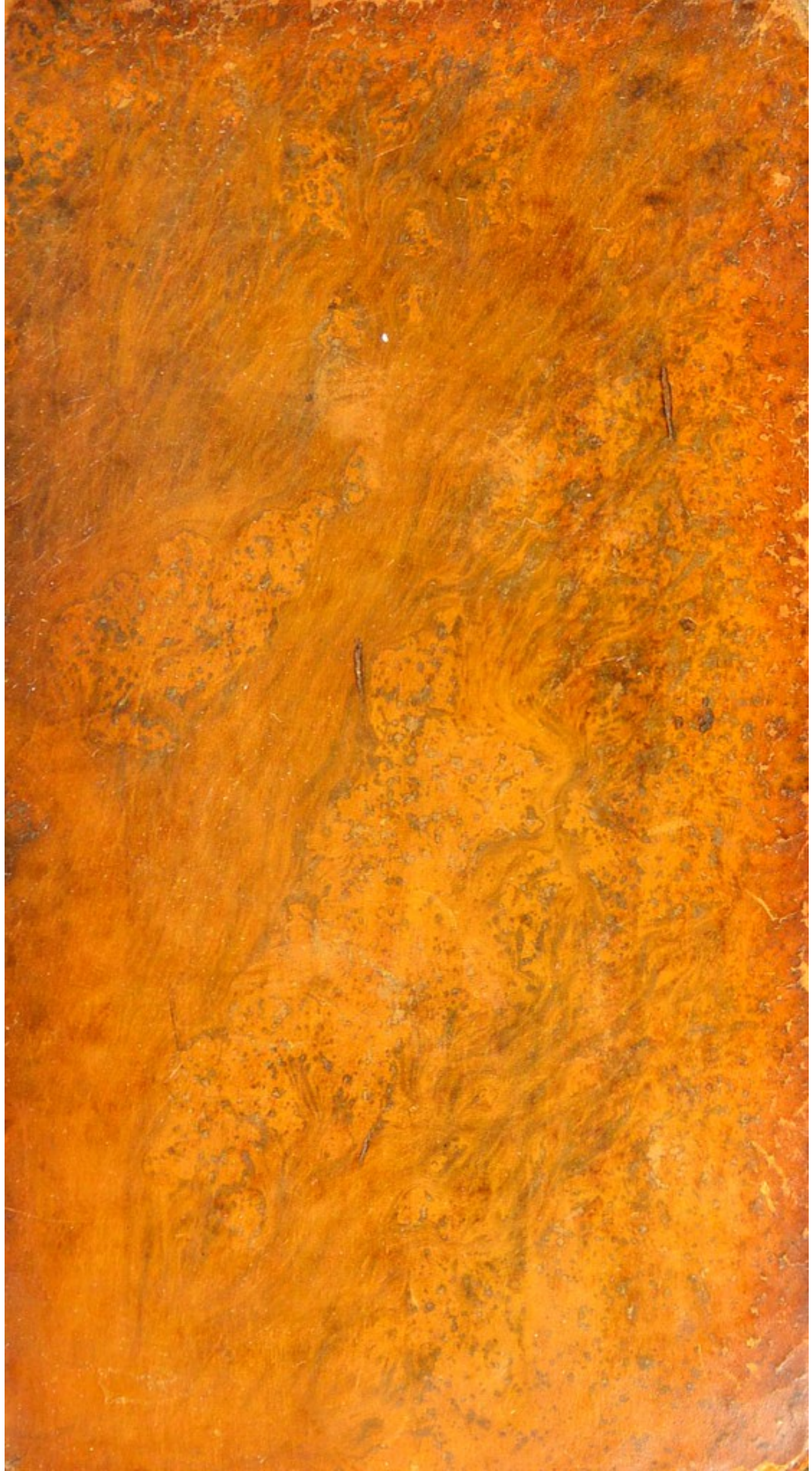
This material has been provided by This material has been provided by the Royal College of Physicians of Edinburgh. The original may be consulted at the Royal College of Physicians of Edinburgh. where the originals may be consulted.

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

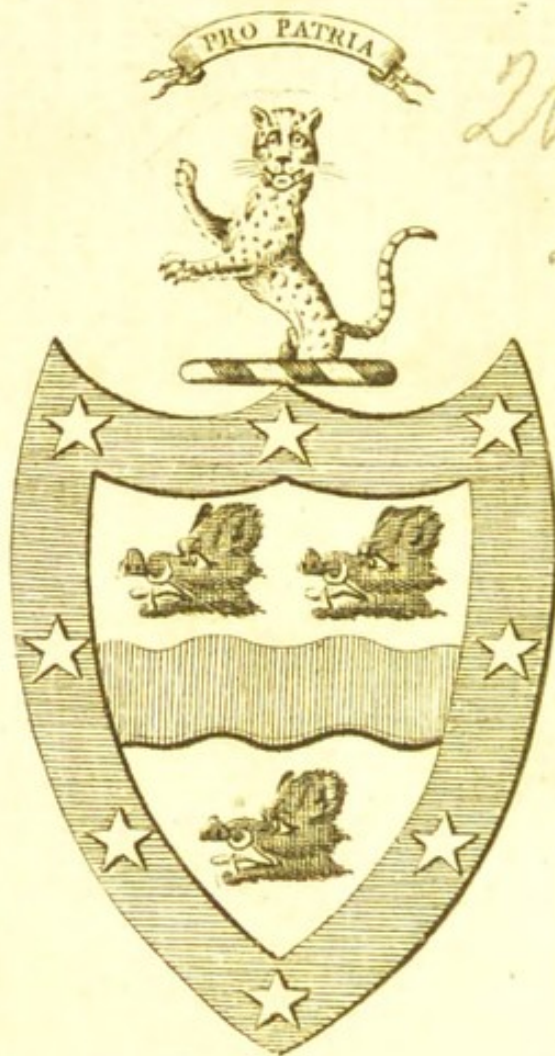
You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



~~B 2.7~~



2 Vols
2/6

James Mardes

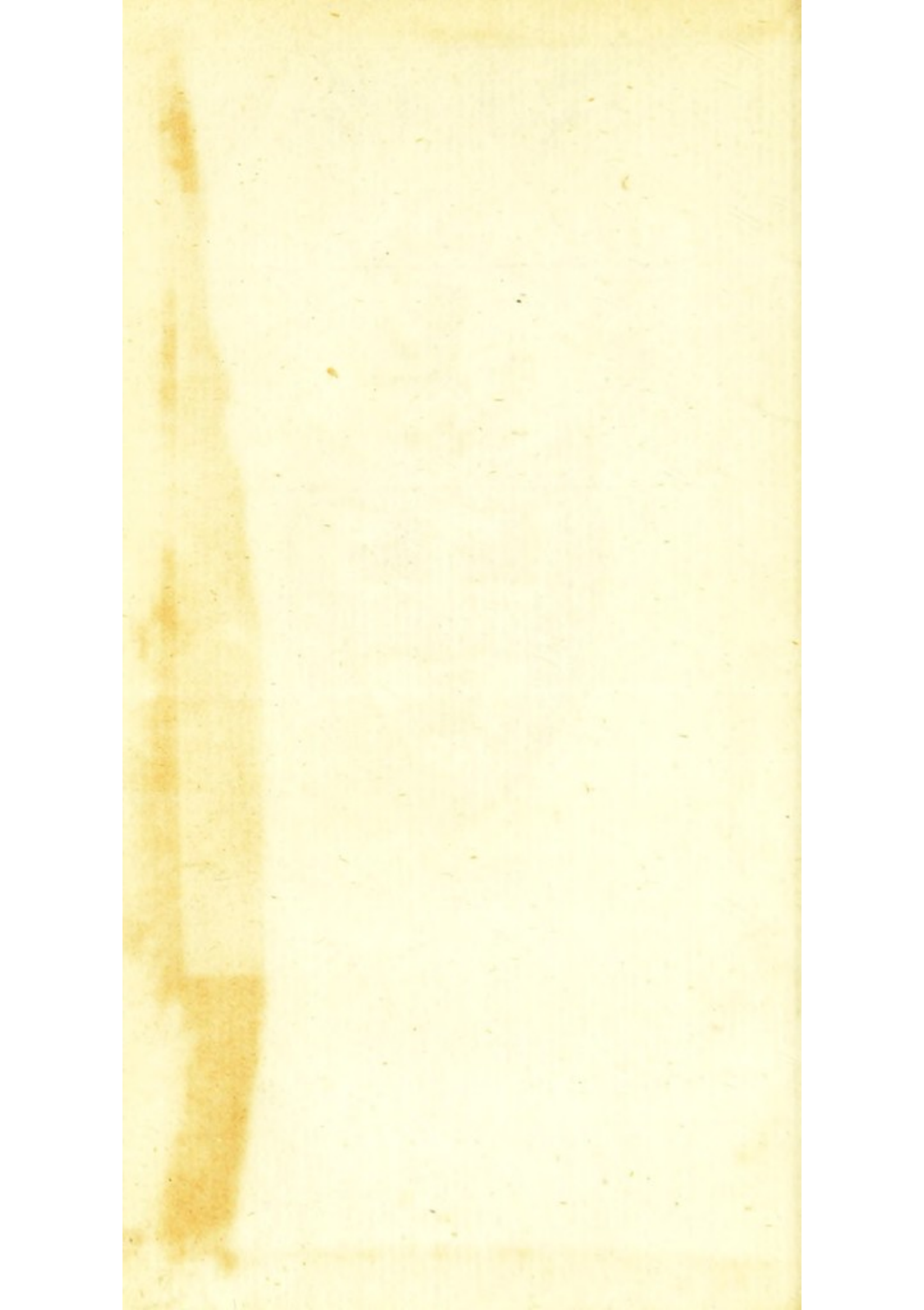
B 2.72

R40506



Digitized by the Internet Archive
in 2015

<https://archive.org/details/b21689039>

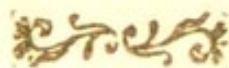


Cet ouvrage est plein
d'instruction, de divertisse-
ment et d'esprit. Il
donnera beaucoup de
satisfaction aux lecteurs.

ANECDOTES
HISTORIQUES,
LITTÉRAIRES ET CRITIQUES,
SUR la Médecine, la Chirurgie,
& la Pharmacie.

Il en est des Livres comme du feu dans nos foyers :
on va prendre ce feu chez son voisin ; on l'allume
chez soi ; on le communique à d'autres , & il ap-
partient à tous. *VOIT.*

PREMIERE PARTIE.



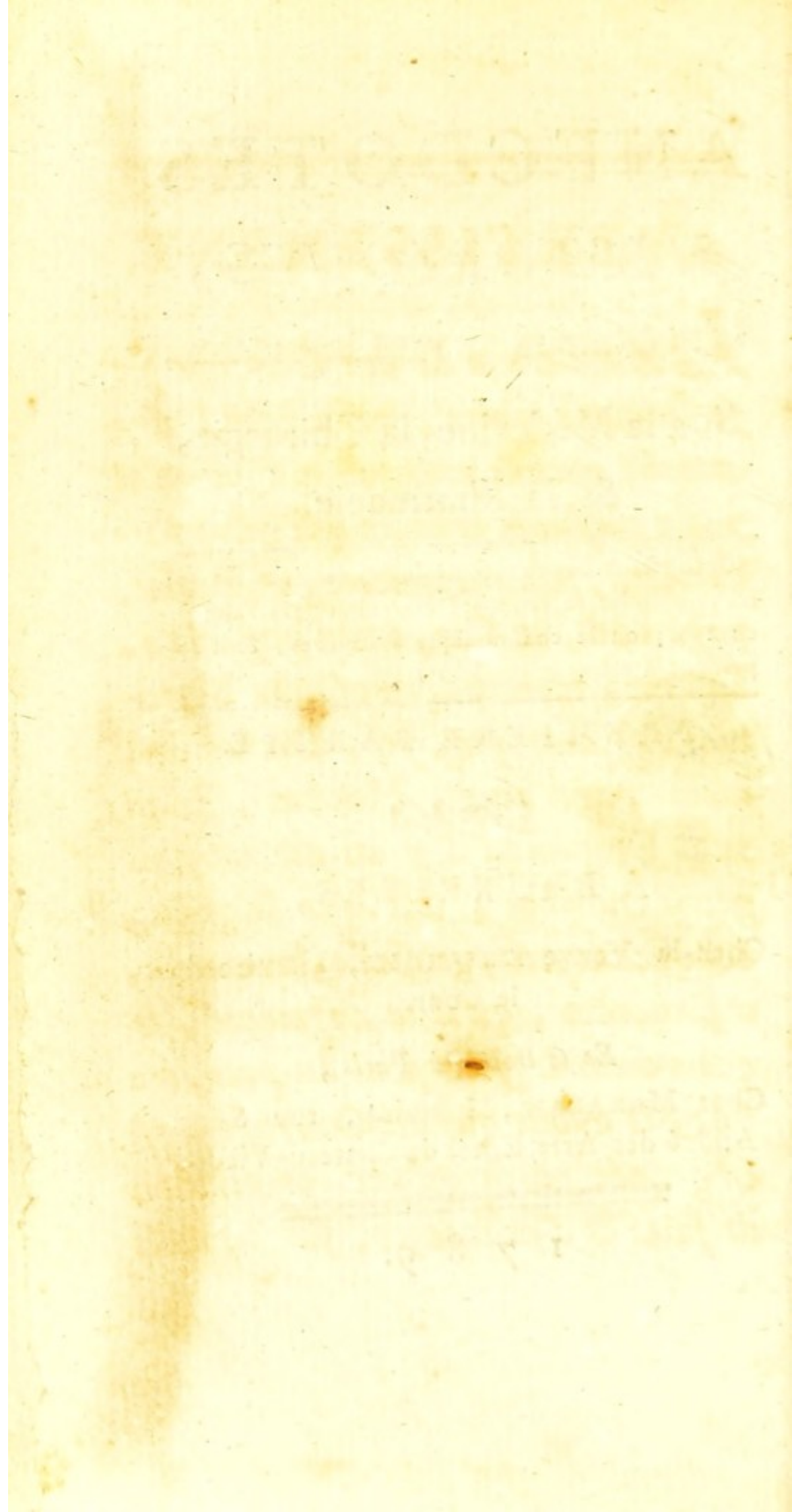
A BRUXELLES,

Chez la Veuve DUFARDIN, Libraire de
la Cour.

Et se trouve à Paris ,

Chez MARADAN, Libraire, rue Saint
André des-Arts, Hôtel de Château-Vieux.

1 7 8 9.



AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR de cet Ouvrage ne se nomme point, parce qu'il n'y attache aucune prétention. Quoiqu'il y ait plusieurs articles qui lui appartiennent, tels que cautere, 2^e. Partie, pag. 126, le Cat, idem pag. 214, Levret, idem pag. 216, la Martiniere, idem pag. 70, Dumoulin, idem pag. 104, Houstet, idem pag. 3; quoiqu'il y en ait un plus grand nombre, tels que saignée, accouchemens, grosseffe, lavemens, mélancolie, qu'il a augmenté, & qui voient le jour pour la premiere fois, il avoue que cet Ouvrage n'est en grande partie qu'une compilation de faits & d'anecdotes, sur lesquels

iv AVERTISSEMENT.

il s'est permis de temps en temps quelques reflexions. Il a plus cherché à amuser qu'à instruire ; il croira n'avoir pas travaillé inutilement, s'il a rempli l'objet qu'il s'est proposé.

Les deux premieres Parties qu'on livre aujourd'hui au Public , seront suivies bientôt de deux autres.



ANECDOTES

HISTORIQUES,

LITTÉRAIRES ET CRITIQUES,

*SUR la Médecine, la Chirurgie,
& la Pharmacie.*

SAGE-FEMME. La Demoiselle de G*** fille d'honneur de la Reine Anne d'Autriche, ayant été renvoyée de la Cour pour une intrigue de galanterie, dont la suite fut une grossesse, une sage-femme, dans le dessein de la faire avorter, lui ordonna des remèdes qui la firent périr. Ce fut sur cette aventure que *Hesnaut*, fils d'un Boulanger de la rue S. Honoré, composa ce fameux sonnet de l'avorton, qui peut

n'être ni régulier , ni correct , mais qu'on lira cependant avec plaisir , malgré la vive critique qu'en a faite le Pere *Bouhours* , appelé par l'Abbé de la Chambre l'*Empereur des Muses*.

Le jour que l'on pendoit à la Grève la sage-femme qui avoit voulu faire avorter la fille d'honneur , le Comte de Grammont fut à Versailles , où il se trouva au coucher du Roi ; le Monarque lui demande ce qu'il avoit appris de nouveau à Paris. *Pas autre chose , Sire* , répondit le Comte , *sinon que j'ai vu pendre la sage-femme des filles d'honneur de la Reine.*

ASTRAGALE. Tel est le nom d'un des os qui composent ce qu'on appelle vulgairement le *cou de pied*. Voici probablement quelle est l'étymologie de ce mot. Les anciens Gentilshommes portoient sur leurs fouliers un demi-croissant , à l'endroit où nous attachons nos boucles. Il étoit d'ivoire , pour le distinguer de

celui que portoient les roturiers , qui étoit de fer ou d'acier. *Cælius Rhodiginus* , célèbre Professeur en Grec & en Latin à Milan dans le quinzieme siècle , appelle ces especes de boucles *astragales*. Le mot Latin *astragalus* signifie cet osselet qui est au bout du manche d'un gigot de mouton , lequel ressemble à un talon , d'où est venu cet ancien adage , *noble au talon*. On pourroit presque en dire autant de notre Noblesse , que les talons rouges semblent distinguer.

GROSSESSE. I. On ignore encore le motif pour lequel quelques Eglises refuserent long - temps la sépulture aux femmes qui mouroient enceintes , ou pendant les douleurs de l'enfantement : peut-être ces Eglises prétendoient-elles par cette espece de punition ecclésiastique redoubler le zele & l'attention des meres pour éloigner de leur fruit tout danger , & se précautionner contre des accidens qui privoient leurs enfans du Sacrement

de baptême. Mais comme il arrive souvent des cas fortuits & malheureux que toute la tendresse d'une mere , unie à la prévoyance la plus exacte , ne peut écarter , on a changé la sévérité de cette injuste discipline , & un Concile tenu à Rouen en 1074 a ordonné que la sépulture en terre sainte ne seroit plus refusée aux femmes enceintes ou mortes pendant leur accouchement.

II. Livie , femme de Tibere , avant de l'être d'Auguste , étoit enceinte , & désiroit ardemment d'avoir un fils. Pour découvrir si ses vœux seroient accomplis , elle eut recours à toutes les superstitions qui étoient alors accréditées : elle imagina en conséquence de couvrir & de faire éclore dans son sein un œuf , augurant du sexe de son enfant par celui du poussin qui en viendrait. Ce fut un mâle qui naquit , avec une belle crete , & le hasard voulut qu'elle accouchât ensuite d'un garçon , qui fut l'Empereur Tibere. Les Augures ne manquerent pas de publier

par-tout ce fait pour prouver leur art.

Nous avons vu la même chose arriver à Paris, il y a quelques années, c'est-à-dire, un poulet provenu d'un œuf couvé dans le sein d'une Demoiselle. C'est dans celui de Mademoiselle B. . . qui a épousé depuis M. F. Graveur. Le Journal encyclopédique de l'année 1776, tome III, part. II, fait mention de cette anecdote.

III. Dans une lettre qu'une Dame de Province écrivoit à son mari, qui étoit à Paris depuis quelques mois, après lui avoir parlé d'affaires, elle finissoit ainsi : *Je te dirai pour nouvelles que Mesdames une telle & une telle sont grosses, que Mesdames telle & telle se vantent de l'être, & que Mesdemoiselles telle & telle craignent de l'être. Il n'y a que moi qui ne le suis point : tu devrois mourir de honte.*

IV. Lorsque la Reine Anne d'Autriche devint enceinte, après une stérilité de vingt années, le Curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui étoit un homme simple, monta en chaire pour annoncer dans son

prône la grosseffe de la Reine, il dit :
*Mes Freres , si la Reine nous donne une
 Princesse , nous n'en serons gueres plus
 avancés , à cause de la Loi Salique : ainsi
 prions Dieu qu'Elle ait un Prince : cepen-
 dant , mes Freres , ajouta-t-il , il y a ce
 qu'il y a , prions Dieu pour son ame.*

V. Nicolas de trop près ayant vu Jacqueline,
 Il en parut soudain un tendre fruit d'amour.
 Leur Curé , soit par zele ou par humeur chagrine,
quelle honte ! dit-il , enfans du noir séjour :
C'est ainsi qu'on se livre à l'éternelle flamme.
 Quoi ? reprit Nicolas , *j'en aurois du remords ?*
Ma Jacqueline & moi n'avons fait que le corps,
Et si cela étoit un mal , Dieu n'eût pas bouté
l'ame.

VI. Une fille de Strasbourg , devenue
 mere, feignit d'être toujours affligée d'une
 tumeur considérable : peu - à - peu elle
 l'augmenta pour exciter la compassion
 & vivre oisivement des aumônes qu'elle
 recevoit. Elle en imposa ainsi pendant
 39 années à toute la Ville. Le contenu
 d'une tumeur si prodigieuse , & que la

décence, disoit la prétendue malade, *ne lui permettoit point de laisser visiter*, intriguoit beaucoup les Médecins, de même que les Chirurgiens. Celle fille meurt : on accourt aussi-tôt chez elle, on trouve le ventre applati, & rien que de très-ordinaire : mais dans un coin de la chambre on découvre un sac rempli de vieux linge, & pesant près de 20 livres. La supercherie fut par-là mise au jour. Cette fille favoit si bien adapter ce paquet à son ventre, que tout le monde en avoit été la dupe : ce fait est rapporté par M. Plenck dans une brochure de 184 pages in-8°. qu'il a publiée d Vienne en 1782. *Elementa Medicinæ & Chirurgiæ Forensis, &c.*

ANDRÉ RUDIGER, Médecin à Leipfick, s'avisa étant au College de faire l'anagramme de son nom en latin : il trouva de la maniere la plus exacte dans *Andreas Rudigerus* ces mots, *arare rus Dei dignus*, qui veulent dire, *digne*

de labourer le champ de Dieu. Il conclut de-là que sa vocation étoit pour l'état ecclésiastique, & se mit à étudier la Théologie. Peu de temps après cette belle découverte, il devint précepteur des enfans du célèbre *Thomasius*. Ce Savant lui dit un jour, qu'il croyoit qu'il feroit mieux son chemin en se tournant du côté de la médecine. Rudiger avoua que naturellement il avoit plus de goût & d'inclination pour cette science; mais qu'ayant regardé l'anagramme de son nom comme une vocation divine, il n'avoit pas osé passer outre. *Que vous êtes simple*, lui dit *Thomasius* ! *c'est justement l'anagramme de votre nom qui vous appelle à la médecine.* *Rus Dei, n'est-ce pas le cimetiere, & qui le laboure mieux que les Médecins ?* Rudiger ne put résister à cet argument, & il se fit Médecin.

CHIRURGIE. I. Lors du fameux procès entre les Médecins & les Chirurgiens, procès qui fixa pour ou contre l'attention

des différens ordres des citoyens , M. de la Peyronie sollicitant en faveur des Chirurgiens la protection de M. le Chancelier d'Aguesseau, lui dit un jour : *Il faut élever entre ces deux Corps un mur de séparation , de façon qu'ils n'aient plus ensemble de communication. Fort bien*, reprit M. d'Aguesseau : *mais de quel côté mettra-t-on le malade ?* Voici comme M. Villemain d'Ablancourt a mis en vers ce bon mot (*Merc. de France* , fév. 1777) :

Deux bourreaux de l'humanité ,
 L'altière médecine & l'humble chirurgie ,
 Tous deux en bonne fanté ,
 Plaidoient pour une minutie.
 La médecine prétendoit
 Que son vénérable bonnet
 Devoit avoir la préséance.
 La chirurgie à son tour soutenoit
 Qu'étant sœurs , la prééminence
 A personne n'appartenoit.
 Elle n'avoit pas tort. Fourré comme une hermine
 Le Doyen de la Faculté
 S'en va trouver le Juge : il entre en qualité de
 député

De Messieurs de la médecine :

Monseigneur , lui dit-il , il faut absolument ,
 Pour éviter toute incartade ,
 Qu'un mur d'airain . . . C'est penser sagement ;
 Mais , Monsieur le Docteur , reprit le Président ,
 De quel côté mettra-t-on le malade ?

II. M. de Voltaire , après avoir parlé dans son siècle de *Louis XIV* , de toutes les sciences , de tous les arts qui illustrerent ce regne à jamais mémorable , dit : « Ne » passons pas sous silence le plus utile » de tous les arts , celui dans lequel les » François surpassent toutes les Nations du » monde , je veux parler de la Chirurgie , » dont les progrès furent si rapides & si » célèbres dans ce siècle , qu'on venoit » à Paris des extrémités de l'Europe pour » toutes les cures & les opérations qui » demandoient une dextérité non com- » mune. Non-seulement , ajoute-t-il , il » n'y avoit gueres d'excellens Chirur- » giens qu'en France , mais c'étoit même » dans ce seul pays qu'on fabriquoit par- » faitement les instrumens nécessaires à

» cette science. Il en fournissoit tous les
 » voisins , & je tiens du célèbre *Che-*
 » *selden* , que ce fut lui qui commença
 » en 1715 à faire fabriquer à Londres
 » les instrumens de son art ». Ce qu'il y
 a encore de certain , c'est qu'en 1725
 les principaux Chirurgiens de Londres
 étoient François ; c'est du moins ce qu'as-
 sure M. *Rouquet* , dans un livre intitulé :
Etat des Arts en Angleterre , pag. 207.
 L'établissement de l'Académie Royale de
 Chirurgie & les travaux de ses Membres
 ont porté la Chirurgie à un degré de
 perfection , qu'on n'eût pas même osé
 soupçonner.

Cependant on trouve dans les recher-
 ches sur l'origine des découvertes attri-
 buées aux modernes , tom. II , pag. 60 ,
 l'extrait d'un mémoire de M. Ber-
 nard , premier Médecin du Roi d'Angle-
 terre , sur la chirurgie des anciens , dans
 lequel cet Auteur prétend que le mérite
 des Chirurgiens modernes consiste plutôt
 à avoir renouvelé les découvertes des

anciens , & à les avoir exposées sous un meilleur jour , qu'à en avoir fait réellement de nouvelles. L'Auteur examine en général toutes les opérations qu'on pratique de nos jours , & s'efforce de démontrer que presque toutes étoient connues des anciens , & qu'il y en a qu'ils pratiquoient qui nous sont inconnues , en sorte qu'il conclut que la seule supériorité des Chirurgiens modernes , c'est d'avoir inventé nombre d'instrumens différens pour une même opération , c'est d'avoir ajouté quelques perfections aux différentes méthodes opératoires des anciens , & d'en avoir corrigé quelques-unes.

Ce mémoire de M. Bernard , vrai à bien des égards , mais rempli de partialité dans beaucoup d'endroits , demande à être lu avec précaution.

III. Chez les Ostrogots ou anciens Goths , la Chirurgie étoit très-cultivée & la Médecine très-négligée : ils employoient de préférence les remèdes extérieurs

érieurs dans toutes les maladies, & sur-tout dans les externes auxquelles les différens exercices les expofoient bien davantage, leur frugalité éloignant d'eux les internes, si communes parmi nous. Ils avoient une maniere de panfer les plaies que certainement nos militaires n'approuvoient pas : voici ce que dit à ce fujet *Saxon* le Grammairien. Un brave Fermier, nommé *Stackobd*, ayant eu dans un combat le ventre tellement fendu, que les intestins en fortoient, son Chirurgien les remit en place, & fit la suture avec une branche de faule. Il est fâcheux que cet Auteur ne foit pas entré dans de plus grands détails sur cette singuliere opération.

IV. Le bon fens feul fuffit pour affurer que la Chirurgie doit être le plus ancien de tous les arts. Les chûtes, les rixes même ont dû donner lieu à des fractures ou à des luxations qu'il a fallu réduire, & on peut regarder comme le premier

Chirurgien celui qui le premier s'est fait une étude de secourir les semblables dans ces circonstances malheureuses. Moïse est peut-être le plus ancien Auteur qui fasse mention de la Chirurgie & des Chirurgiens , lorsqu'il ordonne que celui qui frappera ou blessera un autre , paiera au blessé son temps , & le salaire dû au Chirurgien qui l'aura guéri. Homere parle de plusieurs Princes & Chefs d'armées qui panserent les blessés pendant la guerre de Troye. Nous lisons dans Tite-Live , que Massinissa , Roi de Numidie , guérissoit les blessures , pendant les guerres de Carthage , avec quelques simples. Denis , tyran de Sicile , a aussi exercé la Chirurgie , & pansoit les plaies. Josine , Roi d'Ecosse , pendant qu'il s'étoit sauvé en Irlande , apprit la Chirurgie , & , pour imiter son exemple , toute la Noblesse d'Ecosse étudia cet art , en sorte que cent ans après il n'y avoit point de Gentilhomme Ecossois qui ne fût Chirurgien , ainsi que nous l'apprend Boece dans son Histoire d'Ecosse.

HERMAPHRODITE. Qu'il n'y ait jamais eu d'hermaphrodite parfait, c'est ce dont personne actuellement ne doute ; mais qu'il se soit trouvé des sujets chez lesquels ont ait remarqué exérieurement quelques parties de l'un & de l'autre sexe, c'est ce qui est arrivé assez fréquemment, & ce qui prouve les écarts de la nature dans la formation des êtres. Pour constituer un véritable hermaphrodite, il faudroit trouver un sujet qui eût les qualités des deux sexes, ou qui pût *tanquam mas generare in alio, & tanquam fœmina generare in seipso*. Or c'est ce qui ne s'est jamais vu, & ce qui probablement ne se verra jamais. Cependant Jean Molinet, Chanoine de Valence, au quinzieme siècle, a dit en avoir vu un, sur lequel même il a fait les vers suivans, qui sont rapportés dans un ouvrage publié après sa mort, & intitulé : *Faits & dits de feu de bonne mémoire Jehan Molinet*. Fol. 229, édit. de Paris, 1540, in-8. Voici comme il s'exprime :

J'ai vu en vif sans fantôme
 Un jeune Moine avoir
 Membre de femme & d'homme ,
 Et enfant concevoir
 Par lui seul , en lui-même
 Engendrer , enfanter
 Comme font autres femmes ,
 Sans outils emprunter.

Admirons la bonhomie du Chanoine
 de Valence ; mais que sa crédulité nous
 apprenne à douter encore , lors même
 que quelqu'un comme lui dit : *J'ai vu.*

Le sujet dont nous nous occupons , bien
 loin de mériter d'être approfondi , doit
 plutôt pour nous être matière à plaisan-
 terie, & c'est pour l'égayer que nous allons
 rapporter le conte suivant , tiré des poésies
 diverses de M. Pons de Verdun.

Hermaphrodite m'embarrasse :
 J'ai lu ce mot dans un Roman ;
 Disoit Brigitte à sa maman :
 Ah ! je vous le demande en grace ,
 Dites-moi quel en est le sens ?
 --- Hermaphrodite signifie
 Une fillette de quinze ans

Qui n'est ni laide ni jolie.

--- Bon , voilà mon doute éclairci.

Grand merci , maman , grand merci ,

Repart notre aimable ignorante.

Un beau blondin , trois jours après ,

lui disoit : Vous êtes charmante :

Tout doit céder à vos attraits :

Moins que vous Venus est touchante.

--- Si j'avois plus de vanité ,

Je vous croirois , répond Brigitte ;

Mais je ne suis en vérité

Tout au plus qu'une hermaphrodite.

HERMANT... C'étoit un célèbre Médecin du commencement de ce siècle , qui vivoit avec plusieurs gens de lettres , & entr'autres avec M. Crebillon le pere. Celui-ci étant attaqué d'une maladie très-fâcheuse , plusieurs années avant d'avoir achevé sa Tragédie de Catilina , M. Hermant qui le traitoit , le pria de lui faire présent des deux premiers Actes qui étoient faits. M. de Crebillon , quoique presqu'à l'agonie , eut encore assez de présence d'esprit pour lui répondre par

ce vers de la Tragédie de Rhadamiste :

Ah ! doit-on hériter de ceux qu'on assassine !

MÉDECIN. I. M. G * * * , Médecin de réputation , mais malheureux dans sa pratique , tombe malade , & veut se traiter lui - même , malgré les représentations de ses amis , qui craignent qu'il ne lui arrive le même malheur qu'à ses malades : il persiste , se traite lui - même , & meurt. On lui a fait cette épitaphe :

Fidèle à la loi des Apôtres ,
Qui nous prescrit l'égalité ,
Il a toujours traité les autres
Comme lui-même il s'est traité.

II. Asclepiade disoit que le devoir de l'excellent Médecin étoit de guérir ses malades *tutò* , *celeriter* & *jucundè* , sûrement , promptement & agréablement. Nos *antimoniaux* , dit à ce sujet le fameux Guy Patin , nous envoient en l'autre monde *tutò* & *celeriter* : ajoutons que les Médecins de nos jours y joignent le *jucundè*,

III. Michel de Bonzi, Italien, vint en France, où il fut fait Archevêque de Narbonne, premier Aumônier de la Reine, & même Cardinal, à la nomination du Roi de Pologne. Un jour qu'il passa par Montpellier, la Faculté de Médecine l'alla saluer, & le Doyen lui fit cette harangue : *Italia te fecit Nobilem, Gallia potentissimum, Polonia eminentissimum, ô utinam ! Roma sanctissimum, & nostra Facultas incolumem.* L'Italie vous a fait Noble, la France très-puissant, la Pologne éminentissime, plaise à Dieu que Rome vous fasse très-saint, & notre Faculté toujours bien portant ! Si toutes les harangues faites à des Rois, des Princes, ou autres personnes de considération, eussent été aussi laconiques, notre bon Henri IV, fatigué & pressé par la faim, n'eût pas été obligé de quitter brusquement les maudits harangueurs de Chartres & d'Amiens, qui vinrent l'entretenir

de Scipion & d'Annibal , lorsqu'il n'aspiroit qu'à manger & qu'à se reposer.

IV. Une singularité remarquable , & qui prouve que dans chaque pays les meilleures choses n'ont pas leur destination naturelle , c'est qu'il se trouve dans l'Orient d'excellentes drogues pour la médecine , & de très-médiocres Médecins , des couleurs merveilleuses pour la peinture , & de misérables Peintres ; tandis que dans l'Occident , où les couleurs sont foibles & les drogues peu efficaces , on a de très-habiles Peintres & de fort bons Médecins. D'après cette observation aussi exacte que curieuse , on demande quels sont les plus heureux ou les plus malheureux des Orientaux ou de nous : quant à la peinture , la question est aisée à résoudre. L'est-elle également pour la médecine ? C'est ce que nous ne croyons pas.

V. Nous ne garantissons pas l'anecdote suivante , que nous certifions cependant
avoir

avoir lu quelque part. Dans le Duché de Wirtemberg le bourreau n'est point regardé comme infame : on boit, on mange, on commerce avec lui. Chaque exécution qu'il fait, lui acquiert un titre d'honneur, & lorsqu'il en a fait un certain nombre, il est honoré du grade de Docteur en médecine. S'il est vrai que dans tous les pays les bons Médecins ne se forment qu'à force de tuer les hommes, au moins n'est-ce pas en les pendant. Plaisante façon, pour obtenir des grades en médecine, que celle de pendre & de rouer les voleurs de grands chemins !

VI. La belle Austrigilde, femme de Gontran, Roi de Bourgogne & d'Orléans, fils de Clotaire, exigea en mourant de son mari, qui eut la foiblesse de le lui promettre, & la cruauté de tenir sa parole, (voyez Hist. de France de Velly, tom. I, pag. 146), que les deux Médecins qui l'avoient traitée dans sa maladie, & dont les remedes, à ce qu'elle prétendoit, avoient causé sa perte, fus-

fent enterrés avec elle. Ce sont peut-être les seuls Médecins , depuis que le monde existe , qui aient eu l'honneur de la sépulture dans le tombeau des Rois.

BOUDOU. Il étoit Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu & le prédécesseur de M. Moreau. L'anecdote suivante qui le concerne , mérite d'être conservée. Le Cardinal Dubois étoit attaqué d'une maladie dangereuse , pour laquelle il ne s'agissoit de rien moins que de lui faire une amputation des plus douloureuses : il manda à cet effet M. Boudou. Dès que le Cardinal le vit entrer , il lui dit : *J'espere au moins , Monsieur , que vous ne me traiterez pas comme vos gueux de l'Hôtel-Dieu !* Monseigneur , répondit M. Boudou , *tous ces gueux-là sont des Ministres pour moi.*

PTISANNE. Dans une maladie qu'eut M. l'Abbé de Voisenon , son Médecin lui ordonna expressément de boire , dans

l'espace d'une heure , une pinte de ptifanne. Le Docteur étant revenu le lendemain , demanda à l'Abbé quel effet avoit produit la ptifanne. Aucun, répondit-il. — Avez-vous tout pris ? — Je n'ai pu en prendre que la moitié. Comme le Médecin paroissoit fort mécontent , & prêt à se fâcher , l'Abbé lui dit d'une voix douce & languissante : *Eh ! mon ami , comment voulez-vous que j'avale une pinte en une heure ? je ne tiens que chopine.* Ceux qui ont connu l'Abbé de Voisenon , savent qu'il étoit de très-petite stature.

ACCOUCHEMENT. I. Il s'est passé en 1777 à Padoue un événement assez extraordinaire. Une sage-femme enceinte & à terme assistoit une Dame de cette Ville , qui étoit en travail d'enfant. Elle fut surprise elle-même par les douleurs de l'enfantement. La servante de la maison , fille d'un certain âge , guidée par la sage-femme , reçut comme elle put les deux

enfans , tous deux mâles , & les mit dans le même berceau , fans distinguer la place qu'elle donna à chacun. L'un des deux étant mort , quelques minutes après sa naissance , le survivant fut réclamé par les deux meres , qui s'adresserent à la Justice : nous ignorons à laquelle des deux il fut adjugé. Un second Salomon eût peut-être été plus embarrassé que le premier , les deux meres étant également de bonne foi.

II. Corneille le Bruyn , fameux voyageur , dit qu'entr'autres curiosités qui se trouvent dans le cabinet du Grand Duc de Florence , il y a une chaise toute garnie de pierreries , laquelle servoit autrefois aux accouchemens , & avoit été construite en conséquence.

III. La Reine mere de Louis XIV disoit à une Dame grosse : Mon Dieu , que vous me feriez grand plaisir d'accoucher ce mois d'août , afin que vous puissiez venir à Bourbon avec moi ! La Dame , de retour chez elle , dit à son mari qu'il

falloit envoyer chercher la sage-femme , parce qu'elle vouloit accoucher dès la nuit suivante , pour ne pas désobliger une aussi bonne Princeſſe que la Reine.

IV. A Madagascar , quand les femmes accouchent , elles diſent à leurs maris ſi elles ont eu affaire à d'autres hommes , nomment ceux avec qui elles ont eu affaire , & déclarent toutes les circonſtances. Elles ſont ſi perſuadées que ſi elles en omettoient quelqu'une , elles mourroient en travail , qu'il n'en eſt aucune qui dans cet état ne faſſe ſa confeſſion. Celles qui meurent en travail ſans avoir rien revelé , coupables ou non , ſont déshonorées dans la mémoire des autres femmes. Ne fût-ce que pour le repos des familles , & ſur - tout celui des maris , la galanterie Françoisſe n'admettra jamais une pareille loi : nous en avons une bien oppoſée ; c'eſt celle qui dit ; *Pater ille eſt quem nuptiæ demonſtrant.*

V. L'Empereur Joſeph I, n'étant encore que Roi des Romains , reprochoit à ſon

épouse , qui n'étoit accouchée jusqu'alors
 que de filles , qu'elle ne faisoit que des
 Archiduchesses. « Sire , lui répondit cette
 » Princesse, si Votre Majesté avoit donné
 » en dépôt à quelque personne de sa Cour
 » une caisse remplie de creutzers , pour-
 » riez-vous exiger qu'il vous la restituât
 » remplie de ducats d'or ? Je vous rends
 » le dépôt dont je n'ai été que la dépo-
 » sitaire ; il n'étoit pas en mon pouvoir
 » de le changer ».

VI. Lorsque Madame la Duchesse de
 la Valliere accoucha du premier enfant
 qu'elle eut de Louis XIV, on prit les
 plus grandes précautions pour cacher cet
 accouchement. L'Accoucheur *Clément* fut
 conduit dans une maison où Madame de
 la Valliere étoit voilée , & où on prétend
 que le Roi étoit , mais caché dans les
 rideaux du lit. Il en fut de même pour
 le premier accouchement de Madame la
 Marquise de Montespan. Ce fut le même
 Accoucheur qui , à ce que rapportent les
 mémoires du tems , arriva dans la chambre

les yeux bandés, & se douta ensuite si peu de la qualité de l'enfant, qu'ayant extrêmement soif, il se fit verser à boire par le Roi présent. Cet Accoucheur a acquis de grands biens dans l'exercice de son art, & a laissé des descendans qui occupent un rang très-distingué dans des Cours souveraines. C'est sans doute par allusion à ses richesses, qu'on a fait sur lui ce distique Latin.

Quas bona pars hominum muliebri condit in
antro ,

Ex illo *Demas* eruit unus opes.

GORGE. Pline attribue à la chair de l'Ange, poisson de mer, une singulière vertu : *appliquée fraîche*, dit-il, *sur la gorge des femmes*, elle l'empêche de trop grossir. On peut, sans passer pour incrédule, douter de ce fait. Ce qu'il y a de sûr au moins, c'est que les Dames Romaines faisoient un grand usage de la chair de l'Ange; ajoutez qu'elles regardoient comme un grand défaut d'avoir

beaucoup de gorge , leurs habits n'étant point , comme ceux de nos femmes , propres à la soutenir. Je ne crois pas qu'il prenne envie à aucune des nôtres d'user de ce secret.

ABSINTHE. I. On donnoit autrefois à boire de l'eau d'absinthe à ceux qui avoient remporté le prix de la course dans le cirque. Quelle en peut être la raison , me demanda un jour une Dame ? Voici celle que je lui donnai , & que je crois la meilleure. On fait que l'absinthe en infusion dissipe les vertiges , les éblouissemens. Ces vertiges , ces éblouissemens n'étoient que trop ordinaires à ceux qui avoient fait le tour du cirque avec la vîtesse nécessaire pour remporter le prix. C'étoit donc pour appaiser ces vertiges qu'on leur faisoit boire de l'eau d'absinthe.

II. On compare l'amertume de l'absinthe aux situations tristes & fâcheuses de l'ame : ne pourroit-on pas , par la raison contraire , comparer la rose , à cause de

la douceur de son parfum , aux situations gaies & agréables de l'ame ? En procédant de cette maniere on trouveroit dans tout , ce qui est inanimé des figures parlantes de toutes nos sensations.

MACHA. Tel est le nom d'une plante fort célèbre au Pérou par la vertu que lui attribuent les Indiens de rendre leurs femmes fécondes. Des expériences sans nombre ne permettent pas , dit-on , de révoquer en doute ses effets merveilleux dans le cas de sterilité ; sa racine est un oignon semblable aux nôtres , d'un goût exquis & d'une qualité extrêmement chaude. Combien de nos femmes auroient besoin de prendre un peu de cette racine ? Reste à savoir si elle produiroit ici les mêmes prodiges. Que de ménages feroient plus tranquilles & plus heureux par les succès de cette plante !

BLESSURE. En Hollande , où chaque citoyen naît Prince & soldat , dans une

république plus commerçante que guerrière , tout est calculé. Chaque goutte de sang versée pour la patrie est évaluée , & dans le Recueil des Ordonnances pour le service de mer , on trouve un tarif du prix pour les différentes especes de blessures. Ceux qui sont blessés en faisant leur service , ou dans un combat , sont pansés aux dépens de la république. S'ils restent hors d'état de gagner leur vie , ils ont à leur choix ou une somme une fois payée , ou un ducaton par semaine , lequel vaut à peu près six livres dix-huit sols de notre monnoie ; s'ils sont estropiés pour toujours , on les paye à raison de l'importance du membre ou de la partie qu'ils ont perdu. Ainsi ils ont pour la perte

des deux yeux , . . .	1500 florins.
d'un seul œil ,	350
des deux bras ,	1500
du bras droit ,	450
du bras gauche , . . .	350
des deux mains , . . .	1200

de la main droite, . .	350 florins.
de la main gauche, .	300
des deux jambes, . .	700
d'une seule jambe, . .	350
des deux pieds, . . .	450
d'un seul pied, . . .	200

& ainsi de suite à proportion, pour la privation des autres parties.

Os. L'esprit de superstition avoit fait imaginer qu'il y avoit dans l'homme un os d'une nature toute particuliere, qui n'avoit aucun poids, qui étoit incorruptible & incombustible, quelque violent que fût le feu auquel on l'exposât. C'étoit par cet os que la résurrection, lors du jugement dernier, devoit s'opérer, & un tel usage le faisoit respecter. Mais quel étoit cet os privilégié? C'est ce que personne n'avoit encore pu découvrir. Chaque Anatomiste avoit cherché envain à le trouver. Le célèbre Vesale, plus sage & plus instruit, se contenta de dire qu'il laissoit sur l'existence de cet os la ques-

tion à décider aux Théologiens , offrant de leur faire un cours d'ostéologie pour les mettre à portée de parvenir à cette belle découverte. Cette conduite , très-louable , étoit en outre très-prudente. D'un côté le bruit des chaînes des cachots , où l'inquisition avoit fait languir l'immortel Galilée , pour avoir réformé le système de Copernic sur la terre , retentissoit encore à ses oreilles ; d'un autre côté , en adoptant le préjugé qui régnoit , il sentoit que c'étoit donner une preuve de sa foiblesse & de son ignorance. Il prit donc le parti le plus sage , en laissant la fusée à devider aux Théologiens.

Pourquoi Riolan , venu long - temps après lui , & dans un siècle plus éclairé , dans un temps & dans un pays où il eût pu s'expliquer librement & sans risque sur le ridicule de ce préjugé , se conduisit-il bien différemment ? Pourquoi eût-il la foiblesse de consulter le bourreau pour savoir de lui , si quand un criminel étoit brûlé , il ne restoit pas quelque

partie de son corps sans être consumée par le feu ? La réponse fut affirmative , comme on s'en doute bien , & Riolan n'eut rien à répliquer. Au surplus , en lisant les ouvrages anatomiques de ce Médecin , on voit qu'il étoit en général fort crédule , & , par une conséquence nécessaire , fort superstitieux ; car la superstition est une suite naturelle de la trop grande crédulité.

VIOLETTE. Cette plante , très - commune dans les bois , est employée utilement en médecine. Poterius assure qu'un gros de ses fleurs purge. On prépare aussi avec elles un ratafiat qui lâche le ventre. En Normandie on se purge avec la décoction d'un pied de violette , en forme de bouillon ; c'est sur cette plante qu'ont été faits les quatre vers suivans , où l'Auteur (Chapelain) fait parler la violette , qui s'adresse à Mademoiselle Julie d'Angenes de Rambouillet , épouse depuis de l'austère Duc de Montausier.

Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour,
 Reptile végétant, je me cache sous l'herbe :
 Mais si sur votre sein je puis me voir un jour,
 La plus humble des fleurs fera la plus superbe.

ABAISSSEUR, MUSCLE. C'est ainsi qu'on appelle le second des muscles des yeux, qui sert à faire baisser la vue. La fille ingénue le met souvent en mouvement ; mais la fille coquette ne s'en sert qu'à propos. Il donne à un œil, dont le trouble s'empare, le tems de se remettre & de méditer un nouvel artifice. Que la nature est prévoyante ! Cette bonne mere a sçu placer dans le même organe les armes offensives & défensives. *Nuits peruv.*

PROCOPE, MÉDECIN. S'il est quelque Médecin qui doive figurer dans ce recueil d'anecdotes, c'est sans doute celui-ci. Son humeur enjouée & plaisante, sa facilité à faire des vers, ceux qu'on a faits sur lui-même, tout contribue à lui assurer un rang distingué dans les faceties médicales. Tout le monde ne fait pas que c'est lui qui est l'Auteur d'un livre assez

rare & curieux , intitulé : *L'Art de faire des garçons*. On lit , dans les mémoires pour servir à l'histoire des gens de lettres , qu'étant à Londres peu de temps après la querelle fuscitée à l'occasion des fameux couplets attribués à Rousseau , il assura qu'il en feroit d'aussi mordans , sans être aussi grand Poëte que Rousseau ; on ajoute qu'il tint parole. Ce fut sur le Dentiste Carmeline , son beau-pere , qu'il exerça sa verve satyrique. Les couplets qu'il fit étoient si sanglans , qu'ils n'ont jamais été rendus publics.

Procope est Auteur de plusieurs pièces de théâtre : il a donné aux François l'*Assemblée des Comédiens* , & aux Italiens *la Gageure* , & en société avec Romagnesi *les Fées & Pigmalion* , & avec Guyot de Merville *le Roman ou les deux Basiles*. Il avoit publié long-tems auparavant en 1719 *les Amans brouillés* , Comédie en cinq actes & en prose. C'étoit une piece Italienne sous le titre de *Li Sdegni* , dont il fit une Comédie Françoisse , qui fut

jouée sur le théâtre de Hay-Markuet, en présence de Sa Majesté Britannique. Procope l'avoit composée pour se distraire de la consommation, mal endémique qu'il avoit gagné, & dont elle le guérit, sans faire passer son mal aux spectateurs.

C'est l'occasion de placer ici les noms des Médecins que nous avons pu découvrir, qui ont joint aux talens d'Esculape ceux de Thalie.

I. *Jacques Grevin*, né à Clermont en Beauvoisis en 1538, & qui fut Médecin de la Duchesse de Savoye, est Auteur d'un théâtre composé de *la Thrésoriere*, Comédie, de *la mort de César*, Tragédie, & des *Ebahis*, Comédie. On lui attribue encore une piece intitulée : *La Maubertine*. Mais cet Auteur Médecin est moins renommé par ses pieces de théâtre, que par ses pieces galantes, qui l'ont même fait passer pour l'Anacreon de son siècle. Un fait remarquable, c'est que ses Comédies, quoique licentieuses & contre les mœurs, ont été jouées dans les Colléges

de l'Université. Apparemment qu'alors nos Peres , moins scrupuleux que nous , croyoient qu'il étoit utile que la jeunesse eût la théorie avant la pratique , afin de se soustraire plus sûrement aux dangers de celle-ci.

II. *Jean Michel* naquit à Angers , où il étudia la Médecine , qu'il exerça ensuite avec tant de réputation , que Charles VIII passant par cette Ville voulut l'avoir auprès de lui , & le nomma son premier Médecin. Peu de tems après , il l'honora d'une charge de Conseiller au Parlement , dont il prit possession en 1491. Il mourut deux ans après , très-regretté du Roi. On lui attribue *le mystere de la résurrection en trois journées* , qui fut représenté à Angers devant *René le Bon* , Roi de Sicile. Ce Spectacle dura quatre jours de suite , & l'on rapporte que Michel joua le rôle du Lazare , dont il s'acquitta très - bien. Il ne faut pas , comme a fait l'Auteur de l'abrégé de l'Histoire du Théâtre François , *M. le Chevalier de Mouhy* , le con-

fondre avec un autre du même nom , qui fut Evêque d'Angers , & qui mourut en 1449.

III. *Bertrand Hardouin de Saint-Jacques*, surnommé *Guillot George*, duquel on a dit que la farce descendit du théâtre quand il en descendit, avoit étudié la médecine dans sa jeunesse : aussi lorsqu'il jouoit la Comédie, son personnage ordinaire étoit de contrefaire le Médecin ridicule, & il le faisoit si bien, que les Médecins eux-mêmes ne pouvoient s'empêcher de l'applaudir. Comme il avoit en outre une mémoire très-heureuse, il nommoit avec une rapidité incroyable, & sans jamais se tromper, les simples & les drogues des Apoticaire, les instrumens des Chirurgiens, &c. Il est mort à Paris en 1643.

IV. *Jules Hyppolite Pillot de la Mesnardiere*, né à Loudun, fut Médecin de Gaston, Duc d'Orléans, frere de Louis XIII. Le Cardinal de Richelieu le prit en amitié, & lui fit du bien. Il fut reçu

à l'Académie Françoisé en 1655, & mourut huit ans après. Il avoit composé deux Tragédies, intitulées, l'une *Alinde*, & l'autre la *Pucelle d'Orléans*. On l'accuse de n'y avoir pas suivi les règles qu'il a tracées dans une Poétique de sa composition, où il traite particulièrement du Poëme dramatique.

V. *Claude Pontoux* de Châlons en Bourgogne a donné en 1584 une piece intitulée : *La Scène Françoisé*.

VI. *Julien Offroy la Mettrie*, ce Médecin si connu par plusieurs Ouvrages impies & satyriques, & sur-tout par la haine qu'il a toujours manifestée contre la Faculté de Médecine de Paris, a fait une Comédie intitulée : *La Faculté vengée*, qui est une satyre outrée de cette même Faculté.

VII. *Antoine le Camus*, Médecin de la Faculté, mort en 176.. a laissé une Comédie intitulée : *L'Amour & l'Amitié*, laquelle n'a point été représentée.

VIII. *Nicolas de Pechantre*, fils d'un Chirurgien de Toulouse, après avoir exercé

pendant quelque tems la Médecine dans cette Ville , vint à Paris, où il travailla pour le Théâtre. Sa premiere Piece fut la Tragédie de *Geta*. Il donna ensuite *Jugurtha* & *la mort de Néron*. Il fit aussi pour le Collège d'Harcourt les Tragédies de *Joseph vendu par ses freres*, & du *sacrifice d'Abraham*. Il venoit d'achever l'Opéra d'*Amphion* & *Parthenopé*, à la réserve du Prologue, lorsqu'il mourut en 1708.

IX. *Michel Thiphaigne*, né à Chartres, a fait imprimer une Comédie des Enfans.

X. M. *Marc-Antoine P...*, Médecin très-renommé de la Faculté, passe pour être l'Auteur du *Miroir* & du *Bacha de Smyrne*.

XI. C'étoit un Médecin nommé *Mauvilain*, ami de Moliere, qui fournissoit à ce Poëte les termes de l'art dont il avoit besoin, & c'est de lui qu'on rapporte l'anecdote suivante. Louis XIV voyant un jour à son dîner Moliere avec ce Médecin, lui dit : Vous avez un Mé-

decin ; que vous fait-il ? *Sire* , répondit *Moliere* , nous raisonnons ensemble ; il m'ordonne des remedes ; je ne les fais point , & je guéris.

XII. Un certain *Delisle* , Médecin de Liége , avoit composé un Ouvrage sur les différentes propriétés des eaux : le Médecin *Procopé* dont nous avons parlé plus haut le critiqua ; ce qui piqua tellement *Delisle* que pour se venger il composa & fit imprimer en 1732 une Comédie en prose & en trois actes , intitulée : *Le Docteur Fagotin* ; c'est une satyre infâme contre *Procopé*.

XIII. *M. Bertin* , Auflonnois & Docteur en médecine , a traduit en François la Tragédie de *Podagrie* , imprimée en 1582.

XIV. *M. Colet* , Médecin , est Auteur du *Bacha de Smyrne* , en prose.

XV. *M. Dubois* , Médecin Picard , a donné *le Jaloux trompé*.

XVI. *M. Lefebvre* , soi-disant *Baron de S.-Ildefont* , Médecin connu par l'annonce de différens secrets , & sur-tout par

celle d'un chocolat antivénérien , a aussi publié une Comédie en trois actes , intitulée : *Le Connoisseur* , qui fut jouée en 1772 sur le Théâtre de Rouen. Il a encore composé une Comédie en cinq actes , dont le titre est : *Sophie ou le Triomphe de la Vertu*.

XVII. M. de Cezan, Docteur-Régent de la Faculté, est Auteur des *Commeres de Windsor* , Comédie en trois actes, traduite de l'Anglois.

Bien d'autres Médecins ont composé des Comédies ou Tragédies ; l'énumération en feroit trop longue ; il suffit d'avoir donné ici une esquisse de ceux qui ont le plus travaillé en ce genre.

Par la même raison nous ne parlerons pas de tous les Médecins Poètes , parce que le nombre en est infini : on pourroit leur appliquer à tous l'épigramme qu'adressa à un d'eux *Jacques de Cailly* , plus connu sous le nom de d'*Aceitly* , & que voici :

Roch , Médecin peu docte & Poète savant ,
Fait des épitaphes souvent ,

Où des morts il conte l'histoire :

Les maux que fit un art, l'autre art fait les guérir,
Roch , Poëte , fait vivre au temple de mémoire
Ceux que Roch, Médecin , vient de faire mourir.

CŒUR. *Description du cœur d'une coquette.* Il n'y a rien dans notre art de plus difficile que d'exposer fidèlement toutes les parties du cœur d'une coquette, à cause d'une infinité de labyrinthes & de replis qu'on y trouve , & qu'on ne rencontre pas ordinairement dans celui de l'homme. En examinant l'enveloppe extérieure , qu'on appelle *Pericarde* , j'y apperçus , à la faveur du microscope , des millions de petites cicatrices. La liqueur qui enduit cette membrane avoit toutes les qualités de l'esprit de vin , & étoit assez abondante. J'en remplis un tuyau semblable à celui des thermomètres : l'ayant suspendu dans une chambre , je remarquai que la liqueur montoit ou descendoit , suivant les personnes qui entroient. Ainsi elle montoit à l'approche d'un jeune

homme fort & vigoureux, & descendoit presque jusqu'en bas à l'approche d'un vieillard. La surface extérieure de ce cœur étoit si polie & sa pointe si froide, que lorsque je voulus le saisir, il m'échappa des mains comme une anguille. Les fibres en étoient beaucoup plus entrelacées qu'à l'ordinaire, au point de former un véritable nœud gordien.

Quelque attention que j'aie apporté à suivre le cours des vaisseaux qui en sortoient ou qui y aboutissoient, je n'ai jamais pu découvrir aucune anastomose ou communication avec ceux de la langue. Plusieurs des nerfs qui contribuent à faire sentir les fortes passions, telles que l'amour, la jalousie, la haine, ne descendoient pas du cerveau, mais des muscles des yeux. Je voulus juger du poids de ce cœur : je le pris dans ma main : je le trouvai si léger, que je n'eus pas beaucoup de peine à conclure qu'il y avoit beaucoup de vuide. Ne sachant trop à quoi m'en tenir sur la nature d'un cœur si différent de celui des autres femmes,

femmes , je crus devoir tenter quelque épreuve pour en découvrir la substance : je le mis sur des charbons ardens ; mais ô prodige ! Bien loin d'être consumé par le feu , il n'en reçut pas la moindre atteinte. Il falloit donc qu'il fût bien froid , lorsqu'il exerçoit ses fonctions vitales.

CRANE. *Description du crane d'un petit maître.* Quelque temps après , le hasard me fit naître l'occasion de faire une autre dissection qui m'amusa beaucoup ; ce fut celle de la tête d'un petit maître ; quoiqu'elle parût d'abord comme celle d'un autre homme , je fus bien étonné de voir que ce que j'avois pris pour de la cervelle , n'étoit qu'un amas de matieres étrangères, empaquetées ensemble avec un art merveilleux dans les différentes cavités du crane. Si Homere a eu raison de dire que le sang des Dieux n'est pas du véritable sang , mais quelque chose d'analogue ,

E

on peut dire avec encore plus de fondement, que la cervelle d'un petit maître n'en est réellement pas, & n'en a que l'apparence.

La glande pinéale, que je n'ai trouvée qu'avec beaucoup de peine, avoit une odeur très-forte d'essence & d'eau de fleurs d'orange; elle paroissoit d'une substance qui approchoit de la corne, & étoit taillée en mille petites facettes qui sembloient former autant de miroirs, en sorte que l'ame, si jamais il y en avoit eu une, devoit avoir été toujours occupée à s'admirer elle-même: la peau du front étoit d'une épaisseur & d'une dureté extraordinaires: n'ayant pu y découvrir ni artères ni veines, j'en conclus que cette peau n'avoit jamais rougi. L'os cribleux ou ethmoïde étoit presque entièrement bouché par un amas en poudre de tabac d'Espagne. Ce petit muscle qui sert à tirer le nez en haut, lorsqu'on veut témoigner du mépris, étoit très-remarquable. Les muscles lorgneurs de

l'œil étoient tout-à-fait usés , & les éleveurs , qui font tourner l'œil vers le ciel , paroissoient avoir été paralyfés , faute de service.

La préparation des vaisseaux de cette tête étoit incomparablement plus facile que celle d'une autre , parce qu'ils étoient très-apparens , étant remplis d'une espece de mercure , ou plutôt de vif-argent , dont le mort avoit fait usage pendant sa vie.

SOURCILS. I. Qui croiroit qu'il y a eu un siècle & même plusieurs , dans lesquels on louoit comme une perfection chez les femmes d'avoir les deux sourcils joints ensemble ? C'est cependant un fait réel , attesté par Anacréon , qui vante cet agrément dans sa maîtresse ; par Théocrite , Petrone & par beaucoup d'autres anciens. Ovide assure que de son temps les Dames Romaines se peignoient l'entre-deux des sourcils , pour qu'ils parussent n'en faire qu'un. Cette mode étoit aussi en usage chez les Hébreux. Jezabel , épouse d'A-

chab, & mere de Joram, Roi d'Israël, ayant appris l'arrivée de Jehu, se farda les yeux avec de l'antimoine, ou, selon l'Hébreu, *se mit les yeux dans l'antimoine.* Voyez Antimoine.

II. J'ai fait à l'égard des sourcils une remarque, qui peut-être a été faite par bien d'autres; c'est que personne ne fait froncer le sourcil comme une jolie femme, lorsqu'elle voit quelqu'un qui vient à une heure incommode, ou qui lui déplaît. J'en appelle à l'expérience des Dames.

SENSITIVE. I. C'est une plante fort connue, par la propriété qu'elle a de donner des marques de sensibilité & presque de vie, quand on la touche. MM. Dufay & Duhamel se sont livrés à une étude particulière des phénomènes de cette plante, & ont consigné dans les Mémoires de l'Académie Royale des sciences, pour l'année 1736, la suite curieuse des expériences qu'ils ont faites à ce sujet; c'est sans doute ce qui a fait dire à Voltaire :

Le sage *Dufay* parmi ses plans divers ,
Végétaux rassemblés de tout l'univers ,
Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
Se flétrit sous nos mains honteuse & fugitive.

II. Une Princesse qui connoissoit la vertu de cette simple , se promenant dans un jardin où il y en avoit , fit accroire à ses filles d'honneur qui l'accompagnoient , que cette herbe ne se retiroit que lorsqu'une femme , ou une fille qui n'étoit pas vierge , en approchoit. Pour preuve de ce que je vous dis , ajouta cette Dame , c'est qu'elle va se retirer de moi qui suis mariée , si j'en approche ; ce qui arriva en effet , & étonna beaucoup les filles. Mais elles le furent bien plus , lorsqu'une d'elles s'étant approchée par l'ordre de la Princesse , elles virent la plante se retirer. On se doute bien qu'aucune des autres ne voulut tenter l'expérience.

III. Il y a dans les Indes une espece de sensitive , qui non-seulement s'incline , quand on approche d'elle quelque corps étranger , mais fuit encore exactement

avec sa tige le cours du soleil, comme les Heliotropes. Un Philosophe du Malabar devint fou, pour n'avoir pu expliquer les singularités de cette merveille végétale, trait qui rappelle le conte qu'on a fait sur Aristote, qui se précipita, dit-on, dans l'Euripe, parce qu'il ne put pas expliquer le flux & le reflux. Le Précepteur d'Alexandre étoit trop éclairé & trop sage pour se tuer de chagrin de n'être pas aussi instruit que la nature elle-même sur les premières causes.

LE LAIT. I. Le lait aujourd'hui en usage chez presque toutes les nations, étoit dans les premiers siècles l'aliment le plus ordinaire. Plin & quelques Historiens font mention de certains peuples qui ne vivoient que de lait. Mais l'art de la cuisine n'a fait qu'un ingrédient de ce qui étoit la base de la nourriture de l'homme, tandis que la médecine en a tiré une ressource utile & salutaire, dans ces cas désespérés où l'épuisement des malades

les met hors d'état de prendre aucune nourriture solide. Il n'y a presque point d'abattement , selon le Docteur Cheyne , dont cette liqueur ne puisse relever le corps.

II. Le célèbre Tissot , en ordonnant le lait de femme aux hommes dont les forces sont perdues , veut qu'il soit pris immédiatement au mamelon qui le fournit ; mais n'est-il pas à craindre que le vase n'excite des desirs que l'on cherche à amortir , & ne s'exposeroit-on pas à voir renouveler l'aventure du Prince dont Capiivaccio nous a conservé l'histoire ? On lui avoit donné deux nourrices : leur lait produisit en lui un si bon effet qu'il les mit en état au bout de neuf mois de lui en fournir de plus frais.

III. Un Auteur moderne a dit que la nature avoit attribué la couleur blanche au lait des nourrices , pour ne point accoutumer les enfans au sang : si cette réflexion étoit vraie , il faudroit en conclure que les nourrices de Néron , de Pierre le

Cruel & de tant d'autres Princes inhumains , ne leur avoient fait fucer que du lait rouge.

IV. On auroit beaucoup de peine à croire , si les Auteurs n'en fournissent pas nombre d'exemples , qu'il y ait eu des hommes , dont les mamelles se soient remplies de lait. Thomas Bartholin parle d'un homme dont les mamelles fournissent une si grande quantité de lait , qu'on le tira par curiosité , & qu'on en fit un fromage. Scholzius , Santorelli , Deries , Jean Schimd , Professeur de Physique à Dantzick , rapportent des faits à peu près semblables.

V. Mais s'il est contre l'ordre ordinaire de la nature qu'un homme ait du lait , il ne l'est pas moins d'en trouver dans les mamelles d'une vierge ; cependant ce dernier fait est encore moins rare que le précédent. On lit plusieurs observations de ce genre dans les ouvrages de Schenckius , Christophe Avega , Rodrigue de Castro , Pierre Castel.

VI. Il n'est pas moins extraordinaire qu'une femme ait du lait , lorsqu'elle n'est plus propre à engendrer , & cependant ce phénomène se fait remarquer quelquefois. L'Auteur d'un très-bon ouvrage, intitulé : *Didionnaire des Merveilles de la Nature* , en cite plusieurs exemples , attestés par différens Auteurs dignes de foi. Les affiches de Montauban , de l'année 1776 , contiennent un fait pareil.

VII. Les Arabes font un usage continuél du lait des chameaux , qui est apéritif ; c'est même de cet usage que leur vient l'exemption de plusieurs maladies , telles que les dartres , la gale , la lepre. Ce lait étant propre , par la qualité douce & balsamique , à chasser , par la voie des urines , les impurétés du sang ; il peut certainement avoir la vertu préservative qu'on lui attribue. Mais le climat & le genre de vie dur & toujours actif , que menent les peuples qui l'habitent , n'y contribuent-ils pas pour quelque chose ?

VIII. Les Sauvages de la Louiziane

appellent l'eau-de-vie de *l'eau-de-feu*, ou *le lait des François*. Je me ressouviens, dit M. Bossu, *nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale*, p. 222, que lorsque les Sauvages venoient voir M. de Macarty, notre Commandant chez les Illinois, ces Indiens disoient : nous allons voir notre pere, & en même temps pour tetter de son lait.

IX. Il se fait dans l'Islande une grande consommation du lait de vache. Les insulaires en composent une boisson, qu'ils nomment *fyre*, & qu'ils préparent de la maniere suivante. Ils font d'abord du beurre de crème douce, puis ils mélangent le lait qui reste avec celui qui a été écrémé; on chauffe le tout ensemble, & l'on y jette de la présure pour le faire cailler : on le passe dans un linge, on met à part ce qui est congelé, & le petit lait est le *fyre* dont nous parlons. C'est une liqueur aigre, dont on fait une ample provision, parce qu'elle se conserve toute l'année. Plus elle vieillit, plus elle s'aigrit & se

clarifie. On met du lait nouveau sur l'ancien , & quand on craint de n'en point avoir assez pour en vendre aux voyageurs , on le falsifie avec de l'oseille , & on y met de l'eau pour en augmenter la quantité. On fait mariner la viande dans le fyre , comme nous dans le vinaigre.

LAIT D'ANESSE. I. Ce lait n'est en réputation en France que du regne de François I , & voici comme on l'y a connu , suivant l'illustre Auteur des *Mélanges* , tirés d'une grande Bibliothèque A a , p. 276. « François I , dit l'Auteur , je ne » sçais pas dans quelle année , se trouvoit » très-foible & très-incommode : les Mé- » decins François ne trouvoient aucun » moyen de le rétablir. On parla au Roi » d'un Juif de Constantinople , qui avoit » la réputation d'être un très-habile homme. François I. ordonna à son Ambassadeur en Turquie , de faire venir à Paris » ce Docteur Israelite , quoi qu'il dût » coûter. Le Médecin Juif arriva , & n'or-

» donna pour tout remede que du lait
 » d'ânesse. Ce remede doux réussit très-
 » bien au Monarque, & tous les courti-
 » sans des deux sexes s'empresserent à
 » suivre le même régime, pour peu qu'ils
 » crussent en avoir besoin ».

II. Le lait d'ânesse est aujourd'hui recom-
 mandé plus que jamais par nos Médecins.
 Cela viendrait-il de ce que l'incontinence
 & la débauche étant portées à leur plus
 haut degré, les Médecins ne trouvent pas
 de meilleur remede, pour rétablir les tem-
 pérans affoiblis & les organes presque
 détruits ? Ou ne feroit-ce qu'une affaire
 de mode ? Car il faut en convenir, la
 médecine a réellement subi son joug.
 Quoiqu'il en soit, dans les fauxbourgs de
 Paris, il y a des troupeaux d'ânesses, &
 l'on mene chaque matin la nourrice à
 l'hôtel de Monsieur dont la poitrine est
 délabrée, &c. &c.

RHUME. Mademoiselle de L*** étoit
 attaquée depuis quelque tems d'un rhume

opiniâtre , pour lequel son Médecin lui ordonna du syrop de Capillaire. Un jeune homme qui lui faisoit la cour , lui fit tenir avec la bouteille de syrop ces vers :

Heureux syrop , qu'Iris destine
A guérir la maligne humeur
Qui la picote & la chagrine ,
Si jusqu'au fond de sa poitrine
Tu parviens un jour par bonheur ;
Il te reste une cure à faire ,
Qui te feroit un immortel honneur ;
Cure que pas , soins , vive ardeur ,
Soupirs , sermens , n'ont pu parfaire.
Fais un effort , & si près de son cœur
Adoucis-en , si tu peux , la rigueur.

MAIGREUR. I. Une dévote, telle qu'il ne s'en trouve gueres heureusement , s'étoit mis dans l'esprit, que pour plaire à Dieu elle devoit tellement mortifier son corps , qu'elle n'eût , comme on dit , que la peau collée sur les os. Cette pensée tyrannisoit son imagination au point , que son directeur même n'avoit pu la déraciner. Elle la croyoit une inspiration di-

vine qu'elle devoit remplir dans toute son étendue. Elle appartenoit à des personnes de distinction , qui regardoient cette idée comme une véritable folie dont ils vouloient la guérir ; ils lui envoyèrent en conséquence un Médecin , homme d'esprit , & en état de trouver un moyen capable de rétablir cette imagination blessée. Voici le stratagème dont il se servit , & qui lui réussit. Il dit à cette Dame , que dans l'état de maigreur où elle étoit déjà , il étoit impossible que plus maigre elle pût plaire à Dieu , qui vouloit des victimes grasses , & qui avoit réprouvé celles de *Cain* , à cause qu'elles étoient maigres , & agréé celles d'Abel , dont l'embonpoint faisoit le mérite. Ce raisonnement , mais sur-tout l'Ecriture sainte qu'on lui cita , changerent l'imagination de cette femme , en sorte qu'elle travailla ensuite autant à devenir grasse , qu'elle avoit fait d'efforts pour devenir maigre.

II. Un particulier passant à côté d'une Demoiselle qui étoit fort maigre , dit assez

haut pour qu'elle l'entendît : *Avec un tel fuseau, il ne faudroit plus que du lin.* Elle répliqua sur le champ : *Un aiguillon, quoique très-délié, ne laisse pas de faire aller un âne.*

DENTISTE. I. Un arracheur de dents, qui prétendoit ne mentir jamais, exerçoit depuis quelque tems son art dans la ville de Rouen; il parloit haut, & toujours vantoit sa dextérité & ses prouesses; il aimoit son métier jusqu'à la fureur, & regardoit les dents qu'il avoit arrachées comme autant d'escadrons renversés, & de trophées élevés à sa gloire. Il avoit commencé par distribuer pendant trois jours force billets imprimés, où il assuroit, avec autant de vérité que tous ses autres confreres, qu'il arrachoit sans douleurs toutes les dents, tant grosses que petites. Sa gloire aussi brillante, mais aussi fragile que le cristal, est venu échouer contre un chicot obstiné. Voici le fait.

Le laquais d'un de nos Magistrats vint chez notre artiste pour se plaindre d'un reste de dent qui le gênoit beaucoup , sur-tout lorsqu'il mangeoit. L'examiner , offrir ses services , manquer la dent une fois , deux fois , & même jusqu'à trois fois , tout cela fut l'affaire d'un moment. Le laquais qui saignoit fort , avoit de l'humeur , & la témoignoit en termes énergiques : l'opérateur tout en rougissant accusoit tantôt ses instrumens , tantôt l'impatience du patient. Les assistans haussaient les épaules & rioient. Cependant le dentiste , qui s'apperçut de ce ris , dit : Vous riez , Messieurs , eh bien ! apprenez qu'après moi il n'y a point en France de dentiste capable de tirer ce chicot ; je parie tout-à-l'heure..... Tout beau , Monsieur , ne pariez pas , lui répondit un des assistans : car si M. la Fleur le permet , avant deux minutes je tire ce malheureux chicot. Aussi-tôt dit , aussi-tôt fait , & d'un coup de main , aussi léger que prompt , la dent sort de la bouche

che avec l'instrument. La vue du chicot ensanglanté, le regard malin des spectateur, la joie de la Fleur, pétrifierent le pauvre dentiste, mais sans lui faire perdre la tête. Je vois bien, Monsieur, dit-il au nouvel Opérateur, que vous êtes du métier; mais le diable me damne, si jamais vous eussiez tiré cette dent, avant que je l'eusse ébranlée. L'élève en Chirurgie (car c'en étoit un) piqué de cette rodomontade, repliqua : Asseyez-vous là, & si je ne vous arrache pas toutes les dents les unes 'après les autres, sans en manquer une seule, je consens... Il n'est pas nécessaire, reprit le dentiste; je vois que vous êtes un habile homme, & le seul que j'aie rencontré ici en état de me tenir tête.

II. Il y avoit anciennement des gens préposés pour arracher les dents à quiconque étoit accusé ou convaincu, d'avoir mangé de la viande en carême, *St. Foix, Essais Histor. sur Paris, tom. I, pag. 168.* Si cette loi étoit aujourd'hui en vigueur,

les trois quarts des habitans de Paris n'auroient plus de dents.

III. Les grandes mystifications du célèbre Poinfinet sont connues ; chacun fait comment on lui grilla les mollets , en lui faisant faire l'apprentissage d'Ecran du Roi , comment il passa la nuit dans une baignoire , comment il tua d'un coup d'épée un Officier , étant à la portée du pistolet , comment il fit la conquête d'une Naiade sur le Pont - Royal , comment il devint invisible , puis cuvette , &c. Mais l'histoire de la dent arrachée n'est pas aussi publique , & mérite bien de trouver place ici.

Un de ces personnages enjoués , qui faisoient leur joujou du grand Poinfinet , va un après dîner chez un arracheur de dents , qu'il savoit qu'on ne trouvoit pas chez lui à cette heure-là : il entre un mouchoir sur la bouche , & jettant les hauts cris : Une dent, dit-il à l'épouse du dentiste , me fait souffrir comme un damné : ah ! quel malheur , Madame , que votre

mari ne soit point ici. J'étois décidé à faire arracher ma dent; une autrefois je ne le voudrai peut-être pas. Priez au moins M. B.... de venir demain matin chez moi; je m'appelle Poinfinet, & voici mon adresse; mais sur-tout que M. votre époux ne parle point d'arracher ma dent; qu'il ne me montre point ses outils; qu'il tâche de me la tirer par surprise. La mauvaise nuit que je vas passer! Il dit, & part.

Le lendemain matin le Dentiste arrive chez M. Poinfinet, ne décline ni son nom, ni sa qualité: mais il complimente l'Auteur sur ses Ouvrages: autre compliment sur la beauté de ses dents. Le petit homme, amateur de sa figure, les montre avec complaisance. Le Dentiste, sous prétexte de les examiner, le prie d'ouvrir la bouche, approche la main droite qui receloit un outil. Crac... aie... la voilà, Monsieur; vous devez être bien content; la voilà cette malheureuse dent qui vous faisoit tant souffrir. Coups de pieds de la part de l'édenté, coups

de poing du Dentiste. On arrive au bruit. L'arracheur repete aux survenans , *mais la voilà....* Poinfinet le chasse dans l'escalier : il répetoit encore , *mais la voilà, mais la voilà.* Cette anecdote est tirée d'une brochure qui a paru en 1770, intitulée : *L'ombre de Poinfinet.*

GLANDE PINÉALE. I. On lit dans les lettres de Brossette à Racine le trait suivant. Après une union paisible & heureuse pendant dix ans avec Marguerite Chavigny , Brossette eut le malheur de la perdre. Il crut ne pouvoir mieux témoigner combien la défunte lui étoit chere , qu'en portant toujours sur lui une partie d'elle-même. Pour cet effet , il fit tirer de son cerveau la glande pinéale , la fit encadrer dans le chaton d'une bague d'or , & la porta à son doigt le reste de sa vie. Il ordonna même par son testament , qu'elle fût enterrée avec lui. On peut faire ici la remarque , que Brossette est peut-être le premier mari qui ait con-

fervé des reliques de sa femme. On ne voit plus d'Orphée courir jusqu'aux enfers pour chercher son Eurydice.

II. On a observé que dans l'élan, animal du genre des cerfs, & que l'on regarde comme l'alcée des anciens, la glande pinéale est d'une grandeur extraordinaire, puisqu'elle a plus de trois lignes de long, ainsi que celle du dromadaire.

« Cette observation, remarque à ce sujet »
 » M. *Valmont de Bomare*, est favorable à »
 » ceux qui attribuent, à la différente con- »
 » formation des organes du cerveau, les »
 » diverses opérations des sens intérieurs ; »
 » car on remarque, ajoute-t-il, que les »
 » lions, les ours, le loup & les autres »
 » bêtes courageuses & cruelles ont cette »
 » partie si petite, qu'elle est presque im- »
 » perceptible ; au lieu qu'elle est fort »
 » grande chez les animaux qui, comme »
 » l'élan, sont timides ».

III. On fait que *Descartes* logeoit l'ame dans la glande pinéale. « Cette idée »
 » bizarre exerçoit l'imagination des Phi-

» losophes, dit à ce sujet M. Laffue dans
 » son *excellent Discours histor. & crit.*
 » sur l'anatomie, lorsque le Professeur
 » Nuck crut devoir la tourner en ridi-
 » cule, en composant l'épitaque de cette
 » glande, comme *Bartholin* avoit com-
 » posé celle du foie. La voici telle qu'elle
 » est tirée de son *Adenographia*, p. 152 :

Viator,

Gradum siste.

Omni que conatu Conarium

Respice sepultum,

Partem tui corporis primam,

Ut olim volebant

Animæ primam,

Glandulam pinealem

Hoc sæculo natam & extinctam

Cujus majestatem splendoremque

Fama firmarat,

Opinio conservarat,

Tamdiu vixit,

Donec divinæ particulæ aura

Avolaverit tota,

Lymphaque limpida

Locum suppleret.

Abi sine glande viator,

Lymphamque , ut aliis , conario concede ,
 Ne tuam posterì
 Mirentur ignorantiam (1).

On voit par cette épitaphe , que Nuck prétend que la glande pinéale fert à la production de la lymphe ; mais il ne le prouve pas mieux, que Descartes n'a prouvé qu'elle étoit le siége de l'ame. Convenons de bonne foi que nous ignorons le véritable usage de cette glande. Cet usage

(1) Voicila traduction littérale de cette épitaphe. Arrête - toi , voyageur , & regarde très-attentivement la glande pinéale ensevelie , la principale partie de ton corps , la première de l'ame , comme on vouloit autrefois , la glande pinéale , née & morte dans ce siècle , dont la renommée avoit établi , l'opinion conservé la majesté & la splendeur. Elle a vécu jusqu'à ce qu'une partie du souffle divin se soit entièrement dissipé , & ait été remplacée par une Lymphe limpide. Va-t-en , voyageur , sans glande , & accorde à la glande pinéale, comme aux autres , une Lymphe , crainte que la postérité n'admire ton ignorance.

bien connu ne nous rendroit d'ailleurs ni plus sains , ni plus heureux ; c'est le cas de se taire , & d'admirer.

APOPLEXIE. I. Un homme d'esprit a dit qu'une légère attaque d'apoplexie étoit un brevet de retenue. Un autre a dit que c'étoit un ajournement personnel à la mort. Quand on demandoit au Marquis de la Fare , dont nous avons des poésies si légères & si délicates , comment il se portoit , il répondoit toujours , *j'attends l'apoplexie* ; il mourut effectivement de cette maladie.

II. Le Pere Malebranche a dit à l'Académie des Sciences , qu'un homme tombé en apoplexie en avoit été tiré par plusieurs lavemens de café.

III. Un homme dans cet état fit son testament ; il entendoit bien ; mais il ne pouvoit dire que oui & non , ce qu'il répondoit à toutes les questions du Notaire. Il comptoit avec des jetons les legs à mesure qu'il les faisoit. Des héritiers

tiers attaquèrent ce testament, comme fait dans un état de démence : mais il fut confirmé par Arrêt du Parlement, du 9 Août 1683.

IV. Si l'anecdote que l'on rapporte au sujet de la mort de *Lely*, fameux Peintre, mort à Londres en 1680, est vraie, il faut avouer que la médecine n'est pas toujours un art conjectural. Un célèbre Médecin de Londres, ami de ce Peintre, étoit, dit-on, venu le voir dans son atelier. Après l'avoir envisagé, il le conjura de quitter promptement son ouvrage, l'assurant que sa santé étoit en très-grand danger. *Lely* se moqua des conseils du Médecin : mais il mourut d'apoplexie une heure après. Pourquoi n'a-t-on pas conservé le nom du Médecin ?

APOTHIKAIRERIE. I. L'apothicairerie de Moscow est un des plus beaux, des plus riches & des plus utiles établissemens de l'Europe. Ce bâtiment est vaste & élevé ; d'un côté est la pharmacie ; de l'autre

l'appartement de celui qui y préside & ses différens bureaux. Deux autres pieces servent de laboratoire & de bibliotheque , avec un Cabinet d'Histoire Naturelle. Le Président a sous lui divers Officiers , qui sont eux-mêmes à la tête de plusieurs Commis. Son pouvoir s'étendoit autrefois jusqu'à faire punir de mort ceux qui étoient sous sa direction. Tous les Médecins , Chirurgiens , Apothicaires & Droguistes reçoivent leur salaire de ces bureaux. Le nombre de ceux qui sont occupés au service de cette Maison , est très-considérable, *Voyageur François, tom. VII, pag. 473.*

II. L'apothicairerie de la Maison des Feuillans à Paris est la plus propre & la plus ornée du Royaume. Elle fut commencée en 1637 par le Frere Christophe de S. François , Religieux de cet Ordre. Le vaisseau n'a que trois toises de long sur deux toises deux pieds de large. Sur les volets de chaque armoire , il y a des bas reliefs qui représentent les guerisons

miraculeuses dont il est parlé dans le nouveau Testament. Une plus longue description de ce bâtiment feroit ici déplacée, tout le monde pouvant s'en procurer la vue.

APOTICAIRE. I. *Guy Patin* a défini un Apoticaire : *Animal benè faciens partes , & lucrans mirabiliter*. Il disoit aussi qu'ils n'étoient autrefois que les valets des Médecins ; mais que c'étoient des maîtres valets qui doroient la pilule pour eux-mêmes, & en laissoient l'amertume aux Médecins.

II. Dans le grand Empire du Monomotapa, il faut, si l'on en croit un Voyageur moderne, être de la plus haute naissance pour obtenir la place de premier Apoticaire de la Cour.

III. Un Apoticaire ayant demandé dans une compagnie de gens choisis, à un Poète célèbre, quelle épitaphe on pourroit mettre sur sa tombe, le Poète lui fit sur le champ celle-ci :

Ci gît qui pour un quart d'écu
S'agenouilloit devant un cu.

IV. Ce fut un Apoticaire, à la tête d'une troupe de féditieux, qui arrêta & prit par un petit toupet de barbe, qu'il conservoit toujours au menton, le premier Président *Molé*, lorsqu'il revenoit du Palais-Royal, où il avoit été pour demander la liberté de *M. Broussel*, Conseiller.

V. On lit dans les Causes amusantes & connues, tome I, pag. 358, un Mémoire curieux en forme de Précis, fait par *M. Coqueley de Chauffe-Pierre*, Avocat, pour le sieur B***, Peintre, contre le sieur C***, Apoticaire, au sujet d'un portrait que celui-ci avoit commandé à l'autre, & qu'il ne vouloit pas payer, parce qu'il ne le trouvoit pas assez ressemblant. Ce Mémoire est écrit avec une légéreté & une finesse sans égale, avec un enjouement, une simplicité naïve & en même temps plaisante, qui en fait le principal mérite. L'Apoticaire finit par s'accommoder avec le Peintre.

VI. Il y a dans ce même Ouvrage, tom. II, page 196, un autre Mémoire de M. Janvier de Flainville Avocat, pour les Apoticaire de Chartres, qui en 1757 plaiderent avec la Communauté des Merciers de la même Ville, pour savoir laquelle des deux Communautés auroit des vains honneurs, du pas, le frivole avantage, c'est-à-dire, si l'on mettroit sur la porte du Bureau : *Bureau des Marchands Apoticaire, Merciers, &c.* ou *Bureau des Marchands Merciers, Apoticaire, &c.* Cette affaire, comme tant d'autres, ne méritoit gueres de fixer les regards de la Justice ; car, au fond, il n'importe gueres que Paschal soit devant ou Paschal soit derriere. Quoi qu'il en soit, par Sentence du 8 Août 1757, il a été ordonné que l'inscription placée sur la porte du Bureau, fera en ces termes : *Bureau des Marchands Apoticaire, Merciers, Epiciers ; & ceux-ci ont été condamnés aux dépens envers les Apoticaire.*

VII. Un homme qui avoit passé sa vie & dépensé une partie de sa fortune , à former une riche & curieuse collection de médailles, mourut à Marseille. Son héritier , Apothicaire, qui ne connoissoit rien hors la casse & le fené , & qui , de crainte d'être dissipé de son application à sa profession , n'avoit jamais voulu rien sçavoir autre chose, trouva fort singulier que son cher parent eût rassemblé une si grande quantité de *liards* , n'ayant plus de cours ; pour s'en débarrasser , il imagina de faire fondre tout ce cuivre & d'en faire fabriquer un superbe mortier, qui, suivant lui, décore bien plus utilement sa boutique.

VIII. Le 12 Août 1776 , un Arrêt du Parlement de Provence a condamné un Apothicaire à une amende de mille livres, & à tenir sa boutique fermée pendant trois mois , pour avoir vendu des drogues à une fille , qui est morte, après s'être empoisonnée. Il seroit à désirer , pour empêcher ces abus fréquens , qui naissent de la

vente en détail des drogues nuisibles, que les moindres quiproquo fussent toujours punis avec la plus grande sévérité; c'est ce qui nous a engagé à rapporter l'Arrêt ci-dessus.

IX. Il n'est pas rare de voir différens particuliers, même d'un rang distingué, s'adresser aux Apothicaires, pour les maux dont ils sont attaqués. Il est peut-être encore moins rare de rencontrer des Apothicaires, qui se font un mérite & même un lucre de cette confiance aussi dange-reuse qu'abusive. Si on ne leur paie pas leur visite, ils ne perdent rien pour cela : les drogues qu'ils fournissent, les dédom-magent au centuple & de leurs peines & de leurs consultations. L'Anecdote suivante prouve au moins que tous, ni ne pensent, ni n'agissent de même.

Un des plus célèbres Apothicaires de Paris, membre de plusieurs Académies, M. B... étoit occupé dans son laboratoire à des opérations essentielles. On le fait venir dans sa boutique pour une personne

qui demandoit à lui parler. Cette personne après lui avoir appris fort au long le commencement, les progrès & l'état de son mal, finit par lui demander ce qu'il falloit qu'elle fît. M. B. . . qui, pendant que le particulier lui parloit, étoit plus inquiet de ce qui se passoit dans son laboratoire que des maux qu'on lui détaillait, répondit brusquement : *il faut Monsieur, il faut que vous preniez un Médecin ou un Chirurgien.* Le particulier étonné de cette réponse vive & à laquelle il ne s'attendoit pas, regarde fixement M. B. . . & lui replique avec autant de vivacité, *est-ce en infusion ou en décoction ?*

X. Les vieux Apothicaires de Vienne en Autriche, irrités contre les jeunes, qui avoient offert de donner à moitié du prix ordinaire toutes leurs drogues, représenterent, il y a deux ans, à l'Empereur, dans une audience qu'il voulut bien leur accorder, que ces jeunes pharmacopoles se ruineroient ou tromperoient le public. « Dans le premier cas, c'est leur

affaire, répondit Joseph II; dans le second cas, c'est la vôtre. *Voyez l'art. Lavement.*

ALIBOUR. Il étoit premier Médecin d'Henri IV, & n'est gueres connu que par l'anecdote suivante. Le Roi l'envoya visiter la belle Gabrielle d'Estrées, mariée depuis peu à M. de Liancourt, en face d'église seulement. Elle avoit mal passé la nuit. Alibour vint dire au Roi qu'il avoit trouvé un peu d'émotion chez la malade; mais que la fin de sa maladie feroit bonne. Ne comptez-vous pas la saigner, dit le Roi? Je m'en donnerai bien de garde, répondit ingénument le vieillard, avant qu'elle soit à mi-terme. Comment, reprit le Roi, que voulez-vous dire, bon homme? Alibour appuya son sentiment, que le Prince crut bien détruire, en lui apprenant plus particulièrement à quel point il en étoit avec la Dame. Je ne fais, dit le Médecin, ce que vous avez fait ou point fait : mais je vous renvoie à six ou sept mois d'ici

pour connoître la vérité de ce que je dis. Le Roi quitta son Médecin, & fort en colere fut chez la belle malade, qui apparemment trouva moyen de s'excuser; car la Chronique dit qu'il n'y eut entre lui & elle aucune mesintelligence, quoique la prédiction du Médecin se fût accomplie; & le Roi, loin de désavouer l'enfant, le reconnut pour sien, & le nomma *César*. La mort d'Alibour, qui arriva quelque tems après, à la suite d'une violente colique, fit soupçonner qu'il avoit été empoisonné, pour le punir de sa prophétie & des propos qu'il ne cessoit de tenir, tant contre la favorite, que contre le nouveau César. Les Médecins de nos jours sont plus discrets; aussi ne courent-ils pas les mêmes risques.

FESSES. I. Athenée raconte qu'il y avoit deux belles filles à Syracuse qui ne trouvoient point de parti, parce qu'elles étoient pauvres; mais qu'il arriva que deux jeunes freres, de bonne maison, les

ayant vues à la promenade , s'apperçurent aux plis de leurs robes qu'elles avoient de fort belles fesses , ce qui leur donna le desir de les épouser , & de se contenter pour toute dote de cette beauté secrette. L'Auteur ajoute que ces deux filles se voyant bien pourvues , firent bâtir en reconnoissance un Temple à Vénus , sous le titre de *Vénus aux belles fesses*.

II. Quelque tems avant l'arrivée de Charles II à Londres , cinq ivrognes , dans les premiers transports de leur zele , convinrent de boire à la santé du Roi avec leur sang , & de couper pour cela chacun un morceau de leurs fesses. Quatre de ces zélés Royalistes exécuterent cet hardi projet. Mais la femme du cinquième étant entrée dans la chambre , lorsque son mari étoit prêt de subir la même opération , elle prit des pincettes qu'elle trouva sous sa main , & s'en escrima si bien , qu'elle empêcha la découpe des fesses de son mari. Cette scene

tragi-comique se passa en 1658 dans le Comté de Bercks.

III. Parmi les choses rares qui se conservent dans la bibliothèque du palais de Lambeth, construit sur la Tamise vis-à-vis de Westminster, la résidence ordinaire des Archevêques de Cantorbery, on montre un missel qui porte la date de 1415, & dont les marges sont ornées d'arabesques & de grotesques, des plus singulieres. La plus remarquable de toutes ces figures, soit par l'idée qu'elle présente, soit par la place qu'elle occupe, est celle de deux fesses d'un homme, perchées sur deux jambes & surmontées d'une tête. Cette bizarre & indécente représentation est placée au bas du canon; c'est-à-dire, dans l'endroit précisément, où s'ouvroit le missel, lorsqu'on le portoit à baiser, suivant la lithurgie Romaine.

MÉLANCOLIE. I. Si l'on veut lire un portrait très-bien fait du mélancolique, qu'on ouvre un livre intitulé : *Nouvelle*

Théorie sur les Maladies cancéreuses, &c. fait, dit-on, par un Abbé, quoique le frontispice porte un autre nom. Il est impossible de mieux peindre que ne l'a fait l'Auteur, & les travers de l'homme mélancolique, & les tristes effets de cette fâcheuse maladie.

II. Un Auteur estimé, M. Maillet, ancien Consul de France au Caire, dit que mille ans avant l'Ere Chrétienne il y avoit aux deux extrémités de l'Egypte des Temples dédiés à Saturne, où les mélancoliques accouroient de tous les lieux voisins. Des Poètes rusés profitant de la crédulité de ces tristes malades, associoient aux prétendus miracles de leurs Divinités impuissantes & à des mysteres stériles, des moyens naturels, par lesquels ils soulageoient toujours les malades, & les guérissoient même quelquefois, lorsque leur maladie étoit légère & récente.

C'étoient des jeux, des exercices recreatifs de toute espece, auxquels les malades étoient religieusement assujettis. C'étoient

des peintures voluptueuses , des images séduisantes qu'on exposoit à leurs yeux. C'étoient des chants agréables , des sons mélodieux dont on charmoit leurs oreilles. Des jardins fleuris , des bosquets ornés leur offroient des promenades amusantes & des parfums délicieux ; enfin tous leurs momens étoient consacrés à quelque scène divertissante , à des danses grotesques , à des plaisirs toujours variés , mêlés de cérémonies hyéroglyphiques & dévotement réjouissantes ; un régime assorti & scrupuleusement observé venoit à l'appui de ce traitement si méthodique.

Mille attentions , mille complaisances étudiées , de la part des religieux administrateurs , rendoient ces agrémens encore plus sensibles & plus vifs. Tout cela formoit des diversions favorables dans les esprits malades , suspendoit le sentiment de la douleur , calmoit les inquiétudes , dissipoit la tristesse , & opéroit souvent des changemens salutaires , qu'on avoit soin de faire valoir , pour inspirer la confiance &

établir le crédit des Divinités tutélaires ; les malades fortoient pour la plupart de ces asyles fortunés , dans la ferme persuasion d'une guérison radicale ; c'étoit tout ce qu'ils pouvoient espérer de mieux.

Les Médecins Egyptiens aidoient quelquefois à accréditer les nouveaux moyens curatifs : ne connoissant souvent ni la vraie nature du mal , ni le remède approprié , pour se débarrasser des malades , ils leur conseilloient de se rendre à ces Temples fameux , comme les Médecins de nos jours envoient leurs malades aux eaux de Plombières , de Spa , de Balaruc , &c. *non propter salubritatem aquarum , sed propter longinquam peregrinationem.*

III. On ne se douteroit jamais que dans une collection d'anciens cantiques, réimprimés à Paris en 1731, on trouve une généalogie en vers de la mélancolie. Cette Piece est bizarre & écrite d'un style singulier. Elle est suivie d'une autre qui n'est pas moins bizarre , intitulée : *Médecine pour guérir la mélancolie & autres maladies intérieures.*

Ces deux Pièces sont du Pere *Surin*, Jé-
fuite.

IV. M. *Boule*, Professeur de Rhéto-
rique au College de Ville - Franche en
Beaujolois, a fait insérer dans le *Mercur*
de France, Mai 1742, une Ode qu'il
adresse à la Mélancolie, il l'appelle :

Délicieuse revêrie,
Source de cent plaisirs réels,
Charme du cœur, &c.

Il paroît, heureusement pour lui, qu'il
n'a jamais éprouvé cette cruelle maladie,
qui fait souvent le plus grand tourment
des mortels.

V. Aristote prétend que les mélanco-
liques sont spirituels, qu'un esprit lourd,
tardif ou naturellement imbécille, est un
préservatif certain contre la mélancolie.
Si on l'en croit, les Héros & les grands
hommes ont presque tous été d'une com-
plexion atrabilaire : il assure que c'étoit
celle de Socrate, de Platon & d'Hercule. Si
cette observation est vraie, cette maladie

a donc bien dégénérée depuis le siècle d'Aristote : car l'expérience journaliere semble prouver le contraire de ce qu'il avance. En effet, quelles faillies, quels traits d'esprit, peut-on attendre de ceux qui toujours pensifs, toujours rêveurs, font voir que chez eux, le commerce intérieur de l'ame avec le corps n'est pas libre, est même en souffrance ? il est vrai que l'esprit taciturne a je ne fais quelles marques, qui le font confondre avec le profond jugement : mais le jugement & l'esprit sont bien différens l'un de l'autre, se rencontrent même rarement ensemble dans le même individu.

VI. Il est une espee de mélancoliques, que j'appellerois volontiers périodiques, chez lesquels le délire ne porte que sur un objet. Si l'on traite avec eux de toute autre chose que de ce qui fait leur folie, on les trouve raisonnables, quelquefois même gens d'esprit ; mais si vous touchez la corde qui les blesse, tout est perdu : leur raison est en fuite, & vous les voyez

bientôt donner dans les plus ridicules & les plus absurdes idées.

VII. Il y eut un tems, dit Plutarque, que les filles des Milésiens furent frappées d'une mélancolie terrible, en sorte qu'il leur prenoit à toutes une envie subite de mourir, & que plusieurs s'étoient déjà étranglées elles-mêmes. Les sages remontrances, les menaces même, les remèdes les mieux administrés, tout étoit employé inutilement pour guérir cette cruelle phrénésie, & la dépopulation des filles de Milet alloit devenir générale, lorsqu'un citoyen, dont Plutarque ne dit pas le nom, conseilla de publier un Edit qui déclarât que toute fille qui se pendroit, seroit traînée toute nue dans les rues jusqu'à la grande place. La pudeur fit ce que n'avoient pu faire tous les autres moyens employés, & la crainte de paroître nues, même après leur mort, suffit pour rétablir la raison des Milésiennes.

VIII. Galien rapporte qu'un mélan-

colique s'imaginoit être transformé en coq, en sorte qu'il chantoit à toutes les heures, & remuoit les bras, comme les coqs battent des aîles. Un autre étoit persuadé qu'on lui avoit coupé & enlevé la tête. Son Médecin, nommé Philotime, le guérit, en lui mettant sur le crane un casque de fer très-pesant, qui par son poids l'obligea de convenir qu'il avoit une tête.

IX. Boerhaave parle d'un de ces fous à qui un jour il passa par la tête de ne plus uriner, pour ne pas inonder la ville où il demeuroit. Il seroit mort de cette folie, si un Médecin n'avoit imaginé de faire crier autour de lui que le feu étoit dans la Ville, & qu'elle alloit être consumée, s'il n'avoit pas la bonté de rendre son urine, pour éteindre l'incendie. Cette raison parut si bonne au mélancolique, qu'il urina, & fut guéri.

X. Voilà les remedes qu'il faut mettre en usage dans le traitement de ces sortes de malades; convenir de tout ce qu'ils

veulent , & les tromper , c'est en quoi consiste toute la cure. Qu'auroient fait les remedes ordinaires sur un mélancolique qui s'imaginoit avoir toujours froid , qui durant les plus grandes chaleurs de l'été se faisoit allumer dans sa chambre un grand feu , dont il s'approchoit tellement , qu'on étoit obligé de l'enchaîner pour l'empêcher de s'y jeter tout-à-fait ?

Au défaut de remedes , voici le moyen qu'employa avec succès pour le guérir un Médecin Portugais. Il convint d'abord avec son malade , qu'il faisoit horriblement froid , qu'il avoit une grande raison de se bien chauffer , & que c'étoit fort mal fait que de l'empêcher de s'approcher du feu autant qu'il désiroit. Mais , lui dit-il , puisqu'on s'obstine à ne pas vous laisser chauffer à votre volonté , je vous conseille de vous revêtir depuis la tête jusqu'aux pieds d'une bonne fourrure , qui vous échauffera beaucoup mieux & plus également que le feu. Le malade trouva cette idée excellente. On l'affuble

donc de peaux de mouton qu'on avoit auparavant bien imbibées d'esprit de vin , & quand il en fut bien affublé , on y mit le feu. Il se vit bientôt couvert d'une robe de chambre de feu : mais bien loin que les flammes lui fissent peur , il fautoit de joie , à mesure qu'elles faisoient des progrès ; & après quelques momens , il cria qu'enfin il avoit chaud. Il fut dépouillé promptement , & ne s'est pas plaint depuis d'avoir froid.

XI. Le fameux Dominique , Arlequin de la Comédie Italienne , vint consulter le célèbre Sylva , qui ne le connoissoit pas. Je n'ai pas d'autre remede à vous indiquer , lui dit le Docteur , que d'aller souvent voir jouer Arlequin ; son jeu naïf dissipera votre mélancolie. Ce remede ne me convient pas , répondit Dominique ; je suis même le seul homme dans Paris qui ne puisse en faire usage. Pourquoi cela ? C'est que je suis Arlequin.

XII. Albert Durer , Peintre & Graveur du seizieme siecle , a représenté la mé-

lancolie sous la figure d'une femme assise, qui a la tête appuyée sur une main, & tient de l'autre un compas : elle est vêtue, & a des aîles aux épaules : auprès d'elle est un chien qui dort, & au-dessus de sa tête, on voit des balances, une clochette & une horloge de sable. Un autre Graveur Thomassin, mort à Paris en 1741, a aussi composé, sous le titre de *Mélancolie*, une estampe qui est son chef-d'œuvre. Elle représente une femme méditant sur une tête de mort ; elle est gravée d'après le Fety.

VAPEURS. I. Après la mélancolie, la maladie qui en approche le plus, est celle des vapeurs, avec cette différence pourtant, qu'elle n'est pas, comme l'autre, une espèce de folie, qu'elle est moins bizarre dans ses effets, & plus réfléchie dans ses crises. Aussi a-t-on défini les vapeurs une maladie sans maladie, qui fait l'exercice des gens oisifs, & la fortune de ceux qui les traitent. Dans le fait, ce mal, si peu

connu des malades eux-mêmes , & peut-être encore moins des Médecins , n'est autre chose qu'une inactivité de l'ame , si on peut parler ainsi. On ne la guérit que par l'exercice & la dissipation : il faut donner à l'ame des secousses qui la tirent de l'engourdissement où elle languit. Quand on n'a pas chez soi assez de puissance pour se procurer ces secours salutaires , il faut chercher ailleurs de quoi les exciter. Il faut imiter nos voisins , qui , attequés du spleen , maladie à peu près semblable aux vapeurs , abandonnent leur Isle , & vont courir les pays étrangers.

II. Les vapeurs ne sont connues parmi nous , que depuis le commencement du dernier siècle. Il est écrit, Dict. Hist. 8 vol. in-8°. que ce fut l'Abbé Ruccellai , Gentilhomme Florentin , qui en apporta la mode en France. Il étoit en effet d'une délicatesse de nerfs sans égale ; un rien le bleffoit ; le soleil , le ferein , le chaud , le froid ou la moindre intemperie de l'air , altéroient sa constitution : il ne buvoit

que de l'eau , mais d'une eau qu'il falloit aller chercher bien loin , & choisir , pour ainfi dire , goutte à goutte. On fervoit fur fa table des baffins de vermeil , tout chargés d'effence , de parfums , &c. & dans lesquels il y avoit des gants & des évantails pour les convives. Le Maréchal d'Ancre fut fon principal protecteur à la Cour ; & le Vaffeur dit , dans fon Hiftoire de Louis XIII , que le Roi ayant cru être attaqué de vapeurs , tous les courtifans , jufqu'aux Bourgeois même , crurent auffi en être attaqués : cependant le Commentateur de Despreaux affûre dans fes Notes , fur la huitieme Satyre de ce Poëte célèbre , que lorsqu'elle fut compofée , il n'y avoit alors que les femmes qui fe plaignoient d'avoir des vapeurs. Voici un fait qui femble prouver le contraire.

III. Le Comte de Buffy étant un jour entré aux Petites-Maifons , trouva dans la cour un homme qui lui parut moins fou que les autres : il lui demanda quelle étoit

étoit la folie de la plupart des gens qui étoient là. Ma foi , Monsieur , lui répondit cet homme , c'est bien peu de chose. On nous fait passer pour fous , parce que nous sommes misérables : si nous étions des gens de qualité , on diroit que nous avons des vapeurs , & on nous laisseroit courir les rues.

IV. L'homme le plus sujet aux vapeurs , que j'aie connu , dit un Auteur moderne (l'Abbé Leblanc , lettres sur les Anglois , tom. I, Lettre 27) n'en avoit de violens accès , que lorsqu'il étoit sans argent. Son mal augmentoit ou diminuoit , suivant que sa bourse étoit plus ou moins vuide , en sorte qu'elle étoit le thermometre infailible de sa maladie. La veille de l'attaque la plus vive qu'il ait eue , il avoit perdu deux cents louis au pharaon.

V. Monsieur , me disoit un jour un vapoureux des mieux conditionnés , vous avez comme moi des vapeurs ; mais vous ne voulez pas en convenir , parce que vous n'y comprenez rien : eh bien ! sa-

chez , Monsieur , qu'Hippocrate n'y comprenoit pas plus que vous , & ne laissoit pas d'y croire : mon Médecin m'a assuré qu'il disoit dans un endroit de ses Ouvrages , qu'il y avoit dans cette maladie quelque chose de divin , *Δειον τι*. Telles furent ses expressions. Elles ne sortiront jamais de ma mémoire , ajouta-t-il.

Je me donnai bien de garde de chercher à désabuser mon homme ; j'aimai mieux lui laisser croire que j'étois entiché du même mal que lui : c'est une si douce consolation pour les malheureux de trouver des semblables ! Comment d'ailleurs prouver à un aveugle qu'il fait jour en plein midi ? ne fait-on pas que la plupart des gens à vapeurs , semblables à celui que Moliere a peint dans le malade imaginaire , se fâchent quand on ne veut pas ajouter foi à leur maladie ? n'en voit-on pas qui , quand on leur dit qu'ils ont l'air de se bien porter , entrent dans une aussi grande fureur , que si on leur disoit qu'ils sont des coquins ? C'est de ces gens-là que

Montagne a dit : *Ils se font saigner , purger & médeciner pour des maux qu'ils ne sentent qu'en leurs discours.*

VI. Chirac , ce grand Médecin , aussi incapable de flatter la manie d'un homme , que de prendre un travers de l'esprit pour une maladie du corps , se trouvoit un jour pressé par un vaporeux de lui indiquer un remede pour son mal. Après bien des refus , Chirac , poussé à bout , lui répondit avec une dureté qui étoit assez dans son caractère , que le seul remede qu'il eût à lui indiquer , étoit d'aller assassiner quelqu'un sur le grand chemin , & de prendre ensuite la poste pour sortir du Royaume , si bon lui sembloit.

VII. Celui qui faisoit monter à cheval un prétendu vaporeux , & l'envoyoit , à trois lieues de Paris, boire de petites bouteilles d'eau de la Seine, qu'il lui déguisoit avec soin , & qu'il lui vantoit comme une eau merveilleuse contre sa maladie , ne le traitoit il pas comme on traite les enfans qu'on amuse & qu'on trompe sur

la nature des remèdes qu'on veut leur faire prendre ?

VIII. M. Falconnet, plus connu en littérature qu'en médecine, quoiqu'il fût Médecin, fut mandé auprès d'une Dame, qui ne put jamais venir à bout de lui rendre compte de sa maladie. A toutes les questions qu'il lui faisoit, elle répondoit toujours un oui, qui dénotoit la meilleure santé. Avez - vous appétit ? Oui. Dormez-vous bien ? Oui. Faites - vous bien toutes vos fonctions ? Oui. Etes-vous gaie ? Oui. M. Falconnet, qui dans toutes ces réponses ne voyoit qu'une santé bien conditionnée, se leva, & dit à la Dame en se retirant : Oh bien, Madame, laissez - moi faire, je vous donnerai des remèdes qui vous ôteront tout cela.

Voici comme M. Villemain d'Ablancourt a rédigé en vers cette historiette.
Merc. de France, Juillet 1777, 1^{er}. v. p. 9.

De petites vapeurs quelquefois tourmentée ,
(C'est un mal fort en vogue & tout-à-fait joli

Qui sied à la beauté dont il est accueilli)
 Une femme à grands tons s'en fut trouver P....
 Esculape fameux , consommé dans son art.

» Des plus sombres ennuis j'ai la tête affectée,
 » Luidit-elle , & je viens implorer vos secours :
 » Si j'en crois le public , toujours juge équi-
 » table ,

» Vous êtes en mérite un homme incomparable:
 » Je me jette en vos bras : rendez-moi mes
 » beaux jours ,

» Et débarrassez-moi du fardeau qui m'accable.

Madame , assurément je serai trop heureux
 De pouvoir vous guérir ; la cure est agréable ,
 Donnez-moi votre poulx : il est fort bon... les
 yeux

Me semblent assez clairs... Dormez-vous ? A
 merveille.

Avez - vous appetit ? . . . Oui , la faim me
 reveille.

Vous déjeûnez ? --- Je dîne & je soupe encore
 mieux.

L'estomac ? --- Excellent. --- Symptomes
 dangereux !

Marchez-vous ? --- Fort long-tems & sans faire
 de pause.

Allons , allons , demeurez-là ,
 Je vais ordonner quelque chose
 Qui vous ôtera tout cela.

XI. Pope a composé , comme tout le monde fait , un petit Poëme en cinq chants , intitulé : *La Boucle de cheveux enlevée*. Ce Poëme , plus galant & plus enjoué que notre lutrin , est pour les Anglois ce que Vert-Vert est pour nous. On y trouve le portrait de la Déesse des vapeurs : nous en donnons ici avec d'autant plus de plaisir la traduction en vers , qu'elle est de l'Apollon de la France , & du Nestor de notre littérature :

Umbriel à l'instant , vieux gnome rechigné ,
Va d'une aîle pesante & d'un air refrogné ,
Chercher en murmurant la caverne profonde ,
Où loin des doux rayons que répand l'œil du monde ,

La Déesse aux vapeurs a choisi son séjour.
Les tristes Aquilons y sifflent à l'entour ,
Et le souffle mal sain de leur aride haleine .
Porte aux environs la fièvre & la migraine.
Sur un riche sofa , derrière un paravent ,
Loin des flambeaux , du bruit , des parleurs &
du vent ,

La quinteuse Déesse incessamment repose ,
Le cœur gros de chagrin , sans en savoir la cause.

N'ayant jamais pensé , l'esprit toujours troublé ,
 L'œil chargé, le teint pâle & l'hypoconde enflé :
 La médifante envie est assise auprès d'elle.

• • • • •
 Sur un lit plein de fleurs négligemment penchée,
 Une jeune beauté non loin d'elle est couchée ;
 C'est l'affectation qui grassaye en parlant ,
 Ecoute sans entendre & lorgne en regardant ,
 Qui rougit sans pudeur & rit de tout sans joie ,
 De cent maux différens prétend qu'elle est la proie,
 Et pleine de fanté , sous le rouge & le fard ,
 Se plaint avec adresse , & se pare avec art.

X. M. Pomme, Médecin , a écrit avec succès & élégance , sur l'espece de maladie dont nous parlons. Son Ouvrage , imprimé depuis peu à l'Imprimerie Royale , renferme tout ce qu'il y a de mieux sur cette matiere. Cependant avec toute son habileté , M. Pomme a échoué dans le traitement de la maladie qu'il a si bien décrite. Qu'on en juge par l'extrait d'une lettre d'un de ses malades qu'il a traité pendant quatre ans & cinq mois , tant par lettres que sous ses yeux.

» J'ai tenu , dit ce malade , un journal

„ exact de tout ce que j'ai fait & pris
 „ pendant ce long espace de tems , & le
 „ résultat est que j'ai bu quinze mille
 „ pintes d'eau , tant de veau que de pou-
 „ let , & quatorze cent pintes de petit
 „ lait ; que j'ai pris douze mille lavemens ,
 „ deux cent soixante & cinq bains , &
 „ autant de fomentations sur la tête : ce-
 „ pendant j'ai toujours été à peu-près
 „ dans le même état , & j'y suis encore.
 „ Je meurs continuellement sans cesser
 „ de vivre. Si j'étois le maître de ma vie ,
 „ il y a long-tems que je ne mourerois
 „ plus „.

Que prouve cette lettre ? Rien autre
 chose , sinon que ce n'est pas la faute
 du Médecin , s'il n'a pas guéri son ma-
 lade , mais celle de la maladie qui est un
 prothée , se déguisant & se transformant
 sous mille faces différentes , en sorte
 qu'on peut la comparer à une hydre , dont
 les têtes toujours renaissantes pullulent
 de nouveau , à mesure qu'on les abat.

ARISTON. Tel est le nom d'un Médecin

Chrétien qui vivoit sous le regne de Dioclétien , vers l'an 303. Les *actes sinceres* rapportent qu'il avoit toujours un bistouri tout prêt pour couper la langue à ceux qu'on condamnoit à ce supplice. Le Préteur Romain l'ayant ordonné pour un petit enfant nommé *Romain* ; Ariston fit cette opération, & les mêmes *actes* rapportent qu'elle n'empêcha pas l'enfant de parler avec une volubilité merveilleuse. Ce miracle ayant été rapporté à l'Empereur , il fit venir le Médecin , & lui en demanda la cause. Celui-ci jura que l'opération avoit été faite suivant toutes les regles de l'art ; il montra même la langue de l'enfant qu'il avoit conservée. Au surplus , dit-il , faites venir le premier esclave , je lui couperai la langue en présence de Votre Majesté , & Elle verra s'il pourra parler. Le Médecin fut pris au mot : on fit venir un pauvre homme , à qui il coupa juste autant de langue, qu'il en avoit coupé au petit enfant. Qu'en résulta-t-il ? C'est que

l'homme mourut sur le champ. *Œuvres de Voltaire, Mél. tom. I, pag. 373, édit. de Genève.*

THESES DE MÉDECINE. I. Les theses de la Faculté de Médecine de Paris méritent à juste titre la célébrité dont elles jouissent en France & chez l'Etranger. Elles forment un Corps de doctrine suivi & très-intéressant ; le style en est tel , qu'il joint à la précision de *Terence* l'élégance de *Celse*. Leur origine est fort antérieure à l'invention de l'art de l'Imprimerie. La premiere notion que les Médecins en aient, est de 1396 ; on les distribuoit alors manuscrites au Doyen & aux Argumentans. En 1640 on mit aux theses une épigraphe & une consécration religieuse à la Trinité , à la Sainte Vierge , & à S. Luc , Patron des Médecins orthodoxes. Cette consécration déplut à quelques Médecins hétérodoxes , & donna lieu à des contestations sous le Décanat de *Guillaume Duval*, C'est en 1662 que

les theses de médecine ont pris la forme *in-4°*. qu'elles ont encore maintenant. Mais ce n'est que depuis 1724, sous le Décanat de M. *Philippe Caron*, qu'on sou-tient à la Faculté des theses de chirurgie, & c'est un procès entre les Médecins & les Chirurgiens qui y a donné lieu. L'uti-lité de cet établissement n'est pas encore bien prouvée. Le champ de la médecine proprement dite n'est-il donc pas assez vaste, pour occuper ceux qui entrepren-nent de le défricher, sans qu'ils portent la faux dans celui d'autrui ?

II. Charles Delorme, Médecin de Pa-ris, mort à Moulins en 1678, âgé de 94 ans, a publié en 1608 un Livre *in-4°*. intitulé : *Laureæ Apollinares* ; c'est un recueil de theses dont il est Auteur, & qui la plupart roulent sur des sujets sin-guliers & intéressans. Il y en a une en-tr'autres où il examine, *si les animaux & les foux peuvent être guéris par les mêmes remedes*, & il conclut pour l'affir-mative.

III. Le 8 janvier 1733 on soutint aux Ecoles de médecine, sous la présidence de M. de Lepine, une these dont la question étoit : *An à functionum integritate mentis sanitas*. Cette these, où l'Auteur traite de l'ame, donna lieu à des bruits contre lui sur sa religion, & ce fut pour les refuter, qu'il adressa à M. Baron, alors Doyen, une lettre dans laquelle il répond aux objections qu'on lui faisoit, & établit la pureté de sa croyance, contre les atteintes qu'on vouloit lui porter. Cette lettre est insérée dans un des Mercurus de cette année.

IV. Le 29 février 1736, il y eut dans l'Université de Bologne un acte célèbre de médecine, dans lequel la Demoiselle *Laure Bussi*, âgée de 32 ans, & agrégée de cette Faculté, fit un discours latin, & argumenta ensuite avec l'applaudissement d'une illustre & nombreuse compagnie, sur l'anatomie, & en particulier sur l'ossification. Le Cardinal Légat, l'Ar-

chevêque, le Gonfalonier, le Vice-Légat, &c. étoient présens.

V. Il paroît que dans les Ecoles de médecine en Espagne on occupe les aspirans à mille questions frivoles & ridicules; car l'Auteur d'un Voyage d'Espagne, traduit de l'Italien, dit avoir assisté à une these publique de médecine, & que la question principale qu'on agita, fut de savoir, *de quelle utilité ou de quel préjudice seroit à l'homme d'avoir un doigt de plus ou un doigt de moins.* On disputa aussi, ajoute l'Auteur, *si pour jouir d'une bonne santé, il falloit, en se coupant les ongles, commencer par la main droite ou par la main gauche, par le pouce ou par le petit doigt.*

EAUX MINÉRALES. I. *Fraylope*, Médecin, appelle les eaux minérales un remede empyrique, qui fait, dit-il, plus de cocus, qu'il ne guérit de malades. *Pierre Dumoulin* dit, dans ses prophéties, que lorsqu'une fontaine, si petite

qu'elle soit, a quelque vertu diuretique , désopilative ou confortative des nerfs & de l'estomac , on met aussi - tôt un petit saint auprès.

II. On a joué à Toulouse , en 1763 , une Comédie qui n'a pas été imprimée , intitulée : *Les Eaux de Bagnères* , piece en un acte , en prose , avec un divertissement , par M. l'Abbé *Sabathier de Castres* , l'Auteur des *trois Siècles de la Littérature*. Cette piece donna lieu à une anecdote assez plaisante , insérée dans les anecdotes dramatiques , tom. II , pag. 361. Comme elle n'a pas trait à notre sujet , nous la rapporterons seulement en note (1).

(1) Après la premiere représentation de cette Piece , les Capitouls , irrités d'un trait satyrique , qui faisoit allusion aux mœurs dépravées de quelques notables de la Ville , envoyèrent chercher l'Auteur , pour lui faire de vifs reproches. Celui - ci se défendit , en soutenant qu'il n'avoit eu personne en vûe. Comme on ne goûtoit pas ses raisons , il se

III. *Guillaume Rondelet*, fameux Médecin de Montpellier, a beaucoup contribué à accréditer les eaux de *Balaruc*. On lit dans l'Histoire Naturelle de Languedoc, que Guillaume de la Chaume de Poussans fut le premier qui usa de ces eaux par le conseil de Rondelet. Voici un exemple singulier de la vertu de ces eaux. *M. Diffes*, Médecin à Villefranche en Rouergue, envoya en 1718 à l'Académie des Sciences l'histoire d'une Dame, qui, à la suite d'une incision faite au muscle crotaphite gauche, voyoit les objets plus de dix pas à côté qu'ils n'étoient, & qui

rejetta sur la finesse du trait, & prétendit qu'en supposant qu'il fût applicable à quelqu'un, peu de spectateurs étoient capables de le saisir. Un de ces Messieurs, qui ne passoit pas pour avoir beaucoup d'esprit, lui dit : « Apprenez, jeune » homme, que toutes les personnes qui vont à » la Comédie, sont instruites & éclairées ». Je vous y ai pourtant vu quelquefois, répliqua l'Auteur, qui par cette repartie fit rire l'assemblée, & mit fin aux reproches.

fut guérie par l'usage des eaux de Balaruc.

IV. Les eaux de Bath sont très accréditées en Angleterre pour plusieurs maladies. Des Médecins , dans un cas très-pressant , vouloient y envoyer un riche particulier. Le malade prit de l'humeur contr'eux , les traita d'ignorans , trouvant ridicule qu'on le fît aller aux eaux dans une saison où il n'y avoit plus de compagnie , comme si c'eût été la compagnie qui eût dû le guérir.

V. Le sonnet suivant peint au naturel la vie que menent à Bourbon ceux qui y vont prendre les eaux :

Toujours boire sans soif, faire mauvaise chere,
Du Médecin *Griffet* demander le conseil ,
Voir de mille perclus le funeste appareil ,
Se trouver avec eux compagnon de misere ;

Sitôt qu'on a dîné ne savoir plus que faire ,
Eviter avec soin les rayons du soleil ,
Se garder du ferein , résister au sommeil ,
Et voir pour tout regal arriver l'ordinaire ;

Quoiqu'on meure de faim, n'oser manger son fou,
Tendre

Tendre docilement les mains , les pieds , le cou
Dessous un robinet aussi chaud que braise ;

Ne manger aucun fruit , ni pâté ni jambon ,
S'ennuyer tout le jour assis dans une chaise ,
Voilà , mes chers amis , les plaisirs de *Bourbon* :

VI. On lit dans les mémoires de l'Académie de Dijon , tom. I , pag. 355 , l'épigraphe suivante , faite par M. Juvet pour le bâtiment de la fontaine minérale de Bourbon-les-Bains.

Auriferas dives jactet Pactolus arenas :
Ditior hæc volvit mortalibus unda salutem.

VII. *Dancourt* a fait une Comédie en un acte en prose , intitulée : *Les Eaux de Bourbon*. Dans le ballet de cette petite piece deux personnages équipés en malades , buveurs d'eau , paroissent danser dans des fauteuils , ce qui fait une singularité réjouissante.

VIII. m. de Boissy , Auteur de plusieurs Comédies , en a fait une entr'autres , intitulée : *Le Mari garçon* , en trois actes , en vers libres , & représentée aux

Italiens le 10 février 1742 , dont il établit la Scène aux eaux de Forges. Voici comme Finette , suivante de la Comtesse , fait le portrait du Médecin qui préside à ces eaux.

L'aimable homme : c'est un modele

Que devroient suivre ses rivaux.

Il veut que les buveurs respirent

Le plaisir en tout tems , la joie à tout propos.

Plus on a soin , dit-il , de tracasser ces eaux ,

Plus elles font de bien , & plus elles transpirent.

Comme elles font d'ailleurs naître un grand
appetit ,

Il les exhorte , il leur prescrit

De faire sur-tout bonne chere ,

Et de ne dormir que de nuit.

Ce Médecin s'appelle *de la Joye* ; c'est ,
suivant l'Auteur , un Médecin d'une nou-
velle espece , & sur-tout un grand ivrogne.
Il vient lui - même faire l'étalage de ses
rares qualités , & dit :

Un Médecin rassemble

Toutes les qualités & tous les arts ensemble.

J'entends par arts ceux qui par leur gaieté

Ont mérité le nom de talens agreables ,

Et concourent à la santé ,
 Comme au délassément de tous les gens aimables.
 Il est tout-à-la-fois Musicien , Gourmet ,
 Poëte, cuisinier & maître de ballets.

De toute façon il s'escrime.
 Il change comme il veut de ton & de maintien ,
 Tantôt vif & badin , tantôt grave & sublime ;
 Tout digne enfant de Galien
 Doit être né Comédien.

Notre profession n'est qu'une pantomine ;
 Adieu ; je suis forcé de finir l'entretien :
 Car l'heure du dîner approche ,
 Et je suis sur-tout ponctuel ,
 Quand il faut ordonner un repas solennel.

Cette Comédie eut beaucoup de succès ; mais on peut reprocher avec raison à l'Auteur d'avoir trop ridiculisé & rendu trop vil le caractère du Médecin qu'il met en scène ; il pouvoit le rendre joyeux & comique , sans le dégrader à ce point.

ORVIÉTAN. Un vendeur d'orviétan avoit épousé une femme qui à un grand air de beauté séduisante joignoit un fond d'esprit très-agréable. Comme sa conduite

n'étoit pas fort régulière , son mari en porta ses plaintes au Magistrat. Il étoit si animé en contant son malheur , qu'il trancha le mot , & dit que sa femme avoit toujours été une p..... Elle étoit présente , & répondit sans s'émouvoir : *Rendez-vous justice ; si je n'eusse pas été p..... est-ce qu'une femme comme moi eût épousé un homme comme vous ?*

PILULES. I. *Moliere* disoit que le mépris étoit une pilule qu'on pouvoit bien avaler , mais qu'on ne pouvoit gueres mâcher sans faire la grimace.

II. On lit dans les Ouvrages du célèbre *Pogge* le conte suivant. Un Charlatan n'avoit qu'une espece de pilules pour toutes les maladies. Un payfan vint le prier de lui faire retrouver son âne qu'il avoit perdu. L'empyrique voulant paroître ne rien ignorer , lui fit avaler la pilule , & l'assura que bientôt il retrouveroit sa monture. Notre idiot reprend le chemin de sa maison , comptant bien sur la promesse du Charlatan : mais l'opé-

ration du remède se faisant bientôt sentir, il s'écarte du chemin pour en aller porter les effets dans un champ, où le hazard veut qu'il retrouve son âne. Voilà, s'écriait-il, un grand Médecin.

III. Guillaume Pellissier, Evêque de Montpellier, mourut dans cette ville en 1568 d'un ulcere dans les entrailles, causé par l'ignorance d'un Apothicaire qui lui fit prendre des pilules de coloquinte mal broyées.

IV. Quelquefois, pour décider une affaire, les Siamois ont recours à des pilules faites exprès, & sur lesquelles ils prononcent certaines imprécations. On fait avaler, aux deux parties qui contestent, quelques-unes de ces pilules, qui sont de véritables vomitifs. Celui, dont l'estomac plus vigoureux peut conserver plus longtemps ces pilules, sans les rejeter, a gagné sa cause.

V. Au printems de l'année 1776, M. Paulin, Médecin de l'Evêque & Prince de Munster, fut consulté par un homme

de considération , qui depuis cinq à six jours souffroit des douleurs vagues à l'estomac & aux hypocondres. Il vouloit absolument prendre des *pilules de Francfort* , dont on attribue la composition à *Beier* , persuadé qu'il n'y avoit que ces pilules seules qui pussent le guérir , en sorte qu'il se refusoit opiniâtement à tout autre remède.

M. Paulin , surpris d'une fantaisie aussi singulière , qui n'avoit nul fondement, lui promit de le satisfaire , & de composer lui-même les pilules. Mais ne les jugeant nullement convenables à l'état du malade , il fit avec de la mie de pain frais & de la salive dix-huit petites boules en forme de pilules , qu'il lui envoya après les avoir bien dorées. Le malade les prit avec avidité dès le point du jour , & vint sur le soir trouver M. Paulin , à qui il dit qu'il avoit vomi une fois , évacué cinq fois par le bas & abondamment , qu'en un mot il étoit parfaitement guéri. Le Médecin n'ayant pas voulu croire à ces

déjections spontanées , qu'il savoit bien ne pouvoir être l'effet des pilules qu'il avoit données au malade , se transporta chez lui , où il trouva en effet une très-grande quantité de matieres pituiteuses épaissies.

Attribuera - t - on cette purgation à la disposition du corps du malade , ou à son imagination frappée ? Il est probable qu'on la regardera plutôt comme l'effet de l'imagination , actuellement sur - tout qu'on lui fait jouer un si grand rôle dans l'économie animale , & qu'on prétend qu'elle opere des cures merveilleuses.

VI. Au surplus , si on peut attribuer à la disposition du corps du malade l'effet des pilules dont il est parlé ci - dessus , en voici qui ont produit leur effet par la seule irritation que leur vue a occasionnée.

Un homme des plus distingués de Copenhague (dit *Olaus Borrichius* , dans les actes de Copenhague pour l'année 1678) que j'avois guéri & purgé après

la maladie , me pria d'ordonner aussi un doux purgatif pour son épouse. Je prescrivis seulement cinq pilules purgatives, Cette Dame , un peu délicate , fit beaucoup de façon pour les avaler en présence de son mari. Celui-ci , qui prenoit assez bien les médicamens liquides , avoit une espece d'horreur pour les pilules. Celles-ci lui frapperent tellement l'imagination , qu'il pria instamment son épouse de les avaler promptement , sans quoi il se sentoît sur le point de vomir : mais le coup étoit porté , & il fut purgé beaucoup plutôt que sa femme , & même plus qu'elle ; car il vomit deux fois , outre trois selles abondantes qu'il rendit comme elle.

RAVE. Il n'est personne qui ne connoisse cette plante. *Athenée* dit que le Général Romain *Curius* , que des Ambassadeurs trouverent faisant cuire des raves , ne mangea jamais d'autres racines. *Pappius* assure , d'après *Vincent de Beauvais* ,

vais, que qui mange souvent des raves, court risque que son estomac ne s'enfle. D'autres Auteurs pensent que les raves excitent à la concupiscence. Pour ce dernier effet, s'il est réel, il ne pouvoit gueres embarrasser le Général Romain, car il avoit sa femme avec lui, puisque Plutarque nous apprend que, tandis qu'il faisoit cuire les raves, sa femme, de son côté, pétrissoit le pain.

TENDON. Rufin, Ministre de l'Empereur Théodose, ayant été tué, parce qu'il vouloit s'emparer du trône, un soldat coupa une de ses mains; & comme les tendons des muscles qui font mouvoir les doigts, étoient pendants, il s'avisa d'aller avec cette main, dont en tirant les tendons, il ouvroit & fermoit les doigts à volonté, demander l'aumône au nom de Rufin.

TESTICULES. I. Sébastien Rouillard plaidant pour un Gentilhomme que sa

L

femme poursuivoit en Justice , à l'effet de faire casser son mariage, sous prétexte qu'il n'avoit point de testicules , fit imprimer un Ouvrage d'abord *in 8°.* & ensuite *in-12.* sous ce titre : *Capitulaire auquel est traicté qu'un homme né sans testicules apparens, & qui a néanmoins toutes les autres marques de virilité, est capable des œuvres du mariage.* L'édition *in-12.* faite à Paris en 1604 , est beaucoup plus ample & meilleure que la premiere. M. Portal n'en parle pas dans son Histoire de l'anatomie ; il ne cite que celle *in-8°.* Rouillard gagna sa cause.

II. Cabrol , Chirurgien qui a joui d'une réputation distinguée dans le seizieme siecle , rapporte qu'un homme ayant été pris dans le moment qu'il vouloit violer une fille , & ayant été sur le champ pendu, par ordre du Connétable de Montmorency , on le porta à l'amphitéâtre de Montpellier , où Cabrol le disséqua , & fut fort étonné de ne rencontrer aucun testicule ni en dedans ni en dehors. Il trouva

cependant les vésicules féminales remplies de semence. Cabrol s'appuya du témoignage de MM. *Saporta*, *Feynes*, *Joubert* & *d'Affas*, Médecins, qui assisterent à l'ouverture, & furent témoins de ses recherches. Quelles que soient ces autorités, un fait aussi surprenant aura toujours des incrédules.

III. C'est une coutume religieuse chez les Hottentots, ou une espèce de circoncision en usage, de retrancher aux enfans mâles, vers l'âge de huit à neuf ans, le testicule gauche. Ces peuples ont une loi très - sévère, qui défend à tout homme d'avoir commerce avec une femme, avant qu'on lui ait fait cette opération. Quiconque violeroit cette loi, seroit puni de mort, & les autres femmes mettroient en pièces celle qui auroit connu cet homme, persuadées qu'elles sont que tout homme qui a deux testicules, & qui voit une femme dans cet état, ne produit jamais que des enfans jumeaux ; ce qui est

chez ces peuples un grand deshonneur pour une femme.

VESSICULE DU FIEL. Parmi les habitans du Royaume de Laos dans la presqu'Isle au-delà du Gange, il y en a plusieurs qui sont persuadés qu'en frottant la tête de leur éléphant avec du fiel humain, ils inspirent à cet animal une force & un courage extraordinaires, qui se transmettent jusqu'à eux, & les rendent invincibles; ce sont sur-tout les grands qui sont entêtés de cette opinion extravagante : ils donnent une somme d'argent à quelques scélérats, qui tuent dans les bois la première personne qu'ils rencontrent, lui ouvrent le ventre, en tirent la vessicule du fiel, & l'apportent à celui qui doit les payer, avec la tête de celui qu'ils ont tué, comme une preuve que cette vessicule vient d'un homme.

ABCÈS. I. Un Cardinal étoit réduit presque à l'extrémité par un abcès à la

gorge , qui ne pouvoit crever. Un finge qui étoit dans fa chambre se faifit de fa calotte rouge qu'il mit fur fa tête , & fe présenta ainfi coëffé devant fon éminence ; le Cardinal fit un fi grand éclat de rire , que l'abcès creva , & qu'il guérit.

II. On raconte la même chofe d'Erafme. Ce favant lifoit les petites lettres , bien connues fous le titre : *Epistolæ obfcurorum virorum* , qui parurent de fon temps , & où l'ignorance , la préfomption des Moines & des Théologiens d'alors font dépeintes avec beaucoup de naïveté & d'enjouement , écrites d'ailleurs dans le jargon barbare des Théologiens Scholaftiques ; il prit tant de plaifir à cette lecture , qu'un éclat de rire qui lui échapa , fit crever un abcès qu'il avoit au vifage. C'eft à ce fujet que Bayle demande fi on ne doit pas mettre cette anecdote entre les exemples du profit de la lecture.

CÉPHALALGIE. I. Mezerai dit dans fa grande Hiftoire , que les Chirurgiens

qui ouvrirent le corps de la Reine Jeanne d'Albret, Mere d'Henri IV, ne touchèrent point à la tête. M. de Voltaire prétend que cela n'est pas vrai, & dit qu'elle avoit recommandé expressement avant sa mort, qu'on visitât cette partie avec exactitude, parce qu'elle avoit été tourmentée toute sa vie de grandes douleurs de tête : elle avoit en conséquence ordonné qu'on cherchât soigneusement la cause de ce mal, afin qu'on pût le guérir dans ses enfans, s'ils en étoient atteints.

La *Chronologie novenaire* rapporte formellement que Caillard son Médecin & Desnoëud son Chirurgien disséquèrent son cerveau, qu'ils trouverent très-sain, qu'ils apperçurent seulement des bubes d'eau logées entre le crane & la pellicule qui enveloppe le cerveau, ce qu'ils jugerent avoir été la cause des maux de tête dont la Reine se plaignoit. Ils attesterent d'ailleurs, qu'elle étoit morte d'un abcès formé dans la poitrine.

Il est à remarquer que le Médecin & le

Chirurgien qui firent cette ouverture , étoient Huguenots. Desnoëud écrivit même dans le tems des libelles contre la Cour.

II. Voici la cure domestique que les Arabes emploient pour appaiser le mal de tête. Ils rasent cette partie , & font plusieurs incisions autour de la future coronale , laissant couler le sang jusqu'à ce que la douleur soit apaisée. Cette saignée locale en vaut bien une autre , si elle ne vaut pas mieux.

OISEAU. *Oiseau* est un des Historiens de la Faculté de médecine à Paris. C'étoit un de ces hommes bouffons , qui se rendent fameux par de froides plaisanteries ou de prétendus bons mots. C'est aussi lui qui est Auteur de cette harangue ridicule , qu'il prétend que les Barbiers tinrent à la Faculté en 1606 , & qui est telle : « On vous a rapporté que disions » par la ville de Paris que n'estions vos » escoliers ne sujets : sachez , Messieurs , » que jamais nous ne pensâmes nier que

» nous fussions vos escoliers , & si aviemes
 » songé le dire , nous irions coucher pour
 » le désonger ». Cette plate plaisanterie
 appartient de plein droit à maître Oiseau.
 Car , si l'on en croit Bernier , Essais de
 médecine , pag. 174 & 175 , édition de
 1689 , il étoit de si belle humeur , qu'on
 le représenta en ce tems-là dans une ta-
 pisserie avec un malade & un tiers-collo-
 cuteur , ces vers en la bouche :

Le malade. Quand je vois maître Jean Avis ,
 Je n'ai ni fièvre ni frisson :

Le Médecin. Guéri êtes à mon avis ,
 Puisque vous trouvez le vin bon.

L'interlocu- La peinture de votre Avis
teur à J. Avis. A plus coûté que la façon.

SAIGNÉE. I. Un Chirurgien , après
 avoir soigné pendant plus de deux mois ,
 & guéri la femme d'un berger , qui avoit
 une maladie très - dangereuse , n'exigea
 rien pour ses soins , ni même pour les
 remedes qu'il avoit fournis , parce qu'il
 connoissoit l'état de misere où étoit ré-
 duite cette famille : cependant le berger

desiroit bien exprimer sa reconnoissance ; il se rappella que son bienfaiteur uſoit du tabac. Il acheta une tabatiere de buis, & grava ſur le couvercle la figure d'une Demoifelle aſſiſe , qu'un Chirurgien ſaignoit , avec cette légende autour : *Je te bleſſe pour te guérir.* Il offrit enſuite la tabatiere à ſon Eſculape , qui la reçut avec beaucoup de plaifir. Plusieurs perſonnes qui l'ont vu , ont jugé cet ouvrage digne de nos meilleurs Artiſtes. Affiches de Montpellier, 1774.

II. Le Maréchal de étant en voyage ſe trouva incommodé au point d'être obligé de s'arrêter dans un village pour ſe faire ſaigner : on avertit le Chirurgien du lieu , dont l'air embarrasſé n'inspiroit pas beaucoup de confiance au malade. Cependant le Maréchal donne ſon bras , qu'il retira un peu , lorsqu'il étoit ſur le point d'être piqué. *Il me ſemble* , dit le Chirurgien , *que Monſeigneur craint la ſaignée. Non pas la ſaignée , mais le Saigneur* , répondit le Maréchal.

III. Beautru étant tombé malade , de la maladie dont il mourut , & ses Médecins ayant opiné pour la saignée , il ne voulut jamais la laisser faire. Le Roi , qui l'aimoit , ayant appris sa résistance , lui fit dire qu'il l'exhortoit très-fort à se laisser saigner. Beautru répondit à celui qui étoit envoyé par le Roi : *Je n'aime pas les saignées de par le Roi.*

IV. Un payfan condamné à être pendu & prêt à subir sa sentence , envoya chercher un Chirurgien , à qui il dit : « Je » n'ai jamais été saigné , Monsieur ; mais » ayant entendu dire que la première » saignée fauvoit la vie , je vous prie de » me la faire.

V. « Il est d'usage en Savoye , dit » *Menage* , que celui qui est saigné re- » çoit des présens. Un jeune homme qui » s'étoit fait saigner , en ayant reçu un de » sa maîtresse , lui écrivit : *Je vous re- » mercie de votre présent pour la plaie de » mon bras ; mais celle du cœur !* »

VI. Le Roi de Boutan , dit Voltaire

dans ses Mélanges , chap. XIII , eut un jour besoin d'être saigné. Un Chirurgien Gascon , qui étoit venu à sa Cour , dans un vaisseau de notre Compagnie des Indes , fut nommé pour tirer cinq onces de ce sang précieux. L'Astronome du quartier cria que la vie du Roi seroit en danger , si on le saignoit dans l'état où étoit le Ciel. Le Gascon pouvoit lui répondre qu'il ne s'agissoit que de l'état où étoit le Roi de Boutan ; mais il attendit prudemment quelques minutes , & prenant ensuite son almanach , *vous avez raison , grand homme* , dit-il à l'Astronome , *le Roi seroit mort si on l'avoit saigné dans l'instant où vous parliez : le Ciel a changé depuis ce tems-là , & voici le moment favorable*. L'Astronome en convint , & le Roi fut saigné & guéri. Peu à peu on s'est accoutumé à saigner les Rois comme leurs sujets , quand ils en ont eu besoin.

VII. Un Chirurgien , en saignant une Dame de qualité , eut le malheur de

piquer l'artere , d'où résulterent des accidens qui firent périr la malade. En faisant son testament , elle eut la générosité de laisser à ce Chirurgien extrêmement affligé , comme on s'en doute bien , huit cent livres de pension viagere , tant pour le consoler , est-il dit dans le testament , que pour l'obliger à ne plus saigner de sa vie.

VIII. Il y a un trait presque semblable dans le Journal encyclopédique du 15 Janvier 1773. Une Princesse Polonoise ayant éprouvé le même malheur , deux jours avant sa mort elle fit insérer dans son testament ce qui suit : « Persuadée
 » du tort que mon malheureux accident
 » fera au Chirurgien malheureux , qui est
 » la cause de ma mort , je lui legue sur
 » mes biens la somme de deux cent ducats
 » de rente viagere , & lui pardonne de
 » tout mon cœur sa méprise ; je souhaite
 » ardemment qu'il soit indemnisé par-là du
 » discrédit que pourra lui causer ma funeste catastrophe »,

IX. M. Theveneau, Seigneur de Pal-mery, Docteur en medecine, demeurant à Saint-Sauge, ville du Nivernois, traita la femme d'un Huissier, nommée Gignault, âgée de 24 ans, qu'il fit saigner depuis le 6 Septembre 1726, jusqu'au 3 Juin 1727, c'est-à-dire, en neuf mois, trois mille neuf cent quatre fois; au 15 Juillet de la même année, les saignées montoient à quatre mille cinq cent cinquante-cinq; il n'y avoit que la saignée qui pût soulager cette femme, dans la maladie dont on trouve le détail, Mercure de France, Avril 1728, & Décembre 1729. Enfin, toutes les saignées depuis le 6 Septembre 1726, jusqu'au premier Décembre 1729, montoient à vingt-six mille deux cent trente.

X. Monsieur, Frere de Louis XIV, avoit une extrême aversion pour la saignée. En 1701, il eut des saignemens de nez, qu'il cachoit aux Medecins, crainte qu'ils ne le fissent saigner. Etant un jour à Marly, à table avec le Roi, il lui prit un fai-

gnement de nez si considérable, que toute l'assemblée fut alarmée. On envoya chercher M. Fagon, premier Medecin, à qui une longue expérience avoit acquis le droit de parler aux Princes avec une dureté salutaire. Il lui dit, après l'avoir examiné : vous êtes menacé d'apoplexie & vous ne sçauriez vous faire saigner trop promptement. Le Roi se joignit à diverses reprises au Medecin, pour vaincre la résistance que son frere opposoit à la saignée ; mais n'ayant jamais pu l'obtenir, il lui dit à la fin : vous verrez ce que votre opiniâtreté vous coutera : on nous éveillera une de ces nuits pour nous dire que vous êtes mort. La prédiction ne s'accomplit que trop bien ; car au bout de quelque temps, après avoir soupé très-gaiement à S. Cloud, Monsieur étoit sur le point de se retirer, lorsqu'il tomba mort, en demandant à M. de Ventadour, qui étoit auprès de lui, d'une liqueur que le Duc de Savoye lui avoit envoyée.

XI. Dans un concile tenu en Dauphiné

dans le neuvième siècle, il fut ordonné,
 sur les représentations de l'Archevêque de
 Narbonne, que dans cette partie de la
 France, on observeroit la Loi des Visi-
 gots, qui défend de saigner une femme, si
 ce n'est en présence de ses parens. *Nullus
 medicus, sine præsentiâ patris vel matris...
 mulierem phlebotomare præsumat.*

XII. L'imbécillité désigna, pendant plus
 de six cent ans, sous le nom burlesque de
minution, la saignée périodique que cha-
 que religieux essuyoit forcement, aux qua-
 tre saisons de l'année. Malade ou sain,
 aucun n'étoit à l'abri du coup de lancette :
 le sang devoit même couler, jusqu'à ce que
 le Supérieur fût appliquer la compresse.
 C'est ainsi que du temps de St. Louis les
 saignées étoient très-fréquentes, au point
 que ce Prince fut obligé d'imposer des
 loix aux Religieuses de l'Hôtel-Dieu de
 Pontoise, par lesquelles il ne leur fût
 permis de se faire saigner dorénavant que
 six fois par an; sçavoir, à Noël, au com-
 mencement du Carême, à Pâques, à la St.

Pierre, dans le mois d'Août & à la Toussaint. On trouve les mêmes Ordonnances dans les Statuts des Chartreux, faits par le vénérable *Guigne*, leur cinquième Prieur.

Il y a encore des Ordres religieux, si on en croit l'Auteur des *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, A a, pag. 207, dans lesquels c'est une règle & une discipline du Cloître de se faire saigner tous les ans au moins une fois ; c'est une fête pour le Couvent, lorsque l'époque de la saignée arrive. On convient du jour où l'on saignera la moitié de la Communauté : cette moitié est dispensée pendant trois jours de toute assistance aux Offices, & on lui donne double pitance. Les trois jours étant expirés, elle reprend ses fonctions, & le tour de l'autre moitié arrive, dont les trois jours se passent aussi gaiement.

Il s'en faut certainement beaucoup que les saignées soient maintenant aussi communes dans les Communautés religieuses : cependant l'expérience prouve qu'elles le
font

font encore beaucoup trop ; sur-tout dans les Couvens cloîtrés des Religieuses. En vain leur fait-on à ce sujet des représentations , elles sont en pure perte ; ces bonnes Religieuses regardent les saignées comme un besoin indispensable de leur état ; au surplus , il y a apparence qu'elles ne leur font pas grand tort, puisque la plupart parviennent à une extrême vieillesse , sans être sujettes à aucune des maladies , qui sont pour l'ordinaire la suite des fréquentes saignées.

XIII. Vers la fin du siècle dernier, les Médecins voulant que la chirurgie fût entièrement assujettie à la médecine, exigèrent qu'aucun Chirurgien ne saignât un malade , sans être muni de l'ordonnance d'un Médecin. Ils poursuivirent en Justice les Chirurgiens , à l'effet de les soumettre à cette loi tyrannique. Le Sueur (1), Chirurgien , alla avec plu-

(1) Il y a apparence qu'il n'étoit que privilégié ; car *Devaux* ne fait aucune mention

fieurs de ses Confreres, la veille du jugement que devoit rendre à ce sujet le Parlement, trouver M. de Novion, qui étoit alors premier Président; & afin que l'audience ne lui fût pas refusée, il se fit annoncer comme ayant à communiquer au premier Président une affaire, dans laquelle il avoit lui-même le plus grand intérêt.

M. de Novion étoit encore au lit; il se leva promptement, & parut en robe de chambre. Lorsqu'il vit tant de monde, il dit: Qu'allez vous dire, Messieurs, de voir un premier Président donner audience en robe de chambre? Monseigneur, répondit le Sueur, vous devez être en robe; vous y êtes; il n'y a de différence que dans la couleur; il ne nous appartient pas de chicaner notre Juge là-dessus; daignez seulement nous écouter.

de lui dans son *Index funereus*; il n'est d'ailleurs connu que par l'anecdote que nous rapportons.

Le Sueur , après avoir expliqué son affaire , finit par dire : Supposons , Monseigneur , que vous soyez subitement attaqué d'une apoplexie ; Dieu néanmoins vous en préserve ; mais cet accident peut vous arriver comme à tout autre ; votre Médecin demeure au Marais , votre Chirurgien est dans la cour du Palais , à côté de chez vous , ne courera-t-on pas d'abord au Chirurgien ? Mais si la prétention des Médecins a lieu , & est autorisée par un Arrêt , le Chirurgien en vain se présentera ; il aura les mains liées ; il n'osera vous saigner ; il faudra courir après le Médecin , & pendant ce tems-là Monseigneur passera la barque à Caron.

Cet éloquent & court plaidoyer frappa vivement le Magistrat. Le lendemain , l'affaire fut rapportée , & d'une voix unanime la prétention des Médecins fut rejetée , & les Chirurgiens furent autorisés à saigner dans les cas urgens , lorsqu'ils le jugeroient nécessaire.

XIV. M. de Maupertuis dit dans ses

M ij

Lettres avoir connu un Médecin fameux qui avoit calculé mathématiquement tous les effets des différentes sortes de saignées, les nouvelles distributions du sang qui doivent se faire , & les différens degrés de vitesse qu'il acquiert ou perd dans chaque artere & dans chaque veine ; son Livre alloit être donné à l'Imprimeur , lorsque , sur quelque petit scrupule , l'Auteur pria M. de Maupertuis de l'examiner. Celui-ci s'en excusa , & remit la commission à un grand Géometre , qui venoit de publier un Ouvrage excellent sur le mouvement des fluides. Le Géometre lut le Livre sur la saignée ; il y trouva résolus une infinité de problèmes , dont l'Auteur n'avoit pas soupçonné la difficulté , & démontra qu'il n'y avoit pas une proposition qui pût subsister. Le Médecin jetta son manuscrit au feu , & n'en continua pas moins de faire saigner ses malades , suivant sa théorie.

XV. Les saignées ne sont gueres en usage dans le Tong-King. Nos Médecins,

qui les recommandent avec tant de soin , feroient bien furpris , fi on leur disoit que dans ce pays c'est la derniere ressource de l'art. A la vérité les Tong-Kinois ne doivent pas avoir un besoin si fréquent de la saignée , que les Européens ; leur sang est naturellement plus pur , leur nourriture plus saine , leurs exercices plus violens & plus multipliés : d'ailleurs ils font un si grand usage des racines & des simples , qu'ils sont beaucoup moins sujets aux maladies, qu'occasionnent en Europe l'abondance & la corruption des humeurs. Outre cela , quand les Tong-Kinois se sentent oppressés ou engourdis , ils se servent d'un remede dont l'effet est aussi prompt que salutaire. Voici en quoi il consiste.

Il y a dans la mer qui baigne l'Isle de Haynan une espece de cancre , dont la vertu est de purifier la masse du sang. Cet animal étant jetté par les flots sur le rivage , s'y pétrifie à la longue , sans rien perdre de sa figure naturelle. Lorsqu'il est parvenu à ce degré de du-

reté, qu'on remarque dans les pierres ordinaires, on le réduit en poudre, & on le fait prendre au malade avec de l'eau, du vin ou de l'huile, suivant le cas plus ou moins pressant où il se trouve; on en use aussi avec succès pour les blessures dangereuses, pour les fièvres & les dysenteries.

SENIERGUES, *Chirurgien*. Deux circonstances conserveront à la postérité le nom de ce Chirurgien malheureux; la première est qu'il accompagna les Académiciens qui allèrent au Pérou pour fixer la méridienne: la seconde est qu'il y finit sa vie d'une manière tragique. On pourroit en citer une troisième, savoir, le procès que soutint à ce sujet M. de la Condamine, qui vouloit tirer vengeance de ce meurtre. Voici comme il arriva. Il y avoit à Cuença dans la place publique un combat de taureaux. M. Seniergues, qui étoit tranquillement assis dans une loge, fut assailli par une po-

pulace armée & furieuse , animée par
 celui dont le devoir étoit de la réprimer.
 Le Chirurgien se voyant attaqué, des-
 cend de sa loge l'épée à la main , fait
 face à cette multitude , la contient quel-
 que tems , mais est bientôt obligé de
 céder au nombre qui le poursuit , l'en-
 veloppe , le défarme , & le perce de mille
 coups. On a dit aussi qu'une affaire de ga-
 lanterie fut la cause de cette querelle, Se-
 niergues ayant entrepris de défendre les
 droits d'une jolie femme, contre un amant
 qui l'avoit trompé. Quoi qu'il en soit, il
 mourut au bout de quatre jours de ses
 blessures, dans la maison des Jésuites.

Les Académiciens , pour honorer la
 mémoire du défunt, se crurent obligés
 d'intenter & de soutenir contre les meur-
 triers un procès qui dura plus de trois
 ans. Les coupables furent condamnés à
 un bannissement qu'ils n'ont point gardé,
 à une amende qu'ils n'ont pas payée ; &
 même après le départ des François, ayant
 fait entendre de nouveaux témoins, ils

furent entièrement absous ; le plus criminel d'entr'eux se fit Prêtre.

VISCERES. I. Athenius , Professeur de belles-lettres à Urbin , & Bibliothécaire du Duc Guido Ubaldo , sous le Pontificat d'Alexandre VI , prétend que le cœur est le principe de la sagesse ; le poumon , le principe de la parole ; le fiel , le principe de la colere ; la ratte , le principe des ris ; & le foye , le principe de l'amour : il exprime ainsi sa pensée dans ces deux vers ;

Cor sapit , & pulmo loquitur : fel commovet iras ,
Splen ridere facit : cogit amare jecur.

Un autre a dit : Pour moi je me contente de croire que le cœur est le principe & le siege de la chaleur naturelle , que le poumon fait respirer , que le fiel est l'excrément du sang & du foye , que la ratte attire l'humeur mélancolique , & que le foye forme le sang.

II. *André Lacuna* , Médecin Espagnol
du

du seizieme siecle, a fait un Ouvrage d'anatomie rempli de réflexions morales & politiques, où il compare la plupart des visceres aux différens Royaumes qui vivent en bonne intelligence pendant la paix, & qui tâchent de se détruire pendant la guerre. C'est ainsi, dit-il, que dans l'état de santé, qui est la paix, tous les visceres, remplissant bien leurs fonctions, concourent à prolonger la vie de l'homme; au lieu que dans l'état de maladie, qui est la guerre, ces mêmes visceres ne remplissant pas leurs fonctions, ou les remplissant très-mal, ils se détruisent peu à peu, & font perdre la vie à la machine animale. Il compare les vaisseaux mesenteriques aux Isles que la Seine forme auprès de Rouen. On m'a dit que *M. Petit*, aussi savant Médecin qu'habile Anatomiste, se servoit souvent de cette comparaison, lorsqu'il faisoit des cours particuliers d'anatomie.

ANATOMIE. I. Le célèbre Anatomiste

N

Duverney venoit quelquefois voir madame la Duchesse du Maine à Sceaux : le bon homme cherchoit à rendre service dans cette Cour à madame Staal, alors demoiselle de Launay, qui avoit fait sous lui un cours d'anatomie. Sa passion pour cette science lui persuadant qu'elle fondoit le vrai mérite, il dit un jour en grande compagnie, croyant faire un grand éloge de sa protégée, que *cette demoiselle étoit la fille de France qui connoissoit le mieux le corps humain.*

II. L'Empereur de la Chine *Cang-hi* chargea en 1722 le P. *Perennin*, Jésuite, de traduire en Tartare Mant-cheou une anatomie complete de quelqu'Auteur François. Le Jésuite choisit celle de *Dionis* : il eût sans doute pu faire un meilleur choix. Quoi qu'il en soit, l'Empereur lui fit donner pour l'exécution de cet Ouvrage trois Mandarins, deux Ecrivains & deux Peintres des plus habiles pour les figures, avec des Tireurs de ligne, des Cartonniers, &c. L'Ouvrage fut exé-

cuté ; mais l'Empereur étant mort l'année suivante , le P. Perennin , qui demeura en possession de l'Ouvrage , l'a envoyé à l'Académie Royale des Sciences de Paris , pour orner sa bibliotheque. Quoique tout le travail en ce genre de l'Empereur eût consisté dans l'ordre qu'il avoit donné , cependant un jour qu'on lui rendoit compte d'un point d'anatomie , il dit : « J'ai tant travaillé sur cette matiere , » que je dois bien la savoir ». Ce qui prouve que , lorsqu'il est question d'Ouvrages d'esprit , un Empereur Chinois ne met point de différence entre ce qu'il fait faire & ce qu'il fait lui-même.

III. Le Paresseux , ou *Ai* ou *Hai* , quadrupede de l'Amérique , & particulièrement du Ceylan , est remarquable par plusieurs singularités anatomiques qu'on ne rencontre pas dans les autres animaux. 1°. Il est sans queue , & n'a que deux doigts aux pieds de devant & trois à ceux de derriere. 2°. Les femelles ont deux mamelles entre les pieds de devant. 3°. Ses

dents ne font point à lobes , comme celles des autres quadrupedes , mais cylindriques , & terminées par un bout arrondi. 4°. Il a bien quatre estomacs , comme tous les animaux ruminans ; mais ses intestins , au lieu d'être longs , comme ils le sont dans ceux-ci , sont au contraire très-petits & plus courts que ceux des autres animaux carnivores. 5°. Au lieu de deux ouvertures au dehors , l'une pour l'urine & l'autre pour les excréments ; au lieu d'un orifice extérieur & distinct pour les parties de la génération , ces animaux n'en ont qu'un seul , au fond duquel est un égoût commun , un cloaque , comme dans les oiseaux. 6°. Leur insensibilité est démontrée , en ce qu'en les soumettant au scalpel , après leur avoir arraché le cœur & les intestins , ils ne meurent pas à l'instant. Pison , qui a fait cette cruelle expérience , dit que le cœur , séparé du corps , battoit encore vivement une demi-heure après , & que l'animal remuoit toujours les jambes , comme s'il n'avoit

été qu'assoupi. Au surplus, il y a plusieurs fortes de paresseux, dont chacun présente des différences marquées. On peut consulter à ce sujet l'Histoire naturelle de M. le Comte de Buffon.

IV. Le Cabinet d'anatomie de Leyde est moins remarquable par sa structure, que par les pieces qu'il renferme. Il est construit en amphithéâtre pour donner aux spectateurs la facilité de voir toutes les parties de l'homme ou de l'animal, dont on fait la dissection. Ce lieu est orné de squelettes humains de toutes les tailles, des deux sexes, de tous les âges, qui garnissent le tour du Cabinet. On montre dans une autre piece des squelettes d'animaux, mêlés avec ceux de quelques criminels punis pour leurs forfaits, la vessie d'un homme contenant seize pintes d'eau, la peau d'un autre préparée en façon de parchemin, des boyaux dont on a fait une chemise, un Prince d'Egypte embaumé depuis deux mille ans, un squelette de baléinon bien entier, de vingt

pieds de long , la tête d'une baleine beaucoup plus grande , un singe des Indes avec des aîles , une main de Nymphé marine , & le squelette d'un jeune homme qui avala un couteau pour se défaire d'une arête de poisson qui l'étrangloit. On lui ouvrit , dit-on , l'estomac , & il vécut trois ans après l'opération. *Credat Judæus Apella , non ego.*

V. Il y a à Bologne des Professeurs pour toutes les Facultés , & un théâtre d'anatomie , où parmi d'excellentes statues on en voit deux qui représentent des hommes écorchés , qu'on regarde comme des chef-d'œuvres. On dit qu'on peut venir masqué aux démonstrations ; cela est très-commode pour les femmes , qui croiroient ne pouvoir s'y montrer avec bienséance , à visage découvert.

VI. Le Prince - Evêque de Wilna a fondé dans cette Ville , en 1776 , une chaire d'anatomie. C'est un Chirurgien François (M. *Regnier*) qui a été le premier Professeur. Il a ouvert ses leçons

en présence du Prince - Evêque , d'une nombreuse Noblesse , & d'une affluence extraordinaire d'auditeurs de tous les rangs , pour lesquels c'étoit un spectacle tout-à-fait nouveau.

ASTHME. I. L'asthme est une maladie fâcheuse , mais qui communément n'est pas mortelle , à moins qu'elle ne dégénere en hydropisie de poitrine. Ses accès souvent sont terribles , & ceux qui en sont témoins pour la première fois , croient que le malade va être suffoqué : cependant avec une saignée ou deux , il revient promptement & aisément à son premier état.

II. On fait l'histoire de cet asthmatique que l'on crut à l'extrémité , au milieu d'un violent accès, si bien que l'on courut à la paroisse pour lui procurer les derniers secours spirituels ; l'église étant assez éloignée , le Curé n'arriva que plus d'une heure après qu'on l'eut été chercher ; il fut fort étonné de ne plus trouver son

moribond. Celui-ci , revenu de son attaque , étoit allé prendre l'air dans son jardin , & étoit sorti par une porte qui donnoit dans la campagne. La cérémonie fut renvoyée à une autre occasion , & l'on se permit seulement de dire que le bon Dieu s'étoit fait écrire à la porte du malade.

III. Je viens vous conter mon chagrin ,
Dit Perrette à son Médecin :

Mon mari devient asthmatique.

Notre Esculape lui réplique :

Rassurez-vous : on voit cette espece de gens
Souffrir beaucoup , mais vivre très-long-tems.
Pour se débarrasser il faut qu'on les assomme.

Perrette aussi-tôt s'écrie :

Monsieur , faites que mon pauvre homme
Souffre le moins qu'il se pourra.

THOMÉ, *Médecin*. Tel est le nom d'un Médecin de la Faculté de Montpellier , établi à Lyon ; il vint jouer à Paris , le siècle dernier , un rôle fort extraordinaire , qui lui a fait trouver place dans les *Gauses célèbres*. Il demanda au Parlement la

liberté d'épouser Marie Joisel, veuve du
 fleur Gars, Procureur du Roi au siege
 de Meulan, laquelle, par Arrêt du 9
 Mars 1673, avoit été condamnée, pour
 crime d'adultere, à être mise dans un Cou-
 vent où elle feroit rasée. L'Arrêt porte
 encore qu'elle sera recluse le reste de ses
 jours. M. Fournier, Avocat du fleur
 Thomé, dit à la Cour que le fleur Thomé
 étoit un des Médecins les plus employés,
 & de l'une des meilleures familles de
 Lyon, qu'il se présentoit pour exercer la
 plus haute charité chrétienne qui eût jamais
 paru dans un Tribunal de Justice, &c.&c.

Après les plaidoeries respectives des
 parties, & celle de M. *Talon*, Avocat-
 Général, la Cour rendit l'Arrêt qui
 suit : « Ayant égard à la requête du fleur
 » Thomé, permet aux deux parties de
 » contracter mariage, à cet effet ordonne
 » que les articles du contrat de mariage
 » seront signés à la grille du Refuge, où
 » est Marie Joisel, laquelle, après la
 » publication des trois banns, fera con-

» duite du Refuge en la paroisse dudit lieu
 » par Dumur , Huissier en la Cour , qui
 » s'en chargera , pour en sa présence être
 » procédé à la célébration dudit mariage ;
 » ce fait , être remise entre les mains de
 » son mari ; quoi faisant , la Supérieure
 » en demeurera bien & valablement dé-
 » chargée. Fait en Parlement le 29 Jan-
 » vier 1684 ».

Les parens paternels formerent oppo-
 sition à cet Arrêt , ce qui obligea le sieur
 Thomé de plaider encore contr'eux , &
 il gagna complètement son procès le 21
 Juin suivant. Le procès-verbal qui fut fait
 par l'Huissier , en exécution des deux
 Arrêts , est singulier ; on n'en avoit pas
 encore vu d'exemple. Il paroît que M.
 Thomé étoit bien au-dessus de ces dis-
 graces du ménage , qui brouillent si sou-
 vent les maris avec leurs femmes.

PRIX de l'Académie de Chirurgie. En
 1744 , un Médecin de Lisbonne répandit

une espece de manifeste dans lequel il se plaignoit de l'injustice qu'il prétendoit lui avoir été faite par l'Académie royale de Chirurgie , dans la distribution du prix promis à celui qui auroit fait le meilleur mémoire *sur la nature & la méthode de la curation du cancer*. Après avoir exposé son âge de 73 ans , ses études & son expérience , le nombre & la réputation de ses Élèves , ses titres de Docteur en l'Université de Lerida , de Lecteur royal en Anatomie dans l'hôpital de tous les Saints , & de Maître en Chirurgie , Physique , Anatomie , Médecine , &c. ; il ajoute que pour mettre le public instruit en état de juger ce procès , il a fait imprimer son discours rejeté par l'Académie , & il la prie de faire pareillement imprimer celui qu'elle a jugé digne du prix , & de lui en adresser un exemplaire.

» Si l'on me refuse cette grace , dit-il ,
 » je proteste que je me tiendrai pour
 » vainqueur , que je ne cesserai de de-
 » mander justice , & que je l'attendrai de

» la postérité ». Il est allé chez les morts
apprendre le jugement de la postérité.

PURGATION. I. On dit que M. le
Président de B... portoit à la garderobe
les livres dont il ne faisoit aucun cas.
La colère, dans laquelle il entroit en les
lisant, étoit chez lui un vehicule merveil-
leux pour la nature, lorsqu'elle avoit
besoin d'être aidée par des secours étran-
gers.

II. Un Médecin ayant ordonné à
M. *Cocquard* qui étoit malade, une pur-
gation, le disciple d'Apollon lui envoya
le soir une épître, dont voici quelques
fragmens :

Docteur, qu'Esculape illumine,
Si j'ai mis en lambeaux l'ordonnance latine,
Que je t'ai vu pour moi griffonner ce matin,
Faut-il que ton courroux tonne, éclate, fulmine,
.
A plus forte raison mon ame se mutine,
Quand le séné, la casse unis au tamarin,
A la manne, à la barbotine,
Doivent par mon gosier se frayer un chemin,

Au canal où du dos vient aboutir l'épine.
 Toutefois , puisqu'il faut que je m'y détermine ;
 Plus docile à tes loix , demain sur mon coussin
 Je soulèverai mon échine
 Pour sabler la boisson que ton art me destine ;
 Duffai-je , empaqueté dans quatre ais de sapin ,
 Devenir plutôt le batin
 Du sombre époux de Proserpine !

.
 Si tu peux par tes soins empêcher ma ruine ,
 Je chanterai ta gloire & mon plus doux destin ,
 Tant que pour moi Clotho tournera sa bobine ,
 Sera d'aimer , j'en jure , autant mon Médecin ,
 Que je hais une médecine.

III. On trouve dans l'histoire des Ordres
 monastiques, à l'article de celle des Fran-
 ciscains , cette question avec la réponse :
 un Minime peut-il quelquefois se purger
 dans l'année par précaution , & pendant
 la purgation se servir d'alimens gras ? La
 réponse est moitié négative & moitié affir-
 mative. Ce n'est pas la première fois qu'on
 s'est occupé dans les cloîtres des dis-
 cussions aussi minutieuses & aussi frivoles.

IV. *Stava bene , per esser meglio , sto*

qui : j'étois bien , pour avoir voulu être mieux , je suis ici. On fit cette épitaphe à un Gentilhomme Italien qui se portant bien avoit été conduit au trépas par une purgation, qu'il avoit prise vraisemblablement par précaution. Que la liste de ceux qui sortent de ce monde par cette même porte seroit longue , si elle étoit connue !

V. Il est rapporté dans les éphémérides d'Allemagne, cent. 1 & 2, obs. 129, qu'une femme voyant apporter une médecine à son mari , elle en fut tellement frappée , qu'elle commença par vomir , puis alla à la selle si copieusement qu'elle en pensa périr , & fut très - longtems à recouvrer sa santé. ---- On lit dans le même journal , décad. 1, an. 3, obs. 234, que la fille d'un Consul d'Hanovre , âgée de dix-huit ans , ayant à prendre une médecine pour le lendemain , & cette médecine étant composée d'extrait de rhubarbe qu'elle détestoit , elle rêva qu'elle l'avoit prise. Les tranchées qu'elle

sentit l'éveillerent & lui procurerent cinq
à six felles copieuses.

VI. M. Lebrun a adressé l'épigramme
suivante à une malade qui aimoit son mé-
decin, mais qui répugnoit à prendre une
médecine, qu'il lui avoit ordonnée :

Pourquoi faites-vous tant la mine ?
Buvez , buvez , belle carin :
Doit-on haïr la médecine ,
Quand on aime le Médecin ?

HEMOPTYSIE, *ou crachement de sang.*

I. C'est un commun proverbe, dit Albert
» le grand , dans ses *admirables secrets* ,
» que le porc n'a rien de mauvais que
» sa fiente ; mais ce proverbe est faux ,
» si on l'expérimente , comme je l'ai fait
» plusieurs fois , puisqu'il n'y a rien de
» meilleur dans l'animal. Peut - être ne
» voudra-t-on pas croire ce que j'avance ,
» ne l'appuyant d'aucune autorité ; mais
» je le montrerai par une expérience
» manifeste. Il y avoit dans cette Ville ,
» un homme qui crachoit continuellement

» du sang : on appelle les Médecins &
 » les Chirurgiens les plus experts qui
 » employerent inutilement tous les remé-
 » des qu'ils purent imaginer.

» La mere de cet homme voyant
 » qu'ils n'avançoient rien , me fit prier
 » de voir son fils ; je lui répondis qu'a-
 » près tant d'habiles gens je ne pouvois
 » rien faire. Cependant, j'ajoutai, en lui
 » ferrant le doigt, que tous les secrets
 » n'étoient pas dans une tête, & que
 » souvent Dieu donnoit aux ignorans des
 » talens qu'il cachoit aux plus savans.
 » Elle comprit d'abord ce que je voulois
 » dire, & elle insista davantage, en me
 » promettant une grande récompense, si
 » je venois à bout de cette cure. Je pré-
 » parai donc aussitôt le remède suivant.
 » Je pris de la fiente de porc : je la fri-
 » cassai avec autant de crachats de sang
 » du malade, y ajoutant un peu de beure
 » frais, & la fis manger à son fils. Le
 » croirez - vous ? c'est une chose prodi-
 » gieuse. Le lendemain les Médecins, qui
 avoien

» avoient abandonné le malade , furent
 » fort étonnés de le voir marcher dans
 » les rues sain & fauf.

Nous ne craignons pas d'être taxé d'incrédulité , en aflurant que le malade eût tout auffi bien guéri , quand il n'auroit pas pris le remede prefcrit par Albert le grand. On fait aujourd'hui à quoi s'en tenir fur le compte de ce Moine , dont les ouvrages forment 21 gros vol. in-fol. , enforte qu'on pourroit bien lui appliquer avec jufteffe ce que Cicéron difoit d'un Auteur volumineux , *qu'on auroit pu brûler fon corps avec fes feuls écrits.*

II. Pline , le Naturalifte , dit que pour fe guérir d'un crachement de fang , *Meliffus* , célèbre Poëte latin tragique , garda trois ans le f Silence. Peu de gens feroient capables d'ufer d'un tel remede.

DEMOCIDES , Médecin. Il étoit de Crotone , fils de Calliphron & ami de Polycrate , tyran de Samos ; impatient

des caprices de son pere , il le quitta & se retira dans l'Isle d'Egine , où il donna de si grandes preuves de sa science , qu'on lui fit une pension. Les Athéniens informés de sa grande réputation , le prièrent d'en accepter aussi une de leur part. Son nom se répandit bientôt dans toute la Grece. Tous les Princes aspirerent au bonheur de l'avoir à leur Cour , & lui firent les offres les plus flatteurs. Il donna la préférence à Polycrate , Souverain de l'Isle de Samos , qui le reçut avec le plus grand accueil. Mais il ne jouit pas longtems des bienfaits de ce Prince. Oretes ayant fait une invasion dans l'Isle , tua Polycrate , chargea de chaînes tous ceux qui étoient à sa Cour , & les emmena en captivité à Sardis : de ce nombre étoit Democides. Son nom , ses talens ne lui servirent d'aucune recommandation auprès du barbare Oretes.

Cependant Darius , Roi de Perse , s'étant démi un pied en descendant de cheval , ne trouva dans ses vastes états aucun

Médecin assez habile pour le guérir. Un de ses Officiers se souvint d'avoir entendu vanter la science de Democides : il en parla à Darius qui fit aussitôt chercher ce Médecin ; on apprit bientôt qu'il étoit à Sardis. Darius le fit demander à Oretes, qui n'eut garde de le refuser.

Democides ayant guéri le Roi, il fut très-richement récompensé, acquit tout-à-fait les bonnes grâces de Darius, qui le fit même manger à sa table : on ne pouvoit obtenir de grâce à la Cour, que par son canal. Mais le désir de revoir sa chère patrie le tourmentoît, enforte qu'il s'ennuyoit à la plus brillante Cour; il attendoit quelque occasion favorable de satisfaire ses desirs, lorsqu'une nouvelle guérison la lui procura, comme on le verra dans l'article suivant, n°. IV.

ULCERE. I. Les Athéniens n'ayant point reçu avec le respect convenable les mystères de *Bacchus*, lorsqu'ils leur furent apportés de la *Beotie*, ils furent frappés

d'ulceres secrets. Ne trouvant aucun remede qui les soulageât , ils consulterent l'oracle qui leur répondit qu'ils ne feroient guéris de ces ulceres , qu'après avoir consacré à *Bacchus* les figures des parties malades. Peut-être est-ce-là l'origine de l'ancien usage de couvrir les murs des Temples d'*Ejculape* , des figures des différens Membres , que la reconnoissance faisoit offrir par ceux qui avoient été guéris de quelque maladie de ces membres.

II. Piurachs, un des premiers Souverains de la premiere dynastie des Rois de Perse , faisoit mettre sur deux ulceres , qu'il avoit aux épaules, de la cervelle humaine encore chaude ; pour cela on sacrifioit journellement un grand nombre de ses sujets. Croyons , pour l'honneur de l'humanité & des maîtres de la terre, que cette histoire n'est pas plus vraie, que celle qui occasionna dans Paris il y a plusieurs années une révolte , dont le prétexte , quoique erronné , avoit pour base la tendresse paternelle.

III. Un homme âgé de 40 ans, avoit des ulcères au front, au nez, au menton & dans la gorge, qui lui avoient fait perdre la voix. Il étoit alors en Egypte. Un Gentilhomme Anglais qui voyageoit, ayant eu occasion de le voir & s'étant rappelé qu'on employoit avec succès en pareil cas l'eau de goudron, pria M. Burton, Consul d'Angleterre, de voir si l'on ne pourroit pas venir à bout de guérir ce malheureux par le même moyen. Il acheta du goudron d'un Capitaine Suédois, prépara l'eau & en fit boire au malade environ une pinte & demie par jour. Au bout d'un mois la voix lui revint & les ulcères guériront tous en peu de tems. C'est M. *Halffesquit*, Médecin, qui rapporte ce fait, dont il a été témoin, dans ses *Voyages au levant*, tom. 3, p. 117.

IV. Voici comme un ulcere, au sein d'une femme, fut cause d'une guerre injuste & funeste à celui qui l'entreprit.

Atosa, fille du grand Cyrus, femme

de Darius , Roi de Perse , avoit depuis quelque tems un ulcere au sein , que la pudeur l'empêchoit de montrer : elle n'osoit même se plaindre. La violence des douleurs fit enfin taire le scrupule : elle consulta Démocides , Médecin de son pere , dont il a été question plus haut , & lui montra son sein. Il lui promit de la guérir , & lui demanda pour prix du service qu'il se flattoit de lui rendre , qu'elle engageât le Roi à faire la guerre aux Grecs , espérant par-là trouver l'occasion de retourner dans sa patrie , qu'il n'avoit quitté qu'à regret.

Il tint parole à la Reine , & la guérit. Elle la lui tint aussi & détermina Darius à lever une armée de sept cent mille hommes , & à équiper une flotte de six cent vaisseaux qu'il envoya contre les Grecs. C'est dans cette guerre que fut donnée la célèbre bataille de Marathon , où les Perses furent tout-à-fait mis en déroute. Quant à Démocides , ayant été envoyé comme espion dans la Grece , il

y fut à peine arrivé , qu'il s'enfuit à Cro-
tone , où il épousa une fille du fameux
Lutteur *Milon* , vers l'an 520 avant J. C.

MARTEL. C'étoit un Chirurgien d'Henri
IV , qui suivit ce Prince dans les guerres
du Dauphiné , de Savoye , de Languedoc
& de Normandie. Il eut le bonheur de
sauver la vie à son Roi à la *Mothe-Frelon* ,
& voici comment.

Henri avoit secouru une place de son
parti, appelée la *Ganache*, que ses ennemis
assiégeoient ; il essuya tant de fatigue , que
le soir il eut une fièvre , avec un point
de côté , & une grande difficulté de res-
pirer. Ses Médecins étoient alors éloignés
de sa personne. Martel ayant été appelé ,
le Roi lui dit : *Martel , je n'en puis plus ;*
n'attendez point les Médecins ; ouvrez-
moi le côté que je sens plein d'apostumes ,
ou tirez-moi tout-à-l'heure du sang. Mar-
tel saigna sur le champ le Roi , ce qui le
soulagea beaucoup. Il acheva de traiter
Henri de sa maladie , le guérit , & gagna
sa confiance.

Il étoit avec lui à la prise du Château de *Montmelian*. Il raconte lui-même cette prise avec le plus grand détail dans un Ouvrage intitulé : *Apologie pour les Chirurgiens contre ceux qui publient qu'ils ne doivent se mêler que de remettre les os rompus & démis.*

Il a écrit en outre des paradoxes sur la pratique de la Chirurgie , où l'on trouve beaucoup de choses que des Chirugiens modernes ont données comme de nouvelles découvertes , tels que les pansements à froid , l'abus des futures , les bandages , &c. Ses Œuvres sont imprimées avec la Chirurgie de *Philippe de Flesselles*, Médecin à Paris, in-12. 1635. M. *Portal* ne fait aucune mention de ce Chirurgien dans son Histoire de la Chirurgie ; il n'en parle pas même à l'article du Médecin *Flesselles*, quoiqu'il cite les Ouvrages de ce Médecin.

BEGAYEMENT. I. *François d'Estampes*, Marquis de Mauny, entrant dans
le

le Cabinet de Louis XIII, où étoit le Cardinal de Richelieu, le Roi lui demanda en begayant: Que voulez-vous, Marquis de Mauny? Ce Marquis, qui begayoit encore plus que le Roi, sans que le Prince le sçût, répondit: *Sire, je je vi viens di di dire, &c.* Louis XIII. croyant que Mauny le contrefaisoit, entra dans une furieuse colere, le prit rudement par le bras, & le vouloit faire tuer par ses gardes; mais le Cardinal apaisa le Roi, en lui disant: Sire, Votre Majesté ne sçait donc pas que Mauny est né begue? Le Roi fut le premier à blâmer sa vivacité, & rendit aisément au Marquis ses bonnes graces.

II. Voici un autre trait de ce Prince, qui a rapport au même sujet. *Louis le Fevre de Caumartin*, qui fut Chancelier de France en 1622, n'obtint, dit-on, cette dignité, que par le crédit du Maréchal de Bassompierre. Louis XIII. la lui accorda avec répugnance. Caumartin est begue, disoit le Monarque, je le suis

aussi : mon Chancelier doit porter la parole pour moi, & comment le pourra-t-il faire, s'il ne peut dire quatre mots de suite sans se répéter? M. de Caumartin fut au surplus très-peu de temps en place, car il mourut l'année d'après sa nomination.

GOETRE. I. Tout le monde sait qu'il y a dans les montagnes des Alpes un village, où tous les habitans sont atteints du goëtre ou gouëtre, mot corrompu du mot latin *guttur*, gorge, maladie au surplus qui est une tumeur mobile, laquelle a son siége au devant du col, sans changer la couleur de la peau.

Un étranger entra dans l'église de ce village, lorsque le Curé faisoit le prône. Tous les paroissiens le regarderent d'abord avec étonnement, parce qu'il n'avoit point de goëtre; ils se mirent bientôt à sourire, & même à faire du tumulte; ce qui ne put arriver, sans que

le Curé s'en apperçût. Alors il interrompit son discours , & leur dit : « Hé !
 » Messieurs , où est donc la charité chrétienne ; croyez-vous que cet étranger ,
 » parce qu'il lui manque un goëtre , soit
 » moins agréable que vous aux yeux de
 » Dieu ? Ne vaudroit-il pas mieux aller
 » en paradis sans goëtre , que d'aller en
 » enfer avec le goëtre le plus beau ?
 » &c. &c. »

II. M. le Marquis de Maugiron , dans un mémoire lu à l'Académie de Lyon en 1750 , sur quelques découvertes faites en Suisse & dans le Valois , parle d'un genre de goëtre , ou plutôt d'une espèce d'hommes fort singulière qui naît à Sion , Capitale de ce dernier pays. On les appelle *Cretins*. Ils sont sourds , muets , imbécilles , & presque insensibles. Ils ont des goëtres qui leur pendent jusqu'à la ceinture ; on n'apperçoit en eux aucune trace de raisonnement ni d'intelligence : cependant on les regarde comme les Anges tutélaires des familles , & celles qui n'ont

pas de cretins se croient disgraciées du ciel.

III. Dans la Stirie , aujourd'hui Province Allemande , qui a joué autrefois un grand rôle dans l'Histoire , sous les noms de Pannonie & de Norique, presque tous les habitans sont fujets au goëtre. On est assez d'accord d'attribuer cette maladie aux neiges fondues & aux sources froides qui servent de boisson aux montagnards. Les goëtres des Stiriens sont très-gros , peut-être aussi parce qu'ils font beaucoup d'usage de graisse, qu'ils mélangent à tous leurs alimens.

IV. Au Nord d'Aracan , où est situé le Royaume de Tipra , les femmes y ont des goëtres qui leur pendent jusques sur les mamelles , & les habitans sont si fujets à cette tumeur , que quelques-uns en ont jusqu'à deux , de la grosseur du poing ; mais ce qu'il y a de plus curieux , c'est que les femmes sont venues à bout de faire de leurs goëtres un sujet de coquetterie. C'est bien ici le cas de dire :

Où la vanité va-t-elle se nicher ? Elles disputent entr'elles de beauté, suivant la disposition plus ou moins régulière du goëtre qu'elles portent au col, & suivant la manière de le parer. Ce seroit leur rendre un bien mauvais service, que de chercher à les détromper sur cet objet, & de vouloir leur démontrer le ridicule de leurs prétentions.

GOMPHOSE. On appelle ainsi une articulation sans mouvement, qui a lieu, lorsqu'un os est enfoncé dans une cavité, à peu près comme un clou dans un trou. Les dents fournissent un exemple de cette articulation. On donnoit un jour une représentation du *Siège de Calais* ; on étoit fort pressé au parterre, ce qui chagrinnoit beaucoup un jeune garçon, élève en Chirurgie, qui venoit à la Comédie pour la première fois. La pièce étoit prête à commencer, lorsqu'il apperçut, du milieu du parterre où il étoit, un de ses camarades qui faisoit tout ce qu'il pouvoit

pour le joindre. *Hé! cadedis*, dit celui-ci à l'autre, *fais en sorte que je parviene jusqu'à toi. Cela ne se peut*, répondit l'autre; *je suis articulé par gomphose.*

JAUNISSE. I. Une Dlle. de qualité, également recommandable par ses vertus personnelles & par un nom cher à la patrie, devint, presque dans un clin d'œil, icterique, à l'occasion d'une fâcheuse nouvelle, qui l'affecta vivement; son Médecin, M. Morin, Docteur en médecine à Avranches, lui en témoignoit sa surprise. « Rassurez-vous, lui dit-elle, » ce n'est qu'un peu de chagrin qui cherche à se dissiper par tous mes pores; » je suis accoutumée à ces espèces de » crises ». En effet, au bout de quelques jours, à l'aide d'une ptisane légère de patience sauvage & d'un minoratif, cette jaunisse se dissipa totalement.

II. Glycere, qu'affligeoit une vieille jaunisse,
Avec un vrai teint de souci,
Comptoit au Médecin son langoureux supplice,
Quand le Médecin dit ainsi:

Glycere , en pareils maux , la principale chose

C'est d'aller tout droit à la cause ,

Ou ce n'est point guérir , ce n'est que pallier.

« En usez-vous ainsi , lui répondit Glycere ?

» Allez donc tout droit à mon pere ,

» Qui ne veut point me marier ».

C'est ce qu'expriment très-bien ces deux vers de M. de la Monnoye :

Ainsi que les épis , quand les filles jaunissent ,
c'est le vrai tems de la moisson.

INDIGESTION. I. Un particulier , après avoir mangé beaucoup d'écrevisses , eut une très-forte indigestion. Lorsqu'il eut considérablement vomi , se sentant soulagé , il dit à quelqu'un : Cela m'étonne bien , car je n'ai jamais eu d'indigestion. *Ne savez-vous pas* , lui répondit celui à qui il parloit , *que ces sortes d'animaux ne vont jamais qu'à reculons ?*

II. Seroit-on aujourd'hui plus gourmand qu'on ne l'étoit autrefois ? ou nos estomacs sont-ils plus délabrés que ne l'étoient ceux de nos ayeux ? L'un & l'autre est très-possible. On ne peut douter

en effet qu'on ne mange plus de nos jours qu'on n'a jamais fait, ou au moins des mets plus indigestes. Leur quantité, leur qualité produisent très-certainement des excès fréquens. D'un autre côté, la différence de notre régime & de notre manière de vivre a fait éclore des maladies ou des infirmités qui prêtent aux vices de la digestion. Il paroît donc qu'il doit y avoir de nos jours plus d'indigestions, qu'il n'y en avoit dans ces siècles heureux, où un exercice salutaire étoit joint à une honnête frugalité. Aussi le Docteur Dumoulin disoit-il qu'on ne l'avoit jamais appelé la nuit, pour quelqu'un qui n'eût pas soupé.

OCULISTE. I. Il n'étoit pas étonnant de voir autrefois les Ecclésiastiques se mêler de guérir les maladies du corps, conjointement avec celles de l'ame, parce qu'originellement les Médecins étoient Clercs. Mais aujourd'hui que chaque profession a son district, même le Clergé, puisqu'on dit avec raison que *le Prêtre vit*

de l'autel ; n'est-il pas bien singulier de voir des Ecclésiastiques professer une science particulière à des corps , & vendre des drogues , à la distribution desquelles ils n'ont aucun droit ? C'est ainsi qu'on a vu , vers 1739 , un certain Abbé *Candide* courir le Royaume , à peu près comme font les charlatans de nos jours , pratiquant sur les yeux toutes les opérations de chirurgie , aux malades qui se présentoient à lui.

N'avons-nous pas encore vu tout récemment un Abbé D. . . . qui jouissoit d'une cure honnête , où il pouvoit faire beaucoup plus de bien qu'il n'en a fait ici , la quitter pour venir à Paris traiter les maladies des yeux ; non par une méthode particulière & nouvelle ; (car il n'en a aucune ,) mais en administrant, suivant les maux, tous les remèdes décrits çà & là dans les livres de médecine ?

Il est vrai qu'il a dit , dans une mauvaise brochure répandue avec profusion dans le public , qu'il [guérit les maladies

des yeux avec le baume de sa grand-maman : mais que répondra-t-il , lorsqu'on lui prouvera , par des malades qu'il a traités , qu'il ne leur a jamais fait user que des remèdes décrits dans les Auteurs, qui ont écrit sur les maladies des yeux ? que de choses il y auroit encore à dire ici , s'il étoit permis de tout dire ! contentons-nous de faire remarquer , que ni la religion ni la morale ne s'accordent nullement avec une pareille conduite ; on se persuadera aisément de cette vérité, si l'on réfléchit un moment, qu'autant l'abbé D... traite des malades , autant il fait de tort à ceux qui ont acquis le droit en payant de traiter ces malades.

II. *Sigillum medici ocularii Romani nuper in agro Jenensi repertum, &c.* c'est-à-dire , cachet d'un ancien Oculiste romain , trouvé récemment dans le territoire de la ville d'Iene , avec les remarques & les observations de Jean-Ernest Walch, Professeur d'éloquence & de poésie , & Directeur de l'Académie latine d'Iene.

A Iene, chez Haller 1764, seconde édition augmentée.

Ce cachet, qui est une pierre, est gravé au frontispice de l'ouvrage, dans sa véritable forme, avec l'inscription qu'il porte & l'explication du Professeur. Les anciens avoient comme nous des Médecins pour les yeux, des Médecins pour les dents & pour les oreilles, des Médecins pour les maladies de la tête, pour celles du ventre, pour les maladies cachées &c. Il y avoit à la Cour impériale de toutes ces sortes de Médecins, & en charge un décurion des Médecins, nommé sur les antiques *Archiaters*. Ce dernier titre fut dans la suite donné par honneur à quelques-uns de ceux qui embrassoient toutes les parties de la médecine, & qu'on nommoit simplement *Medici*.

Mais de toutes ces classes de Médecins, les Oculistes étoient les plus considérés, & ce sont ceux qui sont nommés le plus fréquemment dans les inscriptions. Ils n'étoient pas tous de race servile, com-

me l'ont prétendu bien des favans. Quelques - uns descendoient d'anciennes familles Romaines. Le médecin *Phronime*, Oculiste, dont il est question ci-dessus, vivoit, comme le conjecture l'Auteur, dans les premiers siècles de notre ère, puisqu'il avoit un cachet pour en apposer l'empreinte sur les boîtes qui contenoient ses remèdes ; ces pierres n'étoient donc pas, comme a prétendu *Spon*, des couvercles de boîtes à drogues, mais de véritables cachets. Elles étoient toutes de couleur verte & de véritables jaspes. Le grand nombre d'abréviations qu'on voit sur la pierre d'Iene, prouve son antiquité, en ce qu'elles sont toutes semblables à celles qui se trouvent sur les marbres antiques.

VESSIE. I. Voici ce que dit M. l'abbé Coyer, de Foki, son philosophe chinois, dans une brochure intitulée, *plaisirs pour le peuple*. « Il donnera l'expérience des » vessies malabares : ce sont dix beautés » de la cour du Samorin qui les ont gon-

» flées de leur souffle : ces vessies ont la
 » vertu de donner une maladie précieuse
 » qui distingue les Sultanes en Orient.
 » Il invitera les dames de Paris à pré-
 » senter leurs bouches au tuyau placé à
 » l'orifice , & par le moyen d'une clef
 » mobile , on leur inspirera de cet air
 » de cour un quart , un tiers , une moitié ,
 » à volonté. C'est alors qu'on verra des
 » changemens de couleur, des baillemens ,
 » des attitudes violentes , des suffocations.
 » On verra des vaporeuses, incertaines entre
 » les ris & les pleurs , s'acquitter des
 » deux à la fois. On avertit les bourgeoises
 » de respirer une dose plus forte , afin
 » d'aider le peu de disposition qu'elles ont
 » aux vapeurs. On leur apprendra même
 » à les placer. Il sera libre aux jeunes Sei-
 » gneurs , & à tous ceux qui visent au
 » titre d'agréables , de participer à la dis-
 » tribution « .

II. Les Hottentots ont institué une
 espece de chevalerie qu'ils appellent *l'Or-
 dre de la vessie ou de l'urine* , & qu'ils

regardent comme très-honorable. Il n'est composé que de ceux qui , dans un combat particulier , ont tué un lion , un tigre , ou un léopard , &c. L'installation du héros se fait en s'accroupissant au milieu d'un cercle d'hommes , dont le plus vieux pisse sur lui , depuis la tête jusqu'aux pieds , en prononçant certaines paroles. Si le vieillard est ami du récipiendaire , il l'inonde d'un déluge d'urine , & l'honneur augmente à proportion de la quantité qu'il en répand. Le monument de la gloire du nouveau chevalier , ou le cordon de l'ordre est la vessie de l'animal qu'il a tué , & il la porte suspendue à sa chevelure comme une marque de distinction ; *verroit-on* , dit M. l'abbé de la Porte qui rapporte cette anecdote dans son *voyageur François* , tom. 14 , p. 87 , *tant de cordons en Europe , s'ils ne se donnoient qu'à pareil prix ?*

GADESSEN (Jean de) , Médecin Anglois & membre du College de Marton à Oxford , favoit flatter ses malades , &

ne s'embarraſſoit pas que leur état devînt pire , pourvu qu'il maſquât ſon empiriſme ſous des dehors trompeurs , & qu'il ſatisfît leur goût ; c'eſt ſur-tout par ſes lâches complaiſances qu'il devint le Médecin des Dames. Il avoit grand ſoin de ne leur preſcrire que des remedes agréables au goût ; il leur promettoit tout ce qui pouvoit les flatter , les odeurs , les eſſences , & tous ces petits riens , dont l'interdiction eſt un chagrin véritable pour cette eſpece de femmes que l'on nomme *petites maîtrefſes* , & dont les maladies ſont ou de mode ou de bienſéance. Gadeſden faiſoit cependant ſon profit de la crédulité de ceux qui avoient recours à lui ; il avoit des remedes pour chaque maladie , & comme il ne manquoit pas de les donner pour des ſecrets importants , il les vendoit auſſi fort chers. Il fit un profit immense en vendant aux Barbiers l'emplâtre de grenouilles. Il parloit de tout , & ſe donnoit également pour Médecin , Chirurgien , Apôticaire , homme de let-

tres , & sur-tout bon Poëte ; car dans le seul Ouvrage qu'on ait de lui , qui est intitulé, *Rosa Anglica* , & qui dans son tems fut aussi célèbre que le *Lilium* de Gordon , on trouve à peine une page où il n'y ait quelque citation en vers, & fort souvent il affecte d'y mettre les siens propres.

Il fut le premier , comme le remarque M. Freind , qui fut employé à la Cour d'Angleterre comme Médecin : avant lui on faisoit venir des Médecins étrangers pour le Roi. Le fils d'Edouard II ayant été attaqué de la petite - vérole , il fit garnir le lit du jeune Prince d'écarlate , & ordonna que tout ce qui l'environnoit , fût de la même couleur. Il faisoit aussi le métier de servir les femmes enceintes : son style sur ce sujet est non - seulement libre & galant , mais même obscene en certains endroits. Il prétendoit avoir un secret pour faire concevoir , & il dit dans son Livre qu'il étoit accablé d'une multitude de femmes de toute espece , qui venoient chercher la fécondité dans la
profondeur

profondeur de sa science. On ne sera pas surpris d'apprendre , d'après tout ce que nous venons de dire , que ce fameux charlatan débitoit aussi des maximes de gourmandise ; ce fut peut-être un des meilleurs moyens qu'il imagina pour se faire un nom parmi les grands & les femmes du bel air. Quels rôles pour un Médecin !

FRICTIONS. Les Romains faisoient beaucoup plus d'usage que nous des frictions, dans les maladies tant internes qu'externes. On les faisoit seches ou humides, selon les circonstances. Asclepiade , qui les avoit mis en usage à Rome , osoit s'en dire l'inventeur , quoique , suivant Celse , il n'eût rien dit qu'Hippocrate n'eût dit avant lui en peu de mots. On y lit en effet que la friction forte durcit la peau ; que la friction douce la relâche ; que celle qui est long-tems continuée maigrit , & que celle qui dure peu engraisse. De-là Celse concluoit que la friction devoit différer en raison de l'indication, qu'on se proposoit de remplir. On faisoit des

frictions tantôt sur l'habitude du corps , comme lorsqu'on vouloit donner de l'embonpoint à une personne maigre , tantôt sur une partie , lorsque la foiblesse de cette partie ou de quelque partie voisine l'exigeoit, tantôt sur les membres paralysés pour y rappeler la vie ; mais leur usage le plus ordinaire étoit sur les parties qui n'étoient point malades : ainsi on faisoit des frictions sur les parties inférieures, lorsqu'on vouloit dégorgé les parties moyennes ou supérieures. Le nombre des frictions dépendoit des forces du malade. Cinquante , suivant Celse , suffisoient à une personne foible , tandis qu'une plus forte pouvoit en supporter deux cents , &c. &c.

FINES, Chirurgien. On lit dans la gazette d'agriculture de l'année 1771 , n°. 99, un trait qui fait beaucoup d'honneur à ce Chirurgien. » Le public , y est-il dit , a » bien regretté un ami des pauvres , » M. *Fines* , Chirurgien major du Régiment de *Welsch* Irlandois. Ce généreux » citoyen se noya en passant au gué la

» riviere de Drac , afin de secourir
 » plus promptement un de ses malades.
 » Ce digne homme que l'on avoit vu
 » en Allemagne se dépouiller de sa che-
 » mise , pour en revêtir un malheureux ,
 » traitoit ici (à Grenoble ,) les pauvres
 » *gratis* , leur donnoit même quelque
 » fois de l'argent , & méritoit de plus
 » en plus l'estime publique par de nou-
 » veaux exemples d'humanité & de bien-
 » faisance. *De tels hommes* , ajoute le
 » Rédacteur de la gazette , *ne devroient*
 » *jamaïs mourir.*

CHIRURGIEN. I. Les Chirurgiens en Angleterre ne sont pas, comme en France, appelés les premiers auprès des malades. Ce sont les Apothicaires qu'on fait venir d'abord , qui saignent , purgent , appliquent les vésicatoires , font en un mot ce que nous appellons ici assez improprement *la petite chirurgie*. L'usage de l'Angleterre , dans le commerce des grandes Indes , est bien digne de louange. Le Chirurgien de chaque navire reçoit avec

ses appointemens une liv. sterling de gratification , pour chaque homme de l'équipage qu'il ramene en Europe.

II. Presque tous les Auteurs qui ont traité de la chirurgie , ont aussi traité des qualités qui sont nécessaires au Chirurgien. Il seroit fastidieux de nous en occuper ici : nous nous bornerons à une seule , à cause de sa singularité. Elle aura l'avantage d'apprendre quel étoit l'état de la médecine & de la chirurgie vers 1250 , tems où vivoit Guillaume de Salicet qui nous fournit cette anecdote. » Le Chirurgien , dit cet Auteur , ne doit pas se familiariser avec les Laïques ; ils ont coutume de détracter les Médecins : d'ailleurs la familiarité engendre le mépris , & fait que le Chirurgien n'ose pas demander avec autant de hardiesse le prix de son travail. Il est néanmoins important de se bien faire payer , puisque c'est un des meilleurs moyens pour acquérir de la célébrité & s'attirer la confiance des malades «. Aucun Chirurgien n'ose-

roit aujourd'hui tenir un pareil langage : mais plusieurs le mettent en pratique , & ils s'en trouvent bien.

III. Il y a dans un livre intitulé : *le comte de Cabalis ou entretiens sur les sciences secretes* , 2^e. partie , p. 136 , une conversation singulière d'un Chirurgien , avec un cabaliste. Cette conversation roule sur l'ame des bêtes & sur la philosophie de Descartes : l'Auteur , que tout le monde fait être l'abbé *de Villars* , eût dû prêter au Chirurgien , qu'il fait parler , des raisonnemens plus méthodiques & mieux suivis.

IV. Hauteroche a peint dans sa comédie des *Nobles de Province* , acte 2 , scene 10 , un Chirurgien de campagne , qui fait le docteur & qui étant le seul de sa profession , dans le village où il demeure , devient facilement pédant & charlatan. Il lui donne le nom de *Chiros*. Cela me rappelle une belle estampe de M. Lebas , graveur du cabinet du Roi , intitulée *le Chirurgien de campagne* , & qu'il dédia en 1747 à M. le comte d'Ar-

genfon, Ministre d'état. On voit dans la salle d'une vieille mazure le Chirurgien qui panse un payfan d'une blessure au pied : dans cette chambre très-mal meublée , on aperçoit par terre des vases d'argile & des instrumens de chirurgie , un bassin à barbe sur un banc , des bouteilles sur des planches , un singe sur le haut d'une séparation de boiserie , un hibou perché sur un bout de bois , un monstre marin suspendu au plancher , un squelette à côté , enfin tout ce qui peut donner une idée convenable du maître de la maison. Cette estampe fait pendant à une autre intitulée le *chymiste*.

V. Un homme de condition étoit tombé malade en Auvergne, dans une terre éloignée de tout secours : on lui proposa d'envoyer chercher le Médecin de Clermont. Je n'en veux point, répondit-il, qu'on aille plutôt chercher le Chirurgien du village; il n'aura peut-être pas la hardiesse de me tuer.

VI. C'est à Jacques Cretenet, Chirurgien de Champhite en Bourgogne , que les Prêtres-missionnaires de S. Joseph de

Lyon doivent leur institution. Il consacra à leur fondation le bien qu'il avoit gagné à la chirurgie ; il la quitta , pour entrer dans l'état ecclésiastique , lorsqu'il eut perdu sa femme. Il est mort âgé de 63 ans , le 3 septembre 1666 ; la Congrégation est peu répandue.

VII. L'Opéra-comique a joué en 1736 une piece intitulée *Arlequin, Chirurgien de Barbarie* , dont voici le canevas : deux hommes amènent Scaramouche , officier françois , blessé à la bataille de Parme d'un coup de fusil , dont la balle est restée dans le corps. Dans quel endroit , demande Arlequin ? dans le bras droit , répond Scaramouche. Arlequin , sans hésiter , lui coupe entierement le bras droit *pour extirper , dit-il , la cause du mal.* Scaramouche se plaint alors que la balle est passée dans le bras gauche : Arlequin ne balance pas & fait une nouvelle amputation : enfin , il lui coupe successive-ment les deux cuisses , où la balle s'étoit réfugiée. Lorsque Scaramouche est ainsi mutilé , on l'emporte & la parade finit.

Si la bale se fût avisée de se réfugier dans la tête , sans doute qu'Arlequin l'auroit aussi amputée.

VIII. Dans une épître adressée à un Chirurgien par *Habicot* , il raconte la conversation qu'il eut devant la Reine mère avec la duchesse de Nemours. Cette dame lui demanda un jour quel étoit le meilleur Chirurgien de Paris. La question étoit embarrassante. Habicot y répondit avec esprit , en disant qu'il n'y en avoit qu'un , savoir celui qu'on affectionnoit.

IX. On lisoit chez madame de Mazarin un libelle en vers , où les courtisans étoient turlupinés. Le cercle étoit composé de plusieurs personnes , tant Seigneurs qu'autres , parmi lesquelles étoit un Chirurgien. On lut un trait contre le Duc de Candale , exprimé ainsi :

Le vieux Duc de Candale au teint havre & plombé.

Le Chirurgien interrompit le lecteur pour dire que le teint de M. le Duc de Candale prendroit une autre forme , quand on auroit saigné & purgé sa personne ,
ce

ce qui fit rire tout le monde. C'est M. de S. Evremont qui rapporte cette anecdote.

X. Les Rois de France ne sont pas les seuls qui honorent de lettres de noblesse les Chirurgiens qui se distinguent dans leur profession. En 1729, *Dom Jérôme-Simon de Cœur*, Chirurgien-Accoucheur, obtint du Roi d'Espagne des lettres de noblesse pour lui & ses descendans avec les mêmes honneurs & prérogatives, dont jouissent les titrés de Castille.

X. M. Petit, un des plus fameux Chirurgien de ce siècle, fut mandé en 1734, pour faire une opération au Prince des Asturies. Lorsqu'il fut guéri, le Roi, la Reine, le Prince & la Princesse le comblèrent de présens. Ils lui donnerent 40000 liv., outre 8000 l. qu'il avoit reçus en partant de Paris : la Reine lui fit présent en outre d'une montre d'or à répétition garnie de diamans & de deux beaux cachets; le Prince des Asturies, d'une autre montre d'or qui répétoit les heures, les quarts & les minutes, & de la chaîne d'or, à laquelle pendoit un

brillant estimé 12000 liv., avec un cachet d'une belle caroline sur laquelle étoit gravée une tête antique ; la Princesse des Asturies , d'une canne à pomme d'or garnie de diamans & d'un ruban auquel étoit attaché un brillant , pareillement estimé 12000 liv.

XI. M. le Marquis de Gontaut ayant été guéri en 1749 , d'une blessure dangereuse par les soins de M. *Taranger*, Chirurgien en chef des hôpitaux de Tournay, le chevalier de C... s'exprima ainsi sur ce Chirurgien dans une piece de vers qu'il adressa au marquis de Gontaut :

Le savant *Taranger* t'a rendu la santé :
 Tes jours sont un présent de son art salutaire,
 Et par lui de nouveau ton bras si nécessaire
 Va t'ouvrir un chemin à l'immortalité.

XII. Il y a quelques années qu'un Chirurgien vint à une thèse qui étoit soutenue aux Ecoles de médecine ; il monta aux degrés où se placent les Docteurs Régens de la Faculté. Un Médecin lui dit : vous ne pouvez rester là , Monsieur , c'est la place des Docteurs. --- Où donc est la

place des doctes , répondit le Chirurgien --- Si vous l'eussiez demandé d'abord , on vous auroit montré les anneaux où jadis on les attachoit. On fait qu'autrefois les Médecins faisoient leurs visites montés sur des mules , & l'on voit encore aux anciennes Ecoles l'anneau qui servoit à attacher la monture du fameux docteur *Hamon*.

XIII. Des François & des Hollandois s'étant établis dans la petite isle de S. Martin , aux Antilles , les premiers choisirent parmi eux, pour leur Commandant , un Chirurgien de profession , qui faisoit aussi l'office de Curé. C'étoit lui qui assembloit le peuple à l'Eglise , qui faisoit le prône , récitoit les prieres , donnoit avis des Fêtes & des jeûnes. Aux fonctions de Chirurgien , de Pasteur & de Commandant , il joignoit aussi celle de Juge , assisté du Maître d'Ecole & de son Frater , qui lui tenoient lieu , l'un d'Assesseur , l'autre de Greffier.

XIV. Il y a un oiseau qu'on appelle le Chirurgien ou le *Jacana armé* ; pour le

distinguer des deux autres especes ; qui toutes fréquentent les marais du nouveau continent. Celui dont il est ici question, est ainsi nommé, parce qu'il porte à la partie antérieure de chaque aîle, une maniere de lancette ou d'éperon jaunâtre, grisâtre, fort aigue, d'une substance de corne, & dont il se sert pour se défendre. Il se trouve au Bresil. Le Chirurgien brun armé, ou le Jacana brun armé, autre especes qui ne differe guères de celle-ci, se trouve au Mexique, à Cayenne & à Saint-Domingue. Il y en a encore une troisième especes qui est le Chirurgien varié, ou la Fou'que épineuse, *Fulca spinosa* de Linnæus. On trouve cet oiseau dans le pays de la nouvelle Carthagene, dans l'Amérique méridionale. Il faut observer qu'on voit quelquefois aussi des Jacanas armés en Afrique.

Il y a encore un poisson qu'on appelle *Chirurgien*, & qu'on rencontre à la Martinique. Il est ainsi nommé, parce qu'il porte vers sa queue deux petites pointes fermées & aigues comme une lancette.

Le *Thalitron*, plante qui croît sur les vieux murs & parmi les décombres des bâtimens, est appelé *Sophia Chirurgorum*, la science des Chirurgiens, parce qu'étant pilée & appliquée sur les blessures & les ulceres, elle les guérit en très-peu de tems.

XV. Un Chirurgien de Syracuse avoit épousé à l'âge de vingt-cinq ans une femme qui lui avoit apporté une dot assez considérable; après être resté trois ans avec elle, il s'en alla à Naples où il se maria avec une courtisane, qui lui donna dix mille écus. Le Chirurgien passa quelques années avec elle. Après avoir dissipé sa fortune, il fut à Venise, où il eut l'adresse de se faire aimer de la veuve d'un Tailleur riche, de lui voler son argent, & de se retirer à Rome, où régnoit alors le Pape Sixte V. Il se fit passer pour un empirique célèbre: il changea de nom & épousa une quatrième femme qui lui apporta une dot de vingt mille livres; mais lorsqu'il étoit sur le point de recevoir la bénédiction nuptiale, il fut reconnu par

un frere de sa femme de Venise , qui sur le champ porta sa plainte au Gouverneur de Rome. Le Pape ayant été instruit de cette aventure , fit arrêter le Chirurgien & voulut l'interroger lui-même. « Sçachez , » T. S. P. répondit le coupable , qu'ayant » pris ma premiere femme à Syracuse , » sans la bien connoître , je l'abandonnai » à cause de son humeur : celle que je pris » à Naples , me deshonorant par ses dé- » bauches , je la quittai pareillement ; » le hasard m'en fit prendre une autre à » Venise , dont les caprices m'ont fait » désertter : je viens d'en épouser une » quatriéme que je connois fort peu & » que je ne crois pas garder longtems ».

Le Pontife lui répondit en plaisantant : « puisque vous ne pouvez trouver en ce » monde de femme qui vous accommode , » il faut espérer que vous en trouverez » dans l'autre. Aussi-tôt il ordonna au » Gouverneur de Rome de le faire pendre , » ce qui fut exécuté sur le champ ».

Dict. des Tribunaux, tom. VI, p. 211.

VANS-WIETEN. I. La mémoire du

célèbre Baron Wanf-wieten , premier Médecin de leurs Majestés Impériales, est encore trop récente dans l'histoire de la médecine, pour que nous croyons devoir entrer dans de grands détails sur cet illustre Médecin. Nous nous contenterons de rapporter ici un service qu'il a rendu aux Lettres & que bien des gens ignorent. C'est à lui que les Libraires de Vienne ont dû la liberté de vendre l'esprit des Loix, dont l'introduction avoit été défendue à Vienne. C'est aussi à lui que M. de Voltaire a dû que son histoire universelle fût, contre toute attente, entre les mains de tout le monde dans ce pays là. Il est étonnant après cela que ce Poëte célèbre ait fait contre M. Wanf-wieten, une Satyre dans *ses dialogues*, où il le badine sur ce qu'il étoit en même tems premier Médecin de la Cour & Président de la censure des livres & des études du pays.

En 1763, L. M. I. ont fait mettre dans une des Salles de l'Université de Vienne son portrait, avec cette inscription au bas :

Franciscus I. & Maria-Theresia Augg.

Hanc effigiem

Gerardi L. B. Van-Swieten ,

Ob studium Medicum ab ipso

Feliciter emendatum

In auditorio hujus Facultatis publico ,

Appendi jusserunt ,

Die XXX. Decemb. M. DCC. LXIII.

II. Dix ans après, en 1773, on adécouvert le mausolée que l'Impératrice Reine lui a fait élever dans l'Eglise des Augustins de Vienne , qui est celle de la Cour. Le buste en marbre de carrare est placé dans une grande niche de marbre noir, sur un piédestal à la grecque , aux côtés duquel sont en bronze doré des livres , des plantes , &c. & la masse de la Faculté de Médecine. A la droite de la niche est un génie tenant d'une main la baguette d'Esculape entortillée d'un serpent , & montrant de l'autre le buste. A la gauche est un autre génie représentant la botanique. Le monument est couronné par une corne de bronze dorée, surmontée d'un

serpent. On lit au bas de la niche, qui pose sur son socle de marbre gris, l'épithaphe suivante,

Maria-Theresia

Aug. memoriae

Gerard. L. B. Van-Swieten

Or. S. Step. Comment. Consiliar. Aul. Archiatrorum,

Comitis studii restauratoris,

Rei med. bibliot. Palat. ac lib. cens. praesid.

Paris. Petrop. variarumque Academ. membri,

Nat. VII. Maii M. DCC.

Christianè & heroicè

Vitâ funct. XVIII. Jun. M. DCC. LXXII.

Ob laborem indefessum, eminentem doctrinam,

Integritatem, sinceritatem, constantiam,

Poni jussit.

COCHEMAR. I. On appelle ainsi un embarras dans la poitrine & une difficulté de respirer qui attaquent ceux qui dorment, sur-tout pendant la nuit, & sont accompagnés de rêves fatiguans. Dans les siècles d'ignorance, le peuple croyoit qu'*Incube*, démon familier, s'emparoit du corps d'une femme pour jouir avec

elle des plaisirs de l'amour. Les plus adroites, entre les femmes, profiterent de l'opinion populaire pour vivre avec d'autres incubes que ceux de l'autre monde. On a depuis reconnu que l'incube des anciens n'étoit rien autre chose que le cochemar. On est en vérité devenu trop savant.

II. Dans la parodie de Médée & Jason, jouée aux Italiens le 28 Mai 1727, *Creuse* apprend à *Cleone* sa confidente, qu'elle est toute épouvantée d'un rêve qu'elle a fait, & elle chante sur cet air : *ma mere, mariez-moi, &c.*

J'ai rêvé toute la nuit

Qu'on faisoit trembler mon lit.

J'ai vu luire des flambeaux.

Médée en fureur tiroit mes rideaux,

Tenant en main un poignard.

Cléone lui répond. --- *Bon, c'étoit le cochemar.*

COLIQUE. I. Bousquet qui se signala dans l'emploi de *fou du Roi*, sous les regnes de Henri II, François II, & Charles IX, se méloit aussi de faire la médecine. Etant allé voir par l'ordre de

François II, un Ambassadeur qui avoit une violente colique , il lui dit , qu'étant lui-même fort sujet à cette maladie , il uſoit alors d'un remede qui le ſoulageoit très-promptement. « Quand la colique me » tient, dit-il , je mets le doigt d'une » main par le bas , & le doigt de l'autre » main par le haut , c'eſt-à-dire , l'un » dans la bouche , & l'autre dans l'endroit » oppoſé , & les changeant de tems en » tems pendant l'eſpace d'une demi- » heure , les vents ſe diſſipent par les deux » endroits , & je ſuis ſoulagé ».

Brantome , qui a donné ſur ce fou un Mémoire fort étendu , dans la ſeconde partie de ſes *capitaines étrangers* , dit que l'Ambassadeur le crut , & en fit l'eſſai une bonne demi-heure à bon eſcient , & qu'il en fit le conte dans la chambre du Roi où il en fut ri.

II. Le même Auteur rapporte que M. d'Imbercourt , de la famille de Brimeu , dans les pays bas , étoit attaqué , dès qu'il ſe voyoit ſur le point de com-

battre , d'une violente colique d'entrailles, qui le forçoit de descendre de cheval, pour aller dans un coin satisfaire un besoin naturel. Il ne faut pas , dit Brantome , inférer de-là , que M. d'Imbercourt eût quelque crainte : il étoit très-brave ; mais l'ardeur avec laquelle il se portoit à combattre , occasionnoit en lui cette révolution , dont les Médecins peuvent rechercher la cause.

III. Il y a dans le mercure de France , Juillet 1727 , une Ode sur la colique : une chose bien étonnante , c'est que la même Ode se trouve répétée mot pour mot dans le mercure de France , Octobre 1738. Ainsi le même Auteur ou un autre n'a pas craint , au bout de douze ans , de faire reparoître le même Ouvrage sous la même forme , & le rédacteur du mercure ne s'est pas apperçu du plagiat. Quoi qu'il en soit , voici quelques vers de cette Ode , qui nous ont paru pouvoir trouver place ici :

Cruel bourreau de ma famille ,
Tyran fougueux , hydre intestin ;

Colique , inexorable fille
 De la tristesse & du chagrin ,
 Faut-il qu'une innocente vie ,
 Sans cesse à ta rage asservie ,
 Succombe enfin sous tes efforts ?

.
 A peine je vis la lumière ,
 Que j'éprouvai tes traits perçans :
 Barbare , tu fus la première
 Pour qui j'eus un corps & des sens.

.
 Quel bras contre moi se déploie ?
 Quel Dieu s'arme contre mes jours ?
 Mes flancs deviennent-ils la proie
 Ou des corbeaux ou des vautours, &c. &c.

QUEUE HUMAINE. Est-il bien vrai ,
 demande M. de Voltaire , *singularités de*
la nature , pag. 108 , que dans quelques
 Isles des Philippines & Mariannes , il y a
 des familles qui ont des queues , comme
 on peint les satyres & les faunes ? Des
 Missionnaires Jésuites l'ont assuré. Plu-
 sieurs voyageurs n'en doutent pas. Maillet
 dit qu'il en a vu. Des Domestiques Negres
 de feu M. de la Bourdonnois, le vainqueur

de Madras & la victime de ses services, m'ont juré qu'ils en avoient vu plusieurs. Dans le fait, il ne feroit pas plus étrange que le croupion se fût allongé & relevé dans quelques familles, qu'il ne l'est d'en voir qui ont six doigts aux mains ou aux pieds. Au surplus, qu'il y ait eu, qu'il y ait encore, ou qu'il n'y ait jamais eu des hommes à queue, cela est fort peu important : il faudra toujours ranger ces queues dans la classe des monstruosités.

RAGE. I. Voici un avis sur la rage du fameux M. *Petit*, Chirurgien. Lorsqu'on aura été mordu, dit-il, d'un chien qu'on soupçonnera être enragé, comme il arrive souvent que le chien est tué, avant qu'on se soit assuré de son état, il faut, pour ne pas rester dans l'incertitude, frotter la gueule, les dents, les gencives du chien mort avec un morceau de viande que l'on jettera ensuite à un chien vivant. Si celui-ci refuse de le manger, criant & heurlant, ce sera une preuve que le chien mort étoit

enragé , pourvu cependant qu'il n'y eût
point de sang à sa gueule. Si la viande est
bien reçue & mangée , il n'y a rien à
craindre , & le chien mort n'est pas enragé.

II. Après cette remarque utile , dont
on fera le cas que l'on jugera convenable ,
nous allons récréer l'esprit de nos lecteurs
par l'extrait d'une piece de l'Opéra co-
mique intitulée : *les Enragés*. La scene se
passe à Dieppe , & le théâtre représente la
Mer dans le fond , & sur le devant , une
hôtellerie qui a pour enseigne *le chien verd*.
M. *Gabbanon* , célèbre Médecin Anglois ,
qui vient s'y établir , se donne pour très-
habile à guérir toutes les rages du corps &
d'esprit. On lui amene des filles possédées
de la rage d'amour , & des maris attaqués
de celle de la jalousie : il guérit les der-
niers avec du vin , & les premieres en les
mariant. On amene dans une cage de fer
un Poëte furieux qu'on a été obligé d'en-
fermer ainsi , parce qu'il mordoit tout le
monde. M. *Gabbanon*, qui désespere de le
guérir , dit qu'il n'y a pas d'autre remede

que de l'étouffer : le Poëte qui entend cette Sentence , brise les barreaux de sa cage & se sauve. Une fille que son pere refuse de marier , feint aussi d'être enragée , & le Médecin qui est d'intelligence avec elle , trouve le moyen de lui faire épouser celui qu'elle aime. Cette piece est terminée par une danse de matelots & par un vaudeville , sur ce que chacun a sa rage.

III. Un Particulier que des affaires importantes appelloient à Versailles , prit une voiture de la Cour & se trouva à côté d'un Chanoine , dont l'embonpoint étoit énorme , & qui l'enveloppoit , pour ainsi dire , dans sa vaste rotondité ; ne sachant comment se délivrer de cet incommode voisin , le Particulier , homme d'esprit , s'avisa d'amener la conversation sur le motif qui conduisoit les deux voyageurs. --- Pour moi , dit le gros Chanoine , en prenant de plus en plus ses aises , au risque d'étouffer son malheureux compagnon ; je vais passer une quinzaine de jours chez
un

un Prieur de mes amis, où je compte m'amuser délicieusement... Helas ! reprit le Particulier, en poussant un profond soupir, on m'a conseillé les bains de mer pour achever de me guerir, des attaques de rage, qui me prennent encore quelquefois, malgré tout ce qu'ont pu faire les plus habiles Médecins de Paris. Dès que je ferai à Versailles, je louerai une voiture pour gagner le premier port de Normandie. --- O ciel ! vous êtes enragé, s'écria le Chanoine. Cocher, arrête, arrête, que je descende. On eut beau dire, il voulut absolument descendre, & fit le reste de la route à pied, laissant son compagnon de voyage fort à l'aise dans la voiture, & se félicitant beaucoup de sa ruse.

IV. Boerrhaave parle d'un Médecin Hollandois qui guerissoit ceux qui avoient été mordus par un chien enragé, en appliquant sur la morsure, pendant vingt-quatre heures, des harengs salés, qu'il faisoit renouveler, lorsqu'ils commen-

çoient à se corrompre. Quelle explication satisfaisante peut-on donner d'un pareil fait , qui n'est rien moins que vraisemblable ?

RÉGIME. I. On peut affurer que le régime a plus guéri de malade , que toutes les Médecines. Un fameux Médecin ayant demandé au pere Bourdaloue quel régime de vie il suivoit. Ce pere lui répondit qu'il ne faisoit qu'un repas dans la journée. Gardez-vous , lui dit le Médecin , de rendre public votre secret ; car vous nous ôteriez toutes nos pratiques.

II. Le bon régime de vivre est bien décrit dans les vers suivans :

Quiconque a tant soit peu d'envie
De régler comme il faut le cours de sa vie ,
Doit fort exactement cet ordre bien garder ,
Une fois tous les jours le ventre se vider ,
Ainsi qu'une fois la semaine
Faire débauche à panse pleine ;
Une fois chaque mois sa femme caresser ,
Dût-elle du trop peu se plaindre & s'offenser ,
Une fois tous les ans purger sa conscience
Par la confession & par la pénitence ,

Après un fort long-tems enfin se souvenir
Qu'une fois en sa vie il faut aussi mourir.

Il y a bien des articles de cette recette qui ne feroient pas du goût de tout le monde , sur-tout le deuxième.

III. L'Idée du Madrigal suivant , intitulé : *les deux régimes* , est assez ingénieuse : c'est dommage que la chute en soit un peu Prosaïque. Il est de M. de Marvielles.

Le Dieu du vin , le Dieu des vers
Ont par deux régimes divers
Conservé leur teint frais & leur air de jeunesse ,
Phébus en barbotant dans les eaux du Permesse ,
Bacchus en buvant son vin pur :
Du premier le système est fort sage ;
Mais l'autre me plaît davantage ,
Et je le crois beaucoup plus sûr.

RENOUEUR. Il n'est point d'art dans la société, qui ne dégénere quelquefois en pur métier. L'homme du peuple , sans s'embarasser de la théorie , débute hardiment par la pratique. Cette audace présomptueuse est le premier caractère des

charlatans: il n'est guere de village qui n'ait son payfan empirique, son docteur, &c. La Chirurgie n'est point à l'abri de ce brigandage, elle regarde avec raison, comme de son ressort, les fractures, & le talent de rétablir les os dans leur position naturelle, paroît, aux yeux de tout homme sensé, inséparable des connoissances les plus exactes & les plus sûres en anatomie. Cependant il est rare que chaque village n'ait pas son Renoueur ou Rebouteur, & c'est à lui, à un homme grossier, sans lumieres, sans jugement même, que le payfan confie le sort d'un membre estropié, plutôt qu'à l'homme de l'art, qui a fait des études suivies & positives sur cet objet.

Il faut pourtant convenir que, si le plus souvent le peuple est dupe de son aveugle confiance & en reste puni, quelquefois aussi ces artistes grossiers, à force de mensonge, de hardiesse, de bonheur même, viennent à bout de guerir les blessés qu'ils traitent. Un cas semblable a donné lieu

à un procès , dont on lit le précis dans le troisième volume du *Journal des Causes Célèbres* , p. 206 , & dont voici le sujet.

Un sieur *Objois* exerçoit dans la province de Mons-en-Chaussée le talent de Renoueur , pour lequel même il avoit été reçu maître , par lettres du 5 Janvier 1747 , à la charge de garder les statuts de la chirurgie. On l'accusa d'avoir violé cette condition , & d'être contrevenu aux statuts dans une guérison , qui , d'un côté , ajouta à sa réputation , & de l'autre , lui valut un procès.

Un Laboureur d'une paroisse voisine reçoit un coup de pied de cheval dans les côtes. Il appelle deux Chirurgiens , qui , après avoir visité sa blessure , décident qu'il a deux côtes cassées , le traitent en conséquence & appliquent un appareil convenable. Au bout de quelques jours le malade souffrant toujours , s'adresse au Renoueur du village de Mons. Pressé par les instances du malade & de sa famille , le Renoueur leve l'appareil appliqué par

les Chirurgiens , dont il dit avoir avant fait avertir un , qui ne se trouva pas chez lui ; il leve donc seul l'appareil , reconnoît que les Chirurgiens se sont trompés , dit qu'il n'y a point de fracture aux côtes , mais seulement une dislocation , ôte les bandages comme inutiles & même dangereux , & les remplace par un autre procédé , qui fut suivi d'une prompte guérison.

Cependant les deux Chirurgiens font assigner le Renoueur au Bailliage de Peronne , en condamnation de l'amende portée par leurs statuts , contre ceux qui levent un appareil , sans avoir appelé leur confrere , même par sommation judiciaire. Le Bailliage rendit une Sentence , qui déchargea le Renoueur de l'accusation , & débouta les deux Chirurgiens de leurs demandes. Il y eut appel au Parlement , qui confirma la Sentence. Cependant le Renoueur étoit dans son tort , puisqu'il étoit soumis aux statuts de Chirurgie , & qu'il les avoit violés en levant l'appareil

des deux Chirurgiens, sans la présence au moins d'un : il ne suffisoit pas de l'avoir averti : il falloit attendre qu'il vînt.

RÉTENTION D'URINE. I. Une des cruautés de *Tibere* étoit de faire boire abondamment ceux qu'il vouloit faire mourir, & quand ils avoient bien bu, il leur faisoit lier étroitement la verge, & les laissoit ainsi, jusqu'à ce que des douleurs cruelles les eussent fait mourir.

II. Un malade étoit réduit à la dernière extrémité, par une rétention d'urine. Il fit appeller deux Médecins en consultation. Après avoir délibéré ensemble sur la maladie, l'un des deux approche gravement du lit du malade, & lui dit :
 « Monsieur, nous avons murement réflé-
 » chi sur les causes de votre maladie :
 » nous avons trouvé qu'il faut vous com-
 » parer à un tonneau. Tant qu'il est
 » exactement plein, la liqueur ne coule
 » jamais par en bas, & il faut de néces-
 » sité lui donner de l'air par en haut, pour

„ qu'elle sorte ensuite par la route ordi-
 „ naire. Cela posé, il est démontré que
 „ la saignée seule pourra vous tirer d'af-
 „ faire , & que vous urinerez , dès que
 „ par ce moyen nous aurons donné de
 „ l'air à votre corps. Ce qui fut dit fut
 „ fait ». Mais le sang eut beau couler , la
 nature se mocqua de la démonstration
 du Médecin, qui vit avec étonnement
 partir son malade pour l'autre monde ,
 & , qui pis est, sans avoir uriné.

ACHE. I. Cette sorte d'herbe , qui est
 assez méprisée parmi nous , étoit fort esti-
 mée des anciens. Ils s'en servoient pour
 faire des couronnes , non-seulement dans
 leurs cérémonies religieuses , & dans
 leurs jeux solennels , comme le prouve
 une ode de *Pindare* à *Xenocrate d'Agri-*
gente , vainqueur à la course des chars ;
 mais encore dans leurs repas de plaisir &
 dans leurs fêtes galantes. Horace , prépa-
 rant un festin pour l'heureux retour d'un
 de

de ses amis , ordonne que les roses , l'ache
& les lys n'y manquent pas :

Neu desint epulis rosæ ,
Neu vivax apium , &c.

Le même Poëte , dans une occasion à
peu près semblable , s'écrie , transporté de
joie , qu'on lui fasse au plus vite des
couronnes d'Ache ou de Myrthe.

Quis udo
Deproperare apio coronas
Curat-ve myrtho ?

II. Les anciens employoient encore
l'Ache à des usages fort différens : Sui-
das nous apprend qu'ils s'en servoient dans
les obseques , qu'ils en répandoient sur
les tombeaux , & qu'ils croyoient qu'elle
étoit extrêmement du goût des morts ;
jusques-là , qu'au rapport de Plutarque , on
disoit proverbialement : *δεισδαι σελινον* avoir
besoin d'Ache , à peu près dans le sens que
nous disons , *sentir le sapin* , ou *avoir un*
pied dans la fosse.

AMPUTATION. I. M. Sabatier, Professeur Royal des Ecoles de Chirurgie, Chirurgien Major de l'Hôpital Royal des Invalides, &c. fit l'amputation de la cuisse à un Soldat, qui depuis long-temps demandoit qu'on lui donnât une peau de mouton, ainsi qu'on a coutume d'en accorder l'hiver dans cet hôtel à ceux qui ont eu un membre coupé, pour envelopper leur moignon. Aussi-tôt que sa jambe fut coupée, pendant laquelle opération ce Soldat ne dit pas un mot, il s'écria : *j'aurai donc enfin une peau de mouton.*

II. M. Faber, Maréchal de France, ayant été grièvement blessé à la cuisse, au siège de Turin, tous les Chirurgiens conclurent à faire sur le champ l'Amputation : mais il ne voulut jamais y consentir, malgré les pressantes sollicitations de M. de Turenne & du Cardinal de la Vallette, il leur dit pour toute réponse : *je ne veux pas mourir par piece ; la mort m'aura tout entier, ou elle n'aura rien.* Elle n'eut effectivement rien, car il guérit

de sa blessure , contre toute espérance. Si M. *Bilguer* , qui a fait une dissertation sur l'inutilité des Amputations , & son Traducteur , M. *Tiffot* , eussent connu ce fait , ils en eussent sans doute tiré bon parti en faveur de leur opinion.

III. *Dominique de Vic* , Gouverneur d'Amiens & de Calais , & Vice-Amiral de France , ayant eu , en 1586 , tout le mollet de la jambe droite emporté d'un coup de fauconneau , & ne pouvant plus monter à cheval , sans ressentir les plus vives douleurs , fut obligé de quitter le service ; il vivoit dans ses terres , en Guyenne , depuis trois ans , lorsqu'apprenant la mort d'Henri III , les embarras où se trouve Henri IV , il prend aussi-tôt la résolution de se faire couper la jambe , ce qu'il exécute , vend une partie de son bien , & va trouver son Roi , auquel il rendit des services signalés en plusieurs occasions ; c'est le même , qui , deux jours après l'assassinat de ce bon Roi , passant dans la rue de la Feronnerie , & regardant l'endroit où

avoit été commis cet horrible crime, fut si faisi de douleur, qu'il tomba sur le champ presque mort, & mourut effectivement le lendemain.

IV. Un Créole habitant au loin dans les terres, auprès du Cap-de-bonne-Espérance, avoit la gangrene à une main, par la suite d'une blessure négligée; ayant jugé qu'il n'y avoit pour lui d'autre ressource que l'Amputation, & étant trop éloigné de la Ville, pour faire venir ou aller trouver un Chirurgien, il se décida à se faire lui-même l'Amputation. Après avoir préparé en conséquence des herbes & des remedes pour la suite de l'opération, d'un coup de hache il amputa sa main, au-dessus du poignet. Il ne prit d'autre précaution, que celle de faire tenir son bras fixe par un aide; il appliqua ensuite les remedes qu'il avoit préparés & guérit parfaitement. Je l'ai vu, dit M. de Pages, qui rapporte ce fait dans son voyage autour du monde, tom. II, p. 31. Je l'ai vu très-bien portant à Simons-Bay, où il

étoit venu avec ses Esclaves & des charriots chargés du beurre qu'il retiroit de ses troupeaux.

V. Le trait suivant n'est pas moins courageux. A la bataille d'Aberdeen en Ecosse, en 1644, où commandoit le Marquis de Montrose, un Irlandois eut la jambe presque entierement emportée par un boulet de canon, enforte qu'elle ne tenoit plus que par un reste de chair; il prend son couteau, se coupe lui-même ce reste de chair, puis donne sa jambe à un de ses camarades pour la faire enter-
rer. Il guérit de sa blessure & fut fait cavalier.

VI. En 1781 ou 82, un Anglois va trouver un Chirurgien habile de cette ville, dont le nom ne nous est pas parvenu. --- Monsieur, vous voyez cette bourse; elle contient cent guinées, & fera le salaire de l'opération dont je vais vous charger, si vous la faites avec succès: dans le cas contraire, ce pistolet punira votre refus ou votre maladresse.

--- De quoi s'agit-il ? --- Il me faut couper cette jambe. --- Mais, Monsieur, elle est saine, dans le meilleur état : je ne puis ni ne veux vous faire , sans nécessité quelconque , une opération aussi cruelle. --- Ne balancez pas un instant à me satisfaire , ou votre vie. Je n'ai ni instrumens ni bandages préparés. --- J'ai prévu cette objection , & je me suis muni de tout ce qui est nécessaire : vous n'avez donc point de prétexte ; operez. Il fallut que , malgré lui , le Chirurgien séparât du corps , une jambe qui y convenoit très-bien ; mais qu'une fantaisie singulière avoit proscrire. L'Anglois guérit & retourna dans sa patrie avec une jambe de bois.

On assure que le Chirurgien , quelques temps après , reçut de cet original une lettre conçue en ces termes : « recevez ,
 » Monsieur , pour témoignage de ma vive
 » reconnoissance , la lettre de change
 » incluse de deux cent cinquante guinées ,
 » sur M. Ponchaud ; vous m'avez rendu

» le plus heureux de tous les hommes ,
 » en m'ôtant un membre qui mettoit à
 » mon bonheur un obstacle invincible.
 » Ce langage vous paroîtra celui d'un fou,
 » & vous aurez raison de me juger tel , si
 » l'homme le plus passionné mérite cette
 » épithete. J'aime , que dis-je ? j'adore
 » une femme charmante , sans laquelle
 » l'existence m'étoit à charge , & dont
 » le sacrifice d'une jambe pouvoit seul
 » m'obtenir la main. Je m'y suis déter-
 » miné , dès le moment que j'ai sçu le
 » motif de sa résistance. Elle n'avoit qu'une
 » jambe , & ne vouloit pas que j'eusse de
 » ce côté sur elle une supériorité , qu'elle
 » croyoit me mettre dans le cas de lui
 » faire des reproches. Injuste qu'elle étoit !
 » tant d'autres avantages assuroient son
 » empire sur l'amant le plus tendre !
 » Enfin , monsieur , de retour à Lon-
 » dres , ma situation l'a subjuguée : nous
 » nous sommes unis , & je trouve une
 » consolation bien puissante , de la priva-
 » tion à laquelle j'ai consenti , par la res-

» semblance qu'elle me donne avec l'objet
 » de tous mes vœux. Qu'est - ce , après
 » tout , que cette privation , au prix de
 » la jouissance qu'elle m'a procurée , &
 » quel est l'homme qui ne s'y résoudroit
 » pas , pour la possession d'une épouse ,
 » qui doit faire son bonheur » !

VII. Il y avoit autrefois à S. Pétersbourg une sorte d'accusation , que l'on appelloit *crier le mot* ; elle consistoit à prononcer quelques paroles qu'on ne peut traduire que par ceux de *paroles & faits* , & qui ont à peu près cette signification : *J'ai à porter quelque plainte contre tel & tel , il a commis des crimes capitaux*. Ces cris étoient autrefois si sacrés & si effrayans , que quand ils se faisoient , on voyoit pâlir ceux qui étoient présens , & se retirer en faisant des signes de croix. Voici à ce sujet une anecdote qui doit trouver place ici.

Un Chirurgien major d'hôpital trouva nécessaire de faire l'amputation du bras à un malade : celui-ci protesta long-tems contre cette opération , & dit qu'il ne la

souffriroit pas. Le Chirurgien, qui ne l'écoutoit pas, ordonna de le tenir, & se mit en devoir d'opérer. Le patient, parmi les cris horribles qu'il faisoit, menaçoit le Chirurgien de *crier le mot*, si on ne le lâchoit pas. Ceux qui étoient présens, pâlissoient, & vouloient quitter prise. Le Chirurgien, qui ignoroit la langue Russe, & en conséquence ce que disoit le malade, alloit toujours son train, & finit l'opération, pendant laquelle celui-ci cria effectivement le mot. On mit au fait du mot le Chirurgien, qui, sans l'intervention du corps des Médecins, eût été mis en prison, & essuyé un procès très-fâcheux & très-dispendieux.

VERRUE. I. Les Anglois du commun prétendent que c'est un signe heureux d'avoir une verrue au visage, & attachent beaucoup d'importance à la conservation des poils qui naissent ordinairement sur ces sortes d'excroissances.

II. Dans une certaine ville de Province assez considérable , l'usage est de dire que l'on guérit les verrues , en les frottant à l'habit d'un cocu. Un étranger qui passoit par cette ville se plaignoit à un habitant de plusieurs verrues qu'il avoit aux mains : l'habitant lui conseilla de les frotter à l'habit du Marquis de. . . . dont la femme étoit une célèbre coquette , lui faisant entendre que ce Marquis avoit une vertu particulière pour guérir les verrues. L'étranger croit ce qu'on lui dit , & exécute de bonne foi le conseil qu'on lui a donné. *Que faites-vous là* , lui dit en se tournant le Marquis ? *Ce n'est rien* , répondit l'étranger : *je veux seulement faire passer mes verrues*. Le Marquis , piqué , lui réplique par un soufflet. Les deux champions mettent l'épée à la main , se battent , & après que l'un des deux a été blessé , ils s'expliquent mutuellement.

VÉROLE. I. Qui n'a pas lu l'ingénieux badinage de M. *Linguet* sur cette hon-

ce teuse maladie ? La brochure qu'il a composée à ce sujet, est intitulée : *La Cacomonade*, dans laquelle l'Auteur examine la nature du mal vénérien, ses principes, les maux qu'il cause, si les anciens l'ont connu, si *Job* en a été attaqué, si la lepre étoit la même maladie, ses différens voyages, ses préservatifs, ses remèdes, &c. &c. Cet Ouvrage est plein d'esprit & de sel, & il a dans son genre cet ascendant supérieur, qui caractérise tout ce qui sort de la plume de M. *Linguet*.

II. Un autre Ecrivain, recommandable sur-tout par les agrémens de son style & par sa manière intéressante de raconter les faits, M. l'Abbé de la Porte, a très-bien décrit l'origine & les progrès de ce mal funeste dans le tome XI de son *Voyageur François*, à l'article de S. Dominique. Il nous apprend, tome XII, que les maladies vénériennes sont si communes au Pérou, que très-peu de personnes en sont exemptes, & qu'à *Lima*, la Capitale, le libertinage est porté à un tel excès,

qu'on ne voit souvent par-tout que des vérolés. Le mal est d'autant plus difficile à déraciner , qu'il y a peu de Médecins pour le traiter ; que l'unique ressource est dans le secours de quelques vieilles femmes, qui traitent ces maladies avec des ptisannes & par des cauterres, que portent également presque toutes les personnes des deux sexes. M. l'Abbé de la Porte ajoute que les Dames font si peu de mystere de cette maladie , que dans leurs visites elles se demandent des nouvelles de leurs véroles, & se pansent réciproquement leurs ulceres.

III. Le trait suivant est tiré d'Emile , édit. in-12. tom. II , pag. 163. Un vieux militaire , dit J. J. Rousseau , qui s'est distingué par ses mœurs autant que par son courage , m'a raconté que dès sa premiere jeunesse , son pere , homme de sens , mais très-devot , voyant son tempéramment naissant le livrer aux femmes , n'épargna rien pour le contenir ; mais enfin , malgré tous ses soins , le sentant

prêt à lui échaper , il s'avisa de le mener dans un Hôpital de vérolés , & , sans le prévenir de rien , le fit entrer dans une salle , où une troupe de ces malheureux expioit , par un traitement effroyable , le désordre qui les y avoit exposé. A cet hideux aspect qui révoltoit tous les sens à la fois , le jeune homme faillit à se trouver mal : va , misérable débauché , lui dit-il alors d'un ton véhément , fuis le vil penchant qui t'entraîne : bientôt tu seras trop heureux d'être admis dans cette salle , où , victime des plus infâmes douleurs , tu forceras ton pere à remercier Dieu de ta mort. Ce peu de mots , joints à l'énergique tableau qui frappoit le jeune homme , lui firent une impression qui ne s'effaça jamais. Condamné par son état à passer sa jeunesse dans des garnisons , il aima mieux essuyer toutes les railleries de ses camarades , que d'imiter leur libertinage. J'ai été homme , me dit-il , j'ai eu des foiblesses ; mais , parvenu

jusques à mon âge , je n'ai jamais pu voir
une fille publique sans horreur.

IV. On trouve dans un Ouvrage moderne ce distique latin sur la passion des François pour les voyages , comparée à celle qu'ils ont , pour les voyages dans l'isle de Cythere.

Nullibi stat Gallus , totidem percurrere gaudet
Quot peragrat morbus gallicus ipse plagas.

Voici la traduction : c'est le mot *plagas* qui en fait tout le sel : le François n'est stable nulle part. Il aime à parcourir autant *de pays* qu'en parcourt le *mal* françois.

V. L'épigramme suivante ne fera pas déplacée ici.

Pendant le Jubilé Lyfandre fit dessein
De quitter le péché , d'en faire pénitence :
Il avoit résolu de vivre comme un Saint ,
Et commençoit déjà d'entrer dans la souffrance.
Pour gagner les pardons , il hantoit les saints
lieux :

Il visitoit déjà la quatrieme église :

Il rencontre Phylis : quelle fut sa surprise !

Il ne peut résister au pouvoir de ses yeux.
 Il quitte son salut pour suivre son idole ,
 Il perd son jubilé , & gagne la vérole.

VI. On lit dans Horace , Juvenal , Martial , Petrone , &c. une infinité de passages , qui sous différens noms , font connoître que la maladie vénérienne n'est pas si nouvelle qu'on le croit ; combien de gens dont on peut dire ce que disoit Juvenal de ceux de son tems, *morbum vultu incessuque fatentur* , ils font voir sur leur visage & dans leur marche la maladie ! Les bains particuliers qu'on apprêtoit à Auguste , la retraite de Tibere dans l'Isle de Caprée , ne prouvent-ils pas de reste que la débauche étoit suivie de maladies , si non pareilles à celles de nos jours , au moins aussi cruelles & aussi rebelles à traiter ? Un Auteur dans les vers suivans , inféré dans le Mercure de France , Août 1729 , fait remonter encore plus haut l'origine du mal vénérien :

Que maudit soit presqu'autant que Pandore ,
 Diomedes qui put blesser Vénus !

Elle éprouva l'art du Dieu d'Epidaure ;
 Et maux cuifans de-là nous font venus ;
 Car Vénus est Déesse rancuniere.
 Elle jura , prenant Stix à témoin ,
 Que nul mortel ne suivroit fa baniere ,
 Qui d'Esculape à son tour n'eût besoin.

VII. Ce que nous appellons mal Napolitain , les Italiens l'appellent mal François. Avons-nous raison ? Ont-ils tort ? Je n'en fais rien. Tout ce que je fais , c'est : que ce mal , qu'on regardoit autrefois comme une infamie , est presque devenu à la mode , malgré qu'il y ait beaucoup à perdre & rien à gagner. Quand on y a été pris , on en est quitte pour s'excuser , comme le Cardinal *Cascia* , qui vint un jour trouver le Pape Benoît XIII , & lui dit qu'il avoit gagné le mal françois pour s'être essuyé les mains avec une serviette , dont s'étoit servie avant lui une personne vérolée. Le bon Pape le crut , & tous ceux qu'il voyoit , il les avertissoit charitablement de bien prendre garde de gagner de la même maniere le même mal ,

leur

leur citant pour exemple le Cardinal
Casica.

VIII. Ce mal terrible, dit M. de Saint-Foix, *essais historiques sur Paris*, tom. 4, pag. 184, dont notre bon Roi François I, auroit pu dire,

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas les Rois,

lui fut donné par la femme d'un Marchand de fer nommé *Lunel*. Un Moine, Aumônier dans les troupes de *Charles Quint*, passant par Paris pour se rendre en Flandres, se trouva plusieurs fois avec ce *Lunel*, & à force de le prêcher, il parvint enfin à en faire un fanatique. Votre Roi, lui disoit-il, protege le Luthéranisme en Allemagne, & il ne tardera pas à l'introduire en France: servez, en vous vengeant de lui & de votre femme dont vous vous plaignez, servez la Religion: communiquez à votre femme ce mal auquel on n'a pas encore trouvé de remede véritable. *Louis Guyot*, *Mezeray*, *Legendre*, & autres Historiens disent que *Lunel* alla lui-même

s'infecter dans un mauvais lieu , qu'il communiqua son mal à sa femme , laquelle le rendit à François I, qui l'aimoit.

IX. Il y a eu dans le seizieme siecle un certain *Maynard* de Verone , qui a écrit sur la maladie vénérienne : il la faisoit venir d'une constellation particuliere , qui avoit fait depuis peu une révolution dans l'orbe céleste , & il prétendoit que lorsque cette constellation s'éloigneroit du globe de la terre , la vérole disparoîtroit avec elle : il prédit même que ce changement, utile & agréable à l'un & l'autre sexe , ne tarderoit pas à arriver. Mais il mourut sans avoir vu accomplir sa prophétie , qui ne l'est pas encore depuis deux siècles , & qui probablement ne le fera jamais.

X. Thierry de Hery , Chirurgien de Paris , mort en 1599, dans un âge fort avancé, étudia à fond les maladies vénériennes : il traita à Rome, dans l'Hôpital S. Jacques-le-Majeur , par la méthode des frictions , beaucoup de personnes attaquées de cette maladie , & on assure qu'il y gagna plus

de 50000 écus. Il eut sans doute pu, à plus juste titre , faire devant la statue de Charles VIII , la même priere que faisoit à genoux un Chirurgien du dernier siècle. Comme on lui faisoit remarquer qu'il se méprenoit , & que ce n'étoit point là une statue de Saint , je ne me méprends pas , répondit-il , c'est bien là le moindre hommage, que je puisse rendre à celui qui a apporté en France un mal, dont le traitement a guéri & guérira éternellement les Chirurgiens de la pauvreté.

XI. Un particulier , dont le corps étoit abîmé de vérole & prêt à se séparer de l'ame , répétoit souvent dans les dernières heures de sa vie , ces paroles tirées du premier livre des Rois : *gustans , gustavi parumper mellis in summitate virgæ , & ecce ego morior. J'ai goûté en goûtant un peu de miel sur l'extrémité de ma verge , & voilà que je meurs.*

XII. Un jeune homme , nommé Adam, venu à Paris pour étudier, eut le malheur de gagner la vérole. Un de ses amis le

plâça chez un Chirurgien célèbre , qui faisoit sa principale occupation de retirer chez lui en pension , pendant quelque temps , les martyrs de Vénus , & qui en conséquence avoit dans sa maison plusieurs chambres séparées , donnant toutes sur le même corridor , & numérotées comme celles des auberges. L'ami d'Adam l'étant venu voir un jour dans ce réduit , & ne sachant pas quel étoit le n°. de sa chambre , cria de loin : *Adam , ubi es ? Adam , où êtes-vous ?* Celui-ci , qui reconnut la voix de son ami , lui répondit : *Domine , mulier quam dedisti mihi sociam , peccare me fecit : Seigneur , la femme que vous m'avez donné pour compagne , m'a fait pécher.* Cette réponse convenoit d'autant mieux dans ce cas , que c'étoit cet ami qui avoit conduit Adam chez les filles.

XIII. Lors du siege de la ville de Madrid par les Portugais , sous le regne de Philippe IV , les filles publiques , qui étoient en grand nombre dans cette Ville ,

arrêterent , après avoir tenu conseil ensemble , que toutes celles d'entr'elles qui étoient le plus affectées du mal vénérien , passeroient pendant la nuit dans le camp des Portugais , & feroient tout ce qu'elles pourroient pour leur communiquer leur mal ; ce qui fut exécuté avec autant d'exactitude que de succès : bientôt toute l'armée Portugaise fut infectée , & en conséquence presque tous les soldats & même les Officiers hors d'état de continuer le siège ; ce qui obligea de le lever.

XIV. Croiroit-on qu'un des chefs d'accusation intentés contre le Cardinal Wolse Ministre d'Henri VIII, Roi d'Angleterre, & mort dans les fers en 1533, fut de ce qu'ayant le mal de Naples, ainsi qu'on s'exprimoit alors, il avoit eu l'insolence de prendre son haleine trop près du Roi ?

XV. Lorsque M. de Crebillon donna en 1715 sa Tragédie de Xerxès, elle fut mal reçue, & n'eut qu'une représentation, ce qui décida l'Auteur à retirer aux Acteurs leurs rôles, & à les jeter au feu.

Comme dans la Tragédie il faisoit mourir presque tous les personnages, une Actrice, qui avoit la réputation d'avoir empoisonné plusieurs personnes de ses faveurs, voulant se moquer de notre Poëte, lui demanda la liste des morts. Et vous, mademoiselle, reprit Crebillon, donnez-moi la liste de tous ceux que vous avez blessés.

XVI. On parloit devant Monsieur A. M. P. d'un méchant homme qui avoit la vérole. *Ah !* dit-il, *son sang circule dans soname.*

XVII. Raoul Spifame, Avocat, mort en 1563, est Auteur d'un Ouvrage devenu assez rare, intitulé : *Dicrarchiæ Henrici Regis christianissimi, Progymnasmata*, in-8°. M. Auffray a publié en 1775 aussi in-8°. un Ouvrage intitulé : *Vues d'un Politique du XVI^e. siècle.* Ce n'est, pour ainsi dire, qu'un extrait de celui de Spifame, auquel M. Auffray a ajouté des réflexions très-judicieuses. C'est ainsi que Spifame ayant dit que les femmes

vérolées doivent être poursuivies comme
 meurtrieres, « qu'il doit être enquis &
 » informé contre toutes femmes véro-
 » lées, andables & infectées de ladite
 » maladie de grosse galle de Naples, &
 » toutes celles qui auront par telle voie
 » de rencontre charnelle infecté aucune
 » personne, soit en Bourdeau ou ailleurs,
 » seront constituées prisonnières, & leur
 » procès criminel fait & parfait comme
 » à meurtrieres & homicides ; & celles
 » qui seront trouvées auxdicts Bourdeaux
 » jurés, malades de telles maladies, se-
 » ront à présumer ainsi criminelles, veu
 » qu'elles se sont exposées à congression
 » depuis la cognoissance qu'elles ont de
 » leur ditte maladie contagieuse ». Si cette
 loi, dit à ce sujet M. Auffray, est beau-
 coup trop sévère, elle présente aussi des
 vûes de la plus grande sagesse. Il est
 certain que l'on ne devroit pas attendre
 que ces femmes se présentassent à la gué-
 rison, parce qu'elles ne le font, qu'après
 avoir infecté un grand nombre d'hommes,

& qu'elles sont dans un état déplorable. En informant contre celles qui seroient tarées, jusques dans leur domicile, & en leur infligeant des peines sévères, lorsqu'elles seroient trouvées gâtées, on étoufferoit dans son berceau un monstre bien nuisible à la population, puisqu'on les forceroit à se présenter aussi-tôt qu'elles seroient infectées. C'est peut-être, ajoute M. Auffray, un des moyens les plus efficaces pour détruire cette affreuse maladie, bien digne de l'attention de tout bon gouvernement.

XVIII. M. Mercier a fait dans son *Tableau de Paris*, tom. VIII, pag. 18, une peinture affreuse, mais vraie à bien des égards, du traitement des vérolés à Bicêtre. Il a trempé sa plume dans les couleurs les plus noires & les plus infectes. Mais ceux qui ont parcouru cette maison, ceux sur-tout qui ont assisté à ce qu'on appelle *la coupe*, les jours marqués pour cette cruelle & horrible cérémonie,

monie , avoueront que le tableau de M. Mercier est dessiné d'après nature.

XIX. L'établissement formé à Vaugirard d'un Hôpital , où tous les enfans attaqués du mal vénérien sont traités avec leurs meres, ainsi que les nourrices trompées , & qui , pour prix d'une fonction naturelle , ont reçu dans leurs veines un trépas commencé ; cet établissement , dis-je , qui suffiroit seul pour immortaliser le nom de son Fondateur, est dû à l'Administration toujours attentive & vigilante de M. Lenoir. Chez les Romains, tout citoyen qui avoit sauvé du trépas son semblable, recevoit pour récompense une couronne civique : si avoir formé un établissement, tel que celui dont nous venons de parler, c'est réellement avoir rendu la vie à une multitude d'infortunés, qui sans lui seroient périés ; que de couronnes civiques il faudroit donner à son Auteur !

PETITE VÉROLE. I. Le jeune Duc d'Antin se rendoit à Brême , qui venoit

d'être prise par nos troupes. Il rencontre sur la route un Médecin de sa connoissance, auquel il demande d'où il venoit : celui-ci lui répond ingénument qu'il vient de donner ses soins à un malade du voisinage, attaqué de la petite Vérole. Cette parole fut un coup de foudre pour le jeune Duc. Il quitte brusquement le Médecin, l'imagination frappée que le mal va s'emparer de lui, il arrive en hâte à Brême, se met au lit & dit à tout le monde qu'il a la petite Vérole. La suite ne justifia que trop bien son pressentiment ; car dès le lendemain l'éruption se fit : mais la mort enleva en peu de jours ce jeune Seigneur. Cette histoire tragique est arrivée en 1759 à l'armée d'Hanovre.

II. Madame *Dumontier*, écrivant à sa fille, rapporte un fait singulier sur la petite Vérole, dont elle a été témoin. Elle dit qu'une Jardinier fut prise de cette maladie le lendemain de ses couches. Elle étoit toute couverte de boutons, lorsqu'elle s'étant échappée des mains de ceux qui la

gardoient , elle courut au bout du jardin & fut se jeter dans un puits , où elle resta assez long - temps ; on l'en retira sans connoissance : une Sœur Grise qui se trouva-là fit venir deux sceaux d'eau-de-vie , dans lesquels elle mit tremper deux draps , dont elle fit envelopper la Jardiniere. Peu de temps après elle reprit ses sens , en disant qu'elle étoit dans un feu. Au bout d'une demi - heure la petite Vérole reparut , & trois heures après cette femme se trouva dans la même situation où elle étoit avant de se jeter dans le puits.

III. Une dame de la Cour venoit de mourir ; quelqu'un dans une compagnie dit qu'elle étoit morte de la petite vérole. *Pas tant petite* , reprit un particulier qui avoit connu cette dame. C'est à peu-près dans le même sens que quelqu'un disant à M. de Fontenelle , qu'une femme de théâtre venoit mourir de la petite vérole , il répondit ; *cela est bien modeste.*

IV. On a cru très-longtems qu'il n'y avoit que l'homme parmi les animaux qui

fut réellement susceptible de la petite vérole & de la rougeole ; mais depuis que nous avons élevés des singes dans nos foyers , l'expérience a prouvé le contraire. Tous les habitans de S. Germain en Laye , près Paris , furent témoins qu'en 1767 , un singe prit la petite vérole en jouant avec des enfans , & en a toujours depuis porté les marques.

M. Paulet , Médecin de la faculté , ayant été appelé au mois de mars 1770 , dans une maison où une jeune fille avoit la rougeole , il eut grand soin de prévenir les personnes de la maison du danger de la communication , même pour le singe qu'on y élevoit. Mais il n'étoit plus tems ; car , une des sœurs de la malade , & le singe qui couchoit régulièrement tous les soirs sur les pieds du lit de la malade , furent l'un & l'autre attaqués de la rougeole avec presque tous les mêmes symptômes , & traités & guéris par les mêmes remedes.

Mais l'homme & le singe ne sont pas encore les seuls individus susceptibles de

gagner le virus vériolique. Nombre d'exemples prouvent que cette maladie se communique à d'autres êtres, d'un sujet à un autre, & par le seul contact. Des bergers infectés de la petite vérole, l'ont communiquée à une brebis, à un troupeau, & celui-ci à un autre. C'est ce qu'on appelle *le claveau*. Un Auteur, (*Roder. à Castr. lib. 4. de Meteor. Microsc. cap. 6.*) rapporte avoir vu un cheval couvert de pustules de petite vérole. Il n'est pas rare que les chevres en soient attaquées & qu'un grand nombre en périclissent. On prétend que c'est la même contagion qui s'est étendue jusqu'en Laponie, (*Joan. Linde slope, lib. de venen. Lipsiæ 1739, pag. 311.*) & qui a infecté les Rennes. C'est même la seule peste que les Lapons craignent pour ces animaux.

V. *Jean Schmid*, Professeur de physique à Dantzick, rapporte que le fils de *M. Michel Ousel*, bourgeois de cette Ville, eut à l'âge de trois ans une petite

vérole, accompagnée d'une grande démangeaison au cou, & que cette démangeaison l'obligeant de se gratter violemment, il sortit de cet endroit plus de cinquante vers, qui ressembloient à des teignes, & étoient de la longueur d'une des phalanges du doigt. L'enfant fut guéri après cette éruption.

VI. M. *Chrétien - François Paulini*, Médecin de l'Evêque & Prince de Munster, nous a communiqué le fait suivant, qui est encore plus frappant. Le fils d'une femme veuve, d'un village de Poméranie, fut attaqué de la petite vérole; comme la pauvreté de cette femme ne lui permettoit pas d'appeller un Médecin, elle consulta une vieille femme de sa connoissance. Celle-ci lui conseilla de faire prendre à son enfant de la thériaque dans de l'eau de chardon benî: l'ayant couvert, dans la vue de le faire suer, peu de tems après cet enfant ressentit par-tout le corps une démangeaison insupportable, & pria sa mere de lui faire par-tout des frictions,

le plus rudement qu'elle pourroit. La dé-
 mangeaison augmentant au lieu de dimi-
 nuer, la mere voulut voir d'où elle venoit.
 Quelle fut sa surprise, lorsqu'elle vit son
 fils tout couvert de vers blancs extrême-
 ment petits, qui avoient à la tête deux
 petits points noirs, & qui faisoient effort
 pour se faire jour à travers les pores de
 la peau; les uns étoient déjà dehors &
 les autres prêts à sortir; elle fut si effrayée,
 qu'elle alla sur le champ appeller ses
 voisines, sans penser même à recouvrir
 son enfant, qu'elle trouva à son retour
 presqu'expirant, & qui mourut en effet le
 même jour dans une syncope.

QUINQUINA. Voici l'abrégé historique
 de cette plante : il y avoit longtems que
 le hasard avoit procuré aux Indiens la
 découverte de la vertu febrifuge de
 l'écorce de quinquina, lorsque les Euro-
 péens arriverent dans leur pays. Ils la
 cachèrent longtems aux Espagnols, leurs
 vainqueurs, qu'ils détestoient alors. Ce

ne fut qu'en 1640 que les Espagnols en apportèrent en Europe. Ce remede, quoique certain, fut quelque tems sans avoir grande vogue. La vice-Reine ayant été attaquée d'une fièvre opiniâtre, le Corrégidor de Loxa lui en envoya. Elle en fut guérie & en distribua beaucoup. On nomma alors le quinquina, *la poudre de la Comtesse*.

Vers l'année 1649, le Procureur-général des Jésuites de l'Amérique passa en Europe & se rendit à Rome, où il invita tout son Ordre à donner de la réputation à ce remede, dont il avoit apporté une provision. Chacun d'eux guérissoit les fièvres comme par enchantement. Dès-lors le quinquina changea de nom : on l'appella *la poudre des Peres*. Les Anglois l'appellent encore aujourd'hui *la poudre Jésuitique*, THE JESUIT'S POWDER.

Quelques Médecins ne connoissant pas suffisamment la vertu de ce nouveau remede, s'éleverent contre son usage ; on

en fut encore dégoûté par son prix excessif, car les Jésuites le vendoient fort cher. Ce fut alors qu'on vit paroître les brochures intitulées , *funérailles du quinquina* , *résurrection du quinquina*.

En 1679 , le Chevalier Tallot , Anglois , à force de prêcher l'utilité de ce spécifique , & même d'exagérer ses vertus , en fit revivre l'usage. L'année suivante on joua sur l'ancien théâtre Italien une comédie en trois actes & en prose , intitulée : *le remede Anglois ou Arlequin , Prince du Quinquina*. On en fit alors un nouveau secret que l'on vendit une grosse somme à Louis XIV. Tout le monde depuis en a eu connoissance & en a fait usage.

VAN-RIEBECK. Tel est le nom d'un Chirurgien qui servoit sur un vaisseau des Etats généraux , & qui fut le principal fondateur de la Colonie hollandoise du Cap de bonne-Espérance. Il eut le commandement de trois navires pour en prendre possession , & fut aussi nommé

Gouverneur de la nouvelle Colonie. Il attira au Cap , par la fidélité avec laquelle il remplit ses engagemens , un grand nombre de cultivateurs , & rendit en peu d'années cet établissement très-florissant.

DAQUIN. Un quart d'heure après la mort de la Reine Marie de Medicis , M. de Villacerf rencontrant dans la gallerie de Versailles M. Daquin , alors premier Médecin , lui donna un soufflet , en lui reprochant d'avoir tué la Reine , par la saignée qu'il avoit fait faire contre l'avis de M. Fagon. Ce soufflet , dit *Amelot de la Houffaye* , fut le premier avertissement de celui que la fortune lui devoit donner quelques années après , lorsqu'il fut chassé honteusement de la Cour. On croit que la véritable cause de l'exil de Daquin fut des propos un peu hasardés qu'il tint à madame de Maintenon , un jour qu'elle étoit malade.

L'Auteur du livre intitulé : *Annales de la Cour & de Paris* , dit que cet am-

bitieux Médecin , non content de la fortune qu'il avoit faite , se rendoit tous les jours de plus en plus importun par ses demandes ; qu'il osa même dire un jour à Louis XIV. que ses services alloient de pair avec tous ceux que ses sujets pouvoient lui rendre , & que la vie étant la chose du monde qui devoit lui être la plus précieuse , celui qui la lui conservoit devoit avoir toute son estime. Il pouvoit avoir raison dans le fond ; mais comme on ne parle pas toujours aux Rois comme aux autres hommes , ce propos , s'il l'a tenu , a dû déplaire à un Prince qui ne souffroit pas impunément qu'on lui manquât.

ABSTINENCE. I. Un certain frere Jean , Hermite de Lorraine , ayant appris que J. C. avoit été quarante jours sans prendre nourriture , le bon homme résolut de l'imiter au pied de la lettre. Pour cet effet il alla se blotir dans le cœur d'un vieux chêne de la forêt voisine de sa

retraite , au pied duquel étoit une fontaine. On assure qu'effectivement il y passa un carême tout entier sans autre aliment que de la belle eau claire , qu'il buvoit à longs traits , pour empêcher ses entrailles de se rétrécir.

Au bout de quarante jours l'anachorete , se croyant confirmé en grace, quitte sa caverne , retourne au village , va se placer dans le confessionnal de l'Eglise paroissiale , & invite les paroissiens à s'approcher de lui pour recevoir l'absolution de leurs péchés. Le Curé du lieu ne sachant ce que cela signifioit & ne devinant point que le prétendu confesseur étoit devenu fou , envoya son maître d'école pour le tirer du confessionnal. Le saint Hermite refusa d'en sortir , & pour se débarrasser de l'importun qui le tiroit par sa robe , il le tua d'un seul coup de couteau.

On faisit d'abord l'aflassin , & comme dans ce pays-là les loix penales sont assez expéditives , le coupable fut con-

damné à mort & conduit à Nancy, pour y être exécuté. Là, des Juges plus éclairés & moins brusques que les premiers, s'aperçurent que le criminel étoit absolument insensé, de sorte qu'ils se virent obligés de commuer son supplice en une prison perpétuelle. C'est-là où je l'ai vu de mes propres yeux, dit M. *Duval*, qui rapporte ce fait dans ses œuvres, tom. II. p. 112., & où il lui est arrivé la singulière aventure que vous allez lire.

Après avoir croupi dans cette prison pendant dix à douze ans, le démon de l'oïveté & de l'ennui lui suggéra le désir de vouloir connoître la conformation intérieure de son corps, & sur-tout ce qu'il avoit dans le ventre. Muni d'un fragment de vitre qu'il s'étoit procuré, on ne sçait comment, après s'être dépouillé plus qu'à demi & assis par terre, il se fendit le ventre de haut en bas, & en tira les intestins, qu'il étendit sur ses genoux, pour mieux les examiner. Là, tandis qu'il contemploit ce merveilleux

labyrinthe ; le Geolier étant venu lui apporter sa nourriture ordinaire , & voyant cet étrange étalage , se mit à crier au secours de toutes ses forces. « Du nombre » de ceux qui accoururent , dit M. Duval , étoit un habile Chirurgien , qui » r'habilla le trop curieux Frere Jean , » lui remit les entrailles où elles étoient » auparavant , & réussit si bien , que le » malheureux Hermite a encore vecu cinq » ans après cette opération ».

II. Laurent Joubert , sçavant Médecin du seizième siècle , a fait un traité particulier sur la possibilité de vivre long-tems sans manger. Il traite la matiere en anatomiste & en physiologiste très-habile , & il cite des exemples très-remarquables d'abstinence. Le Docteur Rondelet , son maître , avoit connu une fille à Montpellier , qui , pendant trois ans , ne vecut que de l'air. Ce qu'il y a de singulier , c'est que ce fut depuis l'âge de 10 à 11 ans jusqu'à celui de 13 ou 14 , qu'elle observa ce régime. A cette occasion, Jou-

bert remarque que , quoiqu'une femme, qui ne mange point, paroisse devoir être d'une grande épargne , cela n'est cependant pas vrai , parce qu'on ne peut guere travailler en ne mangeant pas ; & il finit par conclure qu'il vaut encore mieux nourrir une femme qui travaille , que de ne pas nourrir celle qui ne fait rien.

III. Athenée , Grammairien , appelé le *Varron des Grecs* , & qui vivoit dans le deuxième siècle , sous l'Empereur *Marc-Aurele* , rapporte dans ses *Dipnosophistes* c'est-à-dire , *les Sophistes à table* , que *Timon* le Misantrope avoit une tante , qui tous les ans se retiroit , comme un ours , dans une caverne , où elle passoit deux ou trois mois sans manger ; qu'au bout de ce tems elle en sortoit pâle & défaite , & retournoit chez elle , où elle se rétablissoit jusques à l'année suivante.

IV. Si l'on veut avoir les preuves les plus singulieres & les plus extraordinaires de longues abstinences , qu'on consulte un ouvrage que nous avons déjà cité ,

intitulé : *Diſſionnaire des Merveilles de la Nature*. L'Auteur s'eſt plu à en rapporter un très-grand nombre d'exemples , & cependant il n'a pas encore tout dit. Sur dix - huit ou vingt qu'il raconte , nous nous contenterons des deux ſuivans , comme les plus récents & les plus authentiques.

V. En 1772, M. *Pajot de Marcheval*, Intendant du Dauphiné , chargea le frere *Calixte Gauthier*, Religieux de la Charité , de ſe transporter au village de Château-Roux , diocèſe d'Embrun , pour y voir le nommé *Guillaume Gay* , âgé de 13 ans trois mois , fils d'un Laboureur de cet endroit, qui y vivoit, diſoit-on , depuis deux ans & demi , ſans boire & ſans manger. Il ſ'y transporta & y arriva le 10 août. Il prit d'abord tous les reſſeignemens que le Chirurgien du lieu put lui donner : il ſe renferma enſuite dans une chambre avec cet enfant , après avoir pris toutes les précautions néceſſaires pour n'être point trompé. Il y reſta juſqu'au
quinze

quinze du même mois, & il attesta que pendant tout ce tems cet enfant ne prit pas la moindre nourriture.

Son peu de goût pour les alimens lui est venu à la suite d'une esquinancie qu'il eut en 1760. Il ne prit aucun remede pour cette maladie, & depuis cette époque il a absolument renoncé au boire & au manger. Il eût été à désirer qu'on nous eût instruit de la suite de cette observation, & de ce qu'est devenu ce jeûneur obstiné.

VI. M. *Marteau de Granvilliers*, Médecin, & M. *Thibault*, Curé de la personne, dont il va être question, ont attesté qu'une femme veuve, nommé *Anne Harley*, du village d'Orival, diocèse & généralité de Rouen, vit depuis vingt-six ans sans manger ni pain ni viande, ni prendre aucune nourriture solide. Son seul aliment est un peu de lait qu'elle boit tous les jours, & qu'elle vomit encore presqu'aussitôt après. Malgré ce genre de vie, sa santé, dit M. Marteau, n'en paroît pas manifestement altérée. Pas plus d'é-

claircissement sur ce second fait que sur le précédent.

VII. Quiconque voudra sçavoir jusqu'où peut aller en ce genre les ressources de la nature, ou l'adresse des fourbes & des Charlatans, n'a qu'à consulter les Auteurs cités dans une dissertation sur l'impossibilité de vivre long-tems sans boire ni manger, soutenue en 1737 dans l'Université de Basle en Suisse, par J. J. Ritter. Voyez aussi le livre de Schurigius, imprimé à Dresde en 1725, & intitulé : *Chylologia Historico-Medica*.

NERFS. I. Le fameux Galilée rapporte dans un de ses dialogues l'Anecdote suivante, au sujet d'un Gentilhomme très-partisan de la philosophie d'Aristote. Ce Gentilhomme vint chez un célèbre Médecin à Venise, où étoit rassemblé beaucoup de monde, pour assister à une dissection que devoit faire un très-habile Anatomiste. Celui-ci ayant démontré quantité de nerfs, qui, sortans de la base du crâne,

du cervelet, & de la moëlle allongée, vont se distribuer le long du col de l'épine, & ensuite à tout le corps, de manière qu'ils ne touchent le cœur que par un petit filet; le Médecin demanda au Gentilhomme s'il croyoit encore avec Aristote, que les nerfs tirent leur origine du cœur. J'avoue, répondit-il, que vous m'avez fait voir le contraire très-clairement. Si l'autorité d'Aristote ne s'y oppo-
soit, je ferois de votre avis.

II. Les oiseaux, dit M. Clayton, dans les Transactions philosophiques, qui ont le bec plat & qui cherchent leur nourriture en tâtonnant, ou en fouillant dans la terre, ont trois paires de nerfs, qui s'étendent jusques dans leur bec: c'est par ces nerfs qu'ils distinguent avec tant de sagacité & d'exactitude, ce qui est propre à leur servir de nourriture, d'avec ce qu'ils doivent rejeter, choix qu'ils font uniquement par le goût, sans qu'ils voyent ces alimens. Ces nerfs paroissent avec plus d'évidence dans le bec & dans

la tête du canard : aussi n'y a-t-il pas d'oiseau qui fouille autant pour trouver sa nourriture. On trouve deux de ces nerfs dans la partie supérieure du bec de la corneille, du grole, &c.

III. Les Juifs ne mangent point le nerf de la cuisse des animaux, en mémoire du nerf de la cuisse de Jacob, que l'Ange lui toucha & qu'il engourdit de telle sorte, que selon quelques interprètes, il en demeura boiteux toute sa vie. Dom Calmet dit, Dictionnaire de la Bible, que cette abstinence du nerf de la cuisse des animaux, n'est commandée par aucune loi aux Israélites, & qu'elle n'est pour eux qu'une affaire de dévotion. Mais il faut, ajoute-t-il, qu'ilss'en soient abstenus même avant la loi; si la remarque qu'on lit dans la Genèse, ch. XXXII, v. 32, a été écrite par Moyse. Dans certains endroits ils s'abstiennent du quartier de derrière des animaux, & ils le vendent. Dans d'autres, ils se contentent d'en ôter le nerf & mangent la viande.

NOMBRIL. I. Les *Palamites*, Moines Grecs du quatorzième siècle, parvenoient, à ce qu'ils disoient, en contemplant attentivement & sans distraction leur nombril, à se procurer des extases, & à voir cette gloire, ces rayons de splendeur, cette lumière pure & incorruptible qui part du trône du Tout-Puissant. La doctrine mystique de ces Moines s'accrédita au point que Constantinople étoit remplie de dévôts qui passoient les journées entières immobiles sur un siège, les yeux fixés sur leur nombril, attendant la céleste vision. Les Empereurs *Jean Cantacuzene*, & *Jean Paleologue* avoient trop d'affaire chez eux & avec leurs voisins pour passer de même leur tems à contempler leur nombril; mais, d'ailleurs, ils favoriserent & protégerent hautement cette secte, & *Grégoire Palamas*, leur chef, fut même nommé à l'Archevêché de Thessalonique. *Essais de M. de Saint-Foix, tom. V, pag. 62.*

II. Ce qu'on remarque de plus singu-

lier dans une espece de sanglier que l'on trouve en terre ferme, & que les Indiens appellent *Beccaris*, c'est qu'au lieu d'avoir le nombril sous le ventre, cet animal le porte au milieu du dos. Quand il est tué, pour peu qu'on differe à lui couper cette partie, sa chair se corrompt en deux ou trois heures, & ne peut plus être mangée.

III. Les plus grands Peintres, tels que Raphael, Michel Ange, ont commis une faute impardonnable dans les tableaux qu'ils ont tiré d'Adam & Eve, en leur donnant un nombril. Jean-Baptiste Santerre, célèbre Peintre du siecle dernier, a su éviter cette balourdise, & dans son plus fameux tableau, celui d'Adam & Eve, il les a représentés sans nombril.

NYMPHOTOMIE. I. On appelle ainsi une opération de chirurgie, qui consiste à retrancher l'excédent incommode de cette partie dite chez les femmes les *Nymphes*. En Afrique, où cet excès

des Nymphes est fort commun , il y a des hommes dont le seul métier est de retrancher le superflu : ils vont criant dans les rues , *qui est celle qui veut être coupée ?* C'est ainsi que les chaudronniers , chez nous , ont la vogue pour couper les chats.

II. Dans quelques parties de l'Arabie & de la Perse , la Nymphotomie est ordonnée aux filles , comme la circoncision aux garçons ; on la pratique , quand elles ont passé l'âge de puberté. Chez d'autres peuples , comme ceux qui sont sur les côtes de la riviere de Benin , cette espece de circoncision se fait aux filles , tout-au-plus huit ou neuf jours après leur naissance.

NYPHOMANIE. Tel est le titre d'un ouvrage publié par un Médecin , en 1771 , & vendu publiquement , quoiqu'il contienne des descriptions & des faits qui n'auroient jamais dû être exposés à la curiosité publique , encore moins mis sous les yeux des femmes & des filles.

M. Astruc , qui a toujours respecté la

décence & l'honnêteté des mœurs , ayant cette matiere à traiter dans son ouvrage sur les maladies des femmes , a écrit en latin. Ou la nymphomanie est une maladie , ou elle ne l'est pas. Si elle en est une , comme on n'en peut douter , il n'y a que les personnes de l'art , obligées par état de remédier aux désordres de la nature , qui doivent en être instruites , & il étoit inutile de faire pour elles un traité particulier. Si la Nymphomanie n'est point une maladie , l'ouvrage du Médecin n'est qu'un livre très licentieux , & dont le gouvernement n'auroit jamais dû permettre la publication.

L'Auteur prétend que si une jeune fille se trouve à même de lire son livre , il n'en arrivera aucun mal. Peres & meres n'en croyez rien. Eloignez scrupuleusement de vos filles ce dangereux poison , & foyez sûr qu'elles ne peuvent en approcher , sans éprouver les plus funestes coups pour leur honneur. L'*Onanisme* de M. Tissot a perverti plus de jeunes gens

gens, qu'il n'en a guéri de la fatale passion qui en fait le sujet.

FAGON. I. Guy-Crescent Fagon, né à Paris en 1638, d'un Commissaire des guerres, fut destiné de bonne heure à la médecine. Lorsqu'il étoit sur les bancs, il soutint dans une these la circulation du sang, action alors très hardie, les vieux Docteurs y étant tout-à-fait opposés. Cependant ils pardonnèrent au jeune Bachelier, en faveur de l'esprit avec lequel il défendit ce qui leur paroissoit alors un paradoxe. Devenu premier Médecin de Louis XIV. en 1693, il remplit cette place avec le plus grand désintéressement ; en voici la preuve. Lorsque le Roi fit la maison du Duc de Berry, il donna à M. Fagon la charge de premier Médecin, pour la vendre à qui il voudroit. Ce n'étoit pas une somme à mépriser : mais le Médecin désintéressé, représenta qu'une place aussi importante ne devoit pas être venale, & il la fit donner à

M. de la Carliere qu'il en jugea le plus digne.

II. M. Fagon étoit d'une santé très-foible, qu'il ne soutenoit que par un régime presque superstitieux, & il pouvoit donner pour preuve de son habileté, dit Fontenelle, qu'il vivoit. Il mourut âgé de près de 80 ans.

III. Le trait suivant, qui est peu connu, mérite d'être conservé. M. Fagon avoit obtenu de Louis XIV, pour son fils, l'expectative de la première place d'Intendant des Finances : celle de Poulletier vint à vaquer en 1711. Le Roi la lui offrit ; mais Fagon déclara nettement qu'il ne vouloit point en priver le fils du défunt & qu'il aimoit mieux que le sien n'en eût jamais. Celle de Dubuiffon lui fut donnée en 1714.

IV. De deux fils qu'eut Fagon, l'aîné fut d'abord Evêque de Lombes, & succéda en 1711, à dom Côme, Feuillant. Il passa depuis à l'évêché de Vannes, où il donnoit, tant qu'on vouloit, des dispenses de mariage entre cousins-germains ;

le Parlement de Rennes jugea toujours ces dispenses très-bonnes. Le second fils, Conseiller d'Etat ordinaire au Conseil royal, dont il a été question ci-dessus, est mort à Paris, le 8 mai 1744, sans avoir été marié.

FIEVRE. I. En Suede les payfans qui ont la fièvre, font bouillir de la biere, où ils mettent du gingembre, des cloux de girofle, de la canelle & de la muscade : ils boivent cette liqueur la plus chaude qu'ils peuvent, & s'en trouvent bien ; les Bourgeois en usent aussi avec succès.

Ils ont encore pour le même mal un autre remede qui doit effrayer la plupart des gens de notre climat. Ils se mettent tous nuds dans de certaines étuves, qu'ils nomment *bastou*, d'où ils sortent, lorsqu'ils sont très-échauffés, & que l'eau leur découle de toutes les parties du corps ; ils se couchent immédiatement après dans la neige, ou se jettent, s'ils

savent nager, dans un lac à moitié glacé ;
& avec tout cela ils guérissent.

II. Un Empereur, irrité contre un Astrologue, lui demanda avec menaces, de quel genre de mort il croyoit périr. *De la fièvre*, répondit l'Astologue. Oh pour cela non, reprit l'Empereur ; car je vais te faire pendre. On étoit prêt d'exécuter le malheureux Astrologue, lorsqu'il dit à l'Empereur : Seigneur, ordonnez à vos Médecins de me tâter le poulx, & ils verront que j'ai la fièvre. Cette adroite faillie le tira d'affaire.

III. Martial a fait cette epigramme sur la fièvre ;

Languebam : sed tu comitatus protinus ad me

Venisti centum, *Symmache*, discipulis,

Centum me tetigere manus aquilone gelatæ :

— Non habui febrem, *Symmache* : nunc habeo.

J'étois languissant ; vous êtes aussi-tôt venu me voir, *Symmaque*, suivi d'une troupe de disciples : cent mains froides comme la glace m'ont touché : je n'avois pas la fièvre, *Symmaque*, & je l'ai maintenant.

Il y a encore deux épigrammes de Martial sur le même sujet ; l'une la 68^e. du X^e. livre sur la mort d'un médecin , qui a péri de fièvre ; l'autre la 16^e. du XII^e. livre sur une fièvre bien guérie.

IV. C'est au sujet de la fièvre-quarte , qu'une mere inquiète pour la santé de son fils qui en étoit attaqué , adresse dans Horace ses prières à Jupiter pour lui demander sa guérison , & lui promettre , s'il lui accorde cette grace , que le malade ne manquera pas de se baigner dans le Tibre ; elle dit :

Frigida si puerum quartana reliquit, illo

Mane die quo tu indicis jejunia , nudus

In Tiberi stabit &c. Lib. II. Satyr. 5.

Ces vers prouvent en même-tems que les Médecins Romains prescrivoient les bains froids contre la fièvre-quarte.

V. Voici l'origine du proverbe *de la fièvre de S. Vallier*. S. Vallier , pere d'Anne de Poitiers , Duchesse de Valentinois , & maîtresse de François I, convaincu d'avoir favorisé la fuite du Connétable de

Bourbon , fut condamné à avoir la tête tranchée. Sa fille obtint par ses larmes , & peut-être encore plus par ses charmes , la grace du coupable. La peur qu'il eut , avoit fait sur son esprit une telle impression , qu'il fut attaqué d'une fièvre très-violente qui ne le quitta qu'à la mort , ce qui a fait dire depuis : *Dieu nous garde de la fièvre de S. Vallier.*

VI. Tout ce qui regarde Voltaire , doit intéresser. Il est dit dans l'Almanach littéraire de cette année 1785 , pag. 77 , que ce grand Poëte n'a pas passé une seule année de sa vie, sans avoir la fièvre le jour de la S. Barthelemi. Il ne recevoit jamais personne à pareil jour , & restoit toute la journée dans son lit. L'affaiblissement de ses organes , l'intermittence & la vivacité de son pouls caractérisoient cette crise périodique ; on s'y attendoit ; on ne l'approchoit qu'en tremblant , & l'on se gardoit bien de lui en parler , crainte d'ajouter à sa douleur.

VII. On lit dans l'Histoire de l'Abyf-

finie , que l'on s'y sert de torpilles pour guérir la fièvre. Voici , nous dit - on , comment les Abyssins usent de ce remede. Ils lient le malade fort serré sur une table : ils appliquent ensuite le poisson successivement sur tous ses membres. Cette opération met le malade à une cruelle torture , mais elle le délivre sûrement de la fièvre ; bien des gens préféreroient de garder la fièvre , à faire usage de ce fébrifuge.

VIII. Il y a des fièvres locales , c'est-à-dire , qui n'occupent qu'une partie du corps. Le célèbre *André Cnoffalius* , Secrétaire & Médecin aulique de la Cour de Pologne , a traité & guéri un malade nommé *Martin Genger* , qui avoit une fièvre des mieux caractérisées , laquelle n'occupoit que le bras droit. Chaque jour ce bras , vers les 7 heures du matin , devenoit très-froid dans toute sa longueur , tandis que le reste du corps conservoit sa chaleur ordinaire. A huit heures le froid augmentoit , & étoit alors accompagné de trem-

blemens , qu'on appercevoit particulièrement à la main & aux doigts : trois heures après , la chaleur succédoit à ce grand froid , & le bras devenoit très-brûlant. L'accès de cette espece de fièvre , qui duroit ordinairement douze heures , étoit accompagné ou précédé de vomissemens. L'application d'un emplâtre de Santal & le traitement ordinaire à toute sorte de fièvre guérit celle-ci.

IX. M. Dodart , premier Médecin de Louis XIV , que Guy Patin , aussi avare d'éloges que prodigue de satyres , appelloit *monstrum sine vitio* , a dit dans les mémoires de l'Académie Royale des Sciences , année 1707 , qu'un illustre Musicien , grand compositeur , ayant été attaqué d'une fièvre continue avec redoublemens & un délire très-violent , demanda , le troisieme jour de sa maladie , qu'on exécutât dans sa chambre un petit concert. On lui chanta les Cantates de *Bernier*. Dès les premiers accords qu'il entendit , son visage prit un air serein ,

ses yeux furent tranquilles, & les convulsions cessèrent absolument. Il fut sans fièvre, tant que le concert dura, & dès qu'il fut fini, le malade retomba dans son premier état. On crut devoir continuer un remède, qui au moins calmoit le mal, tant qu'on en ufoit, & faisoit disparoître pendant ce tems la fièvre & le délire; il devint si nécessaire au malade, que la nuit on faisoit chanter, & même danser devant lui une parente qui le veilloit quelquefois, & qui, étant très-affligée, avoit bien de la peine à se prêter à cette complaisance. Une nuit entr'autres qu'il n'avoit auprès de lui que sa garde, qui ne favoit qu'un misérable Vaudeville, il fallut bien qu'il s'en contentât, & il en ressentit quelque effet; enfin dix jours de musique emporterent totalement sa fièvre, sans autre secours que celui d'une saignée du pied, qui fut suivie d'une grande évacuation; l'histoire des mémoires de l'Académie de l'année suivante fait mention d'un fait semblable,

L'influence de la musique sur le système nerveux de l'homme , & les bons effets qu'il en peut retirer , en nombre de circonstances , sont connus. Nous aurons occasion d'en rapporter par la suite d'autres exemples , non moins singuliers que celui que nous venons de citer.

X. De tout tems on a admiré la chaleur de l'action qui termine le quatrième livre de l'Iliade. Les anciens eux-mêmes en avoient une telle idée , qu'ils avoient dit qu'il étoit capable de guérir de la fièvre quarte. La superstition , qui prend tout à la lettre , en a fait ensuite un remède contre cette maladie. *Serenus Sammonicus* , célèbre Médecin & Précepteur du jeune *Gordien* , a adopté sérieusement cette recette dans des principes de médecine. Il ordonne , pour guérir la fièvre , de s'appliquer sur la tête le quatrième livre de l'Iliade. Cette observation n'est qu'une preuve de plus , qu'il n'y a rien de si absurde ni de si ridicule , qui dans un temps ou dans un autre n'ait été écrit

par quelque auteur célèbre. Cette réflexion peut servir , dit Pope , à humilier les uns & à consoler les autres.

XI. On n'en dira pas autant de l'idée sur la fièvre, que trace J. B. Rousseau dans une de ses lettres. « J'ai , dit-il , sur la
 » fièvre , une opinion qui vous paroîtra
 » bisarre , & que je crois pourtant vraie. Je
 » la regarde comme un remede , & non
 » comme un mal. (Bien des Médecins
 font en cela de l'avis de Rousseau).

» Quand la nature se trouve opprimée
 » par l'exubérance des humeurs , la fièvre
 » vient au secours , & elle combat jusqu'à
 » ce que l'ennemi soit repoussé dans ses
 » retranchemens. S'il est assez fort pour
 » faire une nouvelle sortie , le combat
 » recommence , & dure jusqu'à ce que
 » l'ennemi soit entièrement détruit , » (il
 falloit ajouter ou le malade tué) : « mais
 » comme la fièvre n'est pas toujours assez
 » forte pour en venir à bout , elle a be-
 » soin de troupes auxiliaires , & ces trou-
 » pes , ce sont les remedes qu'on emploie.

» Quand ils sont bons & donnés à propos ,
 » la guerre est bientôt finie : après quoi ,
 » on est sûr d'une paix de longue durée ».
 » Il n'arrive malheureusement que trop
 » souvent que les remèdes deviennent de
 » nouveaux ennemis , au lieu d'être des
 » troupes auxiliaires ». Ce système de
 Rousseau ne pourroit-il pas être regardé
 comme une belle fiction poétique ?

URINE. I. Un Médecin d'Allemagne
 s'étoit long-temps appliqué à la connois-
 sance des maladies par l'inspection des
 urines ; il prétendoit être parvenu à dis-
 cerner par cette voie , non-seulement les
 maladies , mais même les inclinations &
 les passions de ceux dont on lui présente
 l'urine. Un écolier voulut se divertir à
 ses dépens. Comme il fréquentoit sa mai-
 son , il eut l'adresse d'avoir une certaine
 quantité de son urine , qu'il mit dans une
 bouteille , & qu'il présenta ensuite au
 Médecin , comme celle d'un de ses amis.
 Le Médecin , après avoir examiné long-

temps cette urine , dit à l'écolier : Avertissez la personne , à qui est cette urine , de résister au mauvais penchant qu'elle a de voler , qui tôt ou tard lui sera funeste. L'écolier se mit à rire , & lui dit d'examiner plus attentivement cette urine , qui certainement étoit celle d'un homme irréprochable en tous points. Le Médecin foutint toujours son dire.

L'écolier lui avoua alors que cette urine étoit la sienne , qu'il lui avoit volée la veille. Suivez-moi , Monsieur , reprend aussi-tôt le Médecin , & vous verrez que j'ai dit vrai , quoique vous ayez voulu me surprendre. Il ouvrit alors une porte , & traversant la chambre , où étoient son lit & ses livres , il mena l'écolier dans un cabinet , ouvrit une armoire , & lui fit voir en petit tous les instrumens dont la Justice se sert pour punir les crimes , savoir , des potences , des roues , des fouets , des carcans , &c. Vous voyez , dit alors le Médecin , un appareil que je viens méditer tous les jours : je vous avoue

que je suis né avec la funeste inclination de voler. Lorsque j'ai la moindre tentation, je songe aussi-tôt aux supplices dont vous voyez ici les instrumens ; cela m'aide à surmonter mon malheureux penchant.

II. Forestus, qui a fait un savant Traité sur les urines, rapporte l'histoire d'un payfan avec un empyrique, & dévoile toutes les ruses que ces sortes de gens emploient pour être instruits des circonstances d'une maladie, avant de dire, à l'inspection des urines, quelle elle est. Il fait voir que toutes les forfanteries des Médecins à urine ne sont que des men songes adroits, dont le vulgaire est la dupe.

III. Dans un passage tiré de l'Histoire de S. Louis par *Jehan Sire de Joinville*, on lit que ce Prince faisoit des visites fréquentes à l'Abbaye de Royaumont, qu'il avoit fondée, & où il se plaisoit fort, & que là il y voyoit les freres malades, leur touchoit à chacun le poulx, appelloit ses

Phyficiens ou Médecins avec lui , & faisoit tant , qu'ils voyoient en sa présence les urines des Moines malades , &c. Ne sembleroit-il pas , d'après ce passage , que le Roi étoit obligé d'user de son autorité pour engager les Médecins à voir les urines des malades ? Il est probable qu'ils n'attachoient pas une grande importance à cette inspection ; c'est ce que paroît prouver le Glossaire qui est à la fin de la même histoire , où on lit ces quatre vers :

Li prud-homme li ancien
 Ont ceans un Fusicien ,
 Qui tant parest de franche orine ,
 Qu'il guérit sans voir urine.

Ce qui signifie que les premières personnes de l'Etat avoient chez elles un habile Médecin & de bonne doctrine , qui guérissoit , sans contempler les urines des malades.

IV. M. Bayle parle dans ses lettres d'un Médecin de Frise , lequel guérissoit plusieurs malades , en mêlant seulement

dans leur urine une poudre qui les faisoit
 fuer , vomir , ou aller à la selle , selon le
 besoin ou plutôt le tempéramment. Il est
 certain , dit M. Bayle , qu'il a guéri des
 malades , & qu'il en a fait fuer quantité.
 Les Médecins crièrent beaucoup contre
 lui. Un entr'autres de Rotterdam , M.
Lufneu , écrivit à ce sujet à M. Bayle une
 lettre qui a été imprimée *in-12.* en 1697
 chez Acher , sous ce titre : *Lettre à M. B.*
sur l'impossibilité des opérations sympati-
ques , par M. L.... Docteur en médecine,

V. Une des femmes bien aimées de
 Mahadi , fils d'Almanzar , & Calife en
 776 , attaquée depuis long-temps d'une
 maladie inconnue , charge une de ses ser-
 vantes d'aller consulter , avec une bou-
 teille de ses urines , un nommé Isa , qu'on
 disoit découvrir la cause de tous les maux
 par l'inspection des urines. La servante
 obéit , & pour n'être point trompée , dit
 au Médecin que l'urine qu'elle lui pré-
 sentoit , venoit d'une pauvre femme qui
 avoit grand besoin de son secours. D'une
 pauvre

pauvre femme, reprit aussi-tôt Isa ! Non, non, c'est celle d'une grande Princesse qui est enceinte d'un Roi. La servante rapporta cette réponse à la Princesse, qui d'abord fit présent à l'Esculape de 300 pieces d'or & de deux magnifiques habits, avec promesse que si la dernière partie de sa réponse se vérifioit, elle le feroit entrer dans la maison du Calife. Le bonheur le servit, on ne peut mieux ; car la Princesse accoucha effectivement quelque temps après d'un Prince. Elle parla d'Isa au Calife, qui le fit son premier Médecin, & le combla de graces. Isa eut la bonne foi d'avouer qu'il falloit qu'il eût parlé par quelque inspiration, ayant dit au hasard ce qui lui étoit venu dans l'esprit, & ayant cru bien faire de prendre le contre-pied de ce qu'avoit dit la servante.

VI. Une Religieuse, âgée de 22 ans, après une suppression de regles, pour laquelle on lui donna différens remedes, rendit chaque jour, pendant l'espace de

97 jours , quarante-trois livres au moins d'urine. Au bout de ce temps , cette quantité diminua jusqu'à douze , ce qui dura ainsi pendant quatre mois. Ce qu'il y a de plus singulier , c'est qu'elle ne buvoit pas , abhorroit même tout liquide. Elle mangeoit tout au plus deux livres d'alimens par jour , & rendoit d'ailleurs à proportion par les felles. Elle dormoit bien , & se portoit de même , quoique foible. Cette observation de *M. Mundini* est tirée des *Instituts de Bologne*.

VII. Je lisois hier , mon cher Monsieur (c'est le malade de Chaudray qui parle) , « dans la République des lettres ,
 » qu'il y a eu des personnes qui ont rendu
 » des toupets de cheveux dans leurs urines ; qu'un homme ayant pris des pilules
 » pour se purger , il en rendit une par
 » la même voie ; que d'autres ont rendu
 » des aiguilles , des os , des noyaux de
 » prune en urinant , &c. Pour moi je puis
 » vous dire , sans exagération , qu'il y a
 » dans les miennes de quoi faire toutes

» les especes de couleurs qu'on puisse
 » imaginer , à deux près. Ce qui me con-
 » sole , c'est que je produis tous ces co-
 » loris sans douleur. Envoyez - moi , je
 » vous prie , le nouveau livre intitulé :
 » *Le miroir des urines*. Ce miroir se met
 » plutôt , je crois , sous un lit , que sur
 » une toilette , &c. &c. »

VIII. Il existe un tableau du sacrifice d'Abraham , où ce patriarche est représenté tenant un fusil pour tuer son fils Isaac , & au-dessus un Ange qui , par son urine , qu'il répand sur le bassinet du fusil , empêche le coup de partir. Quelle singulière idée de peintre !

IX. Quelques Auteurs prétendent qu'Hermes ou Mercure Trismegiste , ayant observé le premier qu'une espece de singe appelé *cynocephale* , consacré à Sérapis , jettoit son urine douze fois par jour & autant la nuit , en des intervalles égaux , s'en servit ensuite pour mesurer les heures du jour : ils font même dériver le mot *heure* , d'un mot grec qui signifie *urine*.

Mais il est bien plus vraisemblable que les moyens que l'on mit d'abord en usage pour mesurer le tems , furent les révolutions journalieres du soleil.

X. Un animal fort commun à la Louisiane , qui est aussi petit qu'un chat de huit mois , est celui qu'on appelle *bête puante* ; il est naturellement foible & très lent dans sa démarche , & a une singuliere arme défensive. Lorsqu'on le poursuit & qu'on est prêt de l'atteindre , il lance sur celui qui le poursuit , son urine , qui est d'une odeur si forte & si suffoquante qu'on est obligé de se retirer pour prendre haleine , ce qui donne le tems à la bête puante de s'éloigner en fuyant. Recommence-t-on à la poursuivre , elle lâche une seconde dose d'urine , & continue ainsi de se défendre en retraite , jusqu'à ce qu'elle se trouve en sûreté.

XI. On peut regarder l'urine comme la lessive du sang : c'est de l'eau chargée de tout le sel qu'elle a pu dissoudre dans le corps , & des parties d'huile qu'elle

a pu entraîner. Si ces molécules huileuses & salines restoient parmi les humeurs , la santé s'en ébranleroit : elles porteroient une action deletere sur le cerveau même. Cependant qu'elles rentrent dans le sang , qu'elles y parviennent par les voies alimentaires , elles n'ont aucune action nuisible. On a vu nombre de gens avaler de leur urine , sans en ressentir la moindre incommodité. On fait que le Cardinal *Duprat* , pour sortir de prison , feignit une rétention d'urine , & buvoit secrètement celle qu'il rendoit. Ses Médecins y furent les premiers trompés. Ils avertirent le Roi qui , ne voulant pas perdre son Ministre , le fit élargir.

MÉDICAMENT. M. le Marquis Scipion Maffei fait mention dans la seizieme lettre d'un livre intitulé : *Galliæ antiquitates quædam selectæ* , &c. d'une inscription qui se lit sur une petite pierre gravée , de couleur verdâtre , où il est parlé de drogues & de médicamens. Il croit que

cette pierre étoit le couvercle d'une boîte à onguent , divisée en quatre compartimens , contenant chacun un collyre particulier ou une composition pour les maladies des yeux ; chaque collyre porte inscrit ou gravé sur le couvercle , outre le nom des drogues , celui d'un Médecin ou Pharmacien , savoir , *Jules Chariton*.

MASSER. I. On appelle ainsi une opération voluptueuse des plus singulières , établie dans l'Inde , & sur-tout à la côte de Coromandel , laquelle fait éprouver des momens d'yvresse & de langueur , tels que les Indiens s'évanouissent souvent dans ces situations entre les bras de leurs *Masses*. On assure que l'usage de se masser est nécessaire dans l'Inde & qu'il rétablit la circulation des fluides , qu'une trop grande chaleur tend à ralentir , au point d'ôter presque la liberté du mouvement. Voici au reste en quoi consiste cette opération.

On se couche sur un sofa ou sur un

canapé , avec une certaine quantité de petits oreillets , que l'on place sous la tête , les coudes , les poignets & les genoux. L'on ne conserve dans cette attitude qu'une légère draperie. Les personnes chargés de masser , paîtrissent les membres les uns après les autres , à peu près comme l'on paîtrit de la pâte , tirent les extrémités des membres , assez pour faire craquer toutes les jointures des poignets , des genoux &c. ; & tout cela sans qu'on éprouve la moindre sensation de douleur. Car ces especes de baigneurs sont d'une dextérité incroyable pour toutes ces opérations. Il y a même à la côte de Coromandel des hommes dont le métier est d'être *masseur*. Nous avons en France une autre maniere de *masser* , qui ne cede point à celle que nous venons de décrire : mais elle est plus secrete , plus recherchée , & il n'y a qu'un Sybarite qui ait pu l'inventer. *Intelligenti pauca.*

II. On croit que les Romains avoient anciennement connu cet usage de se faire

maffer ; ce passage de Martial semble au moins l'annoncer.

Percurrit agili corpus arte tractatrix ,
Manumque doctam spargit omnibus membris.

Seneque , en s'élevant contre le luxe des Romains , semble aussi leur reprocher cet usage oriental. M. le *Gentil*, tom. I. de son *voyage dans les mers de l'Inde* , dit avoir employé avec succès sur lui-même ce moyen, contre une roideur dans les articulations qui faisoit qu'il ne pouvoit marcher sans douleur.

JUGULAIRE (*saignée de la*). Un habile Médecin étoit un jour à dîner dans une maison où il y avoit grande compagnie. La conversation tomba sur la médecine & sur les Médecins. Un convive se permit à ce sujet les plaisanteries les plus vives & les plus indiscrettes , sans respect pour la présence du Médecin , qui ne dit rien alors , ou peu de chose. Quelque temps après ce joyeux convive fut attaqué d'un mal de gorge , on lui conseilla d'appeller un

un Médecin , & on lui propofa M. P.... ,
autant lui qu'un autre , dit-il.

Le Médecin arrivé , il tâte le pouls
du malade , examine fa bouche , touche
fa langue , & décide que le danger eft
urgent , & qu'il faut fur le champ faigner
monfieur à la gorge. Il offre même de
refter pendant la faignée , afin de mieux
juger de la quantité de fang qu'il faudra
tirer. Le Chirurgien eft appellé & arrive.
M. P.... fait écarter tout le monde , en
difant que le Chirurgien & lui fuffifent
pour faire la faignée , & qu'un plus grand
nombre de perfonnes ne feroit qu'à
embarrasser. Il fait lever & affeoir fur une
chaife le malade.

Après que le Chirurgien a appliqué
la double ligature , ainfi qu'il eft d'ufage ,
le Médecin fe charge de tenir & tirer
celle qui doit ferrer le col. Comme on
appelloit quelqu'un pour tenir la bougie ,
non , dit le Médecin , *monfieur aura bien*
le courage de la tenir : en même tems il
la lui met dans une main appuyée fur la

poitrine. Le malade dans cette situation ,
 & M. P.... tenant fermement la ligature ,
 en tirant , il lui dit : » vous voilà , mon-
 » fleur , dans l'état d'un criminel prêt à
 » faire amende honorable , la corde au
 » col , la torche à la main : c'est ici le
 » moment de réparer les outrages & les
 » injures que vous avez vomis contre la
 » médecine & les Médecins , il y a quel-
 » que tems : vous voyez que votre vie
 » dépend de nous. Je vous fais grace
 » pour cette fois , ajouta le Médecin , en
 » lâchant la ligature & retirant la bou-
 » gie : remettez - vous dans votre lit :
 » prenez une légère infusion de fleurs de
 » violette , & dans trois jours vous serez
 » guéri «.

M. Pousse. Un particulier vint un
 jour trouver M. Pouffe , pour le consulter
 sur l'espece d'inquiétude qu'il avoit , de
 ce qu'il ne pouvoit avoir d'enfant , ce
 qu'il croyoit pouvoir attribuer à ce que
 sa femme étoit mal conformée. M. Pouffe ,

après l'avoir bien écouté , bien questionné , le congédia avec cette seule ordonnance :

Ta femme est très-bien conformée. Pousse.

VERONIQUE. On a fait sur cette plante & sur l'aube-épine, l'épigramme suivante.

La véronique à l'aube-épine
Vantoit ses attributs parfaits :
Je vaux toute la médecine ;
Qui ne connoît point mes effets ?
Il n'est pas de mal indomptable
A ma spécifique vertu ;
Il n'est point de playe incurable.....
Point d'incurable , penfes-tu ?
Tes vertus ne font point si sûres :
Ma fleur dit qu'un mois va venir
Où le cœur reçoit des blessures
Que tu ne pourras pas guérir.

PLANTE DES PIEDS. Il y a dans le Mercure de France , 1721 , sept. p. 62 , une enygme sur la plante des pieds , dont un Médecin a donné dans le volume suivant l'explication en vers , que voici :

B b ij

Je lisois en rêvant l'énigme du Mercure ,
 Et de rêver en vain j'étois au désespoir ,
 Quand un Gascon est venu pour me voir.
 J'en fais encore avec lui la lecture :
 Vous ne devinez pas , dit-il ? Non. Vous riez ?
 Non. Eh ! Vous riez , Dieu me damne ?
 Car vous êtes dessus & vous cherchez votre âne,
 Puisque c'est la plante des pieds.

PLAIE. I. Un avare qui devoit se battre en duel fit auparavant son marché avec un Chirurgien , à un louis par plaie pour le traitement. Après le combat, la difficulté fut de régler le prix des plaies qui perçoient de part en part. Le Chirurgien vouloit avoir deux louis pour celles-là : l'avare n'en vouloit donner qu'un , parce que, disoit-il, l'épée n'a percé qu'une fois ; comme ils ne purent s'arranger , l'avare dit : eh bien ! ne pansez ces plaies là que d'un côté.

II. On a toujours cru & avec raison que les orages influoient plus ou moins sur l'état des malades ; mais on a peu d'exemples qu'ils influent sensiblement

sur les plaies. En voici pourtant un bien frappant.

Le nommé Lardan , battelier sur le Rhône , à Sillon près Saint - Vallier , en Dauphiné , reçut dans une dispute un coup de couteau dans le ventre. Il fut porté à l'hôpital de Saint-Vallier , où il guérit en peu de tems , quoique les intestins & l'épiploon fussent sortis par la playe. La cicatrice étoit fermée & le blessé n'étoit resté à l'hôpital que par l'avis du Médecin , pour donner aux parties lésées le tems de reprendre leur force , lorsqu'il survint un orage furieux. Le batelier qui étoit sur son lit commença à se plaindre vivement de sa blessure. Les douleurs revenoient & se dissipoient avec les éclairs , qui étoient très - vifs & très-fréquens. M. Garniere , le Médecin , qui se trouvoit alors à l'hôpital , fit mettre la partie malade à découvert , pour examiner avec attention les changemens qui pourroient y survenir : mais il n'en apperçut aucun , ni à la plaie ni au

ventre , quoique le malade poufsât des cris & des gemiffemens , en portant naturellement la main fur la cicatrice , toutes les fois qu'il faisoit des éclairs : ceux-ci finiffant, la douleur ceffoit. Plus les éclairs fe fuccédoient & étoient brillans , plus la douleur fe foutenoit & étoit aigue. Ce phénomène fe fit observer pendant près d'une heure. Enfin , l'orage , la pluie & les éclairs ayant ceflé , le batelier ne fentit plus de douleurs. Trois jours après , il quitta l'hôpital , reprit la rame , & depuis cette époque , il n'éprouva aucune incommodité.

III. On a renfermé dans ces deux vers latins les dix plaies dont Dieu affligea les Egyptiens , lorsque Pharaon retenoit malgré eux les Israélites :

Sanguis, rana, culex, mufcæ, mala peftis & ulcus:

Grando, locufta, dies nubila, præda, neces.

Voici la traduction :

Sang, grenouilles, par-tout moucherons obftinés,

Mouche, peste, ulceres & grêle :

L'air infecté de sauterelles,
Tenebres , mort des premiers nés.

IV. L'avidité du gain , qui est de tous les états & de tous les pays , fait périr les chasseurs qui habitent les montagnes du mont de Pilate. Lorsqu'ils sont descendus par des rochers à pic , sur lesquels ils ne peuvent plus remonter , ils ont alors recours à un expédient , qui fait frémir & qu'on aura peine à croire , quoique le fait soit très-véritable. Ils se font avec leurs couteaux des entailles dans les pieds & dans les mains ; en les appliquant ensuite contre les rochers , le sang se fige & fait une colle assez forte pour les soutenir. Si même ils y laissoient la main trop longtems , ils auroient ensuite de la peine à la détacher ; avant que d'arracher une main , ils collent l'autre , & se font ainsi , aux dépens de leur propre sang , des échelons , d'une nature nouvelle & bien effrayante.

V. Une des plaies les plus considérables dont les observateurs aient fait mention , est

celle que reçut au siege de Boulogne , en 1545 , François de Lorraine , Duc de Guise , surnommé le *balafre* , plaie dont Paré nous a donné l'histoire dans ses *Œuvres* , liv. 10. Le Duc de Guise fut frappé entre le nez & l'œil droit , d'une lance qui , s'étant rompue par la violence du coup , laissa dans la plaie tout le fer avec un tronçon de bois. Malgré un coup aussi violent, le Prince eut encore la force de revenir au camp à cheval. La profondeur & la longueur de la playe , le corps étranger qui y étoit fortement engagé , effrayèrent les premiers Chirurgiens qui se présentèrent pour la panser. Plusieurs même dirent qu'il n'y avoit rien à faire. Mais Paré , plus habile , crut devoir tout risquer pour sauver la vie du Prince. Voyant que le tronçon de lance étoit tellement engagé dans le crâne , qu'il étoit impossible de le tirer avec les mains , il prit des *tenailles de maréchal* , & en présence d'une foule d'Officiers , qui s'intéressoient vivement au sort du blessé ,

il lui demanda s'il consentoit qu'il risquât l'opération , & qu'on lui mît le pied sur le visage , pour arracher le corps étranger. *Je consens à tout* , répondit le Prince , *travaillez*. Cette méthode de panser une plaie fit pâlir tous les spectateurs. Guise seul conserva la tranquillité, pendant tout le tems de l'opération , & cette exclamation , *ah ! mon Dieu* , qu'il se permit, lorsque les tenailles eurent tiré le tronçon avec force , fut le seul témoignage de douleur qu'il donna. Il guérit ensuite si parfaitement , qu'il ne lui resta qu'une légère cicatrice.

VI. Il y a, entre les plaies & les ulceres des végétaux & des animaux , une analogie qui n'a pas échappé aux naturalistes , & qui a été très-bien établie par M. l'abbé Roger *Schabol* , dans les ouvrages qu'il a publié sur le jardinage , dont il s'occupa toute sa vie. Il a fait voir que les rapports sont les mêmes entre les individus de ces deux regnes : la seule différence qu'on remarque , & qui est essentielle , c'est

que les végétaux reproduisent toujours d'autres membres, à la place de ceux qu'on leur retranche , tandis que ces membres coupés aux animaux ne se renouvellent que très-rarement & uniquement dans quelque'especes particulieres , qui paroissent exceptées de la regle générale.

De même qu'on saigne un homme qui a trop de sang , on fait de même des incisions aux végétaux qui abondent trop en suc propre. On extirpe les loupes des individus de l'un & l'autre regne. Si on fait l'amputation d'un membre gangrené , on coupe de même les branches d'un arbre qui meurent , & le faitage de celui qui se pourrit en cet endroit. Les jardiniers , à l'instar des Chirurgiens , admettent dans les plaies des végétaux un peu sérieuses, cinq époques différentes, le saignement , la supuration , la détention , l'incarnation & la cicatrisation. Les bourrelets dans les deux plaies faites par arrachement ou déchirement , les écoulemens , tout offre les mêmes phénomènes,

& la guérison des plaies tant animales que végétales , se fait de même.

PONCTION. I. C'est le nom qu'on donne à une opération , très - fréquente chez les Japonois , spécialement pratiquée dans les maladies du bas ventre. M. Dujardin l'a très-bien décrite dans son *histoire de la chirurgie* , tom. I. , page 96 & suiv. En voici un exemple qu'il rapporte , & dont *Ten Rhyne* a été témoin.

» Un garde de l'Empereur du Japon ,
 » qui nous servoit , dit-il , de conducteur
 » en cette Cour , ayant excessivement
 » chaud , but beaucoup d'eau à la glace
 » pour se rafraichir. Il fut bientôt saisi d'une
 » grande douleur d'estomac ; cette douleur
 » aigrie par l'excès de boisson & d'ali-
 » mens qu'il avoit pris , peut-être encore
 » par le défaut d'habitude de la mer , lui
 » occasionna de fréquentes nausées & des
 » vomissemens. Pour se guérir , il prit
 » d'abord du vin du Japon , dans lequel
 » on avoit fait infuser du gingembre :
 » mais la douleur augmentant , il s'en

» prit à un vent opiniâtre qu'il croyoit
 » s'être fixé dans l'estomac , & il se dé-
 » termina à la ponction qu'il se fit de
 » cette maniere. Après s'être couché sur
 » le dos , il s'enfonça en quatre endroits
 » différens du côté gauche de l'abdomen ,
 » au-dessus du pylore , une aiguille qu'il
 » bornoit soigneusement à une certaine
 » mesure avec l'extrémité des doigts ; tan-
 » dis qu'il frappoit avec un petit maillet ,
 » (car il avoit la peau un peu dure) , il
 » retenoit son haleine. L'aiguille entrée de
 » près d'un pouce, il la retira & comprima
 » bien avec ses doigts les endroits piqués :
 » il n'en sortit point de sang , & on n'ap-
 » percevoit qu'une légère trace de l'ai-
 » guille ». L'Auteur ajoute que cette opé-
 ration soulagea & guérit le malade.

BAILLEMENT. I. Boerhave prétend
 que l'effet du baillement est de mouvoir ,
 accélérer , & distribuer toutes les humeurs
 du corps , également dans tous les vais-
 seaux , & de disposer les organes de la

fenfation & tous les mufcles à s'acquitter de leurs fonctions refpectives.

II. Le remede que prefcrit Hippocrate pour le baillement, qui trop fréquent devient maladie, c'eft de garder longtems fa refpiration.

III. On a déjà fait la remarque que le baillement chez les hommes eft un figne de vapeur, & il y a des circonftances où l'on n'eft pas fâché de faire voir qu'on eft fujet à cette maladie. Les jolies femmes ne manquent pas d'en faire ufage, lorsqu'elles fe trouvent avec des gens trop fages ou trop foux. C'eft une réponfe injurieuſe qu'elles donnent à tous ceux qui les étourdiſſent ou les ennuyent.

IV. Les Indiens Gentils s'imaginent, lorsqu'une perſonne baille, qu'il eft fort à craindre qu'un eſprit malfaifant ne faififfe le moment où la bouche eft ouverte, pour s'introduire dans le corps. Afin de prévenir ce malheur, ils ne manquent jamais de faire claquer leurs doigts, lorsqu'ils s'apperçoivent que quelqu'un baille,

persuadés que ce bruit sert à épouvanter & à écarter l'esprit malin. C'est sans doute dans la même intention que de bonnes gens font encore, lorsqu'ils baillent, un signe de croix sur leur bouche, ou c'est parcequ'il arrive quelquefois qu'en baillant on se démet la machoire. Mais alte-là sur cette matiere; car de même qu'une personne qui baille trois ou quatre fois, force ceux qui sont avec elle de bailler malgré eux, sans qu'ils puissent s'empêcher de bailler, il m'est de même impossible de ne pas bailler en écrivant ceci, heureux encore si mes lecteurs ne baillent pas déjà aussi !

LAVEMENS. I. *Plotin*, Philosophe Platonicien, étant violemment tourmenté des douleurs de colique, on lui conseilla l'usage des lavemens; mais il ne voulut jamais y avoir recours, ne croyant pas qu'un tel remede pût s'accommoder avec la gravité d'un Philosophe.

II. Sous quel astre, grand Dieu ! faut-il que je sois né !

Sans avoir offensé personne ,

Je subis le destin le plus infortuné.
 On me prend & l'on m'emprisonne
 Pour un mal que je n'ai point fait.
 C'est encore trop peu : l'on me met,
 Hélas ! à la plus grande gêne
 En engageant mon pauvre corps
 Dans un passage égal à celui d'une alêne,
 Afin de me mettre dehors.

Mais ce n'est pas là tout : dans un cachot étrange

On me loge tout à l'instant,
 Où je ne gagne rien au change ;
 Mais aussi j'y fais le méchant :
 J'y cours où la fureur me porte,
 Tantôt plus haut, tantôt plus bas,
 Je roule, j'arrache, j'emporte,
 Enfin j'y fais tant de fracas,
 Que de moi le Concierge las
 Est contraint de m'ouvrir la porte.
 Je reviens donc, mais tout chargé
 Des crottes du chemin par où j'ai voyagé.

III. Il y a dans le premier volume des
Causes amusantes & connues, pag. 66,
 un plaisant mémoire de M. *Grosseley*,
 Avocat à Troyes, pour une garde-malade,
 qui attaquoit en Justice un Chanoine, à
 cette fin qu'il fût condamné à lui payer

la somme de cent cinquante livres , tant pour lui avoir mis en place 1200 lavemens , pendant l'espace de deux ans , que pour avoir fourni la seringue & le canon ; l'affaire ne fut pas suivie , les parties traitèrent ensemble à l'amiable.

IV. M. Ouvrier , Graveur , a composé une Estampe intitulée : *Le petit Glouton* , dont le pendant représente une jeune femme qui regarde avec inquiétude un Apoticaire , exerçant gravement son humble ministère sur un enfant qui tient un poisson à la main , & qui paroît convoiter encore une grappe de raisin , qu'une petite fille porte dans un panier. Un autre enfant placé du côté opposé paroît effrayé de l'eau qui jaillit de l'instrument , pendant l'opération.

V. Il y a dans la Province de Quito un arbre très-haut & très-droit , qu'on appelle *bois de seringue* , parce que dans un canton de l'Amérique les habitans font , avec la racine élastique qu'il fournit , des bouteilles en forme de poires , au goulot desquelles

desquelles ils adaptent une cannule. Ces bouteilles élastiques , pressées , rendent la liqueur qu'elles contiennent ; c'est un usage de politesse chez eux de présenter avant le repas ces bouteilles à chacun des convives , qui , après avoir pris un petit lavement , se mettent à table avec plus d'appetit.

VI. On prétend que l'origine de l'usage des lavemens vient de l'oiseau appelé *Ibis* , qui , dit-on , pompe de l'eau avec son bec , & la fait ensuite passer dans ses intestins pour se purger ; d'autres attribuent cette origine à la cigogne.

Que je tienne ce que je suis
De la cigogne ou de l'ibis ,
Qu'importe ? On connoît qu'Esculape
Assez souvent par mon secours
Des mortels prolonge les jours.

VII. Entr'autres choses curieuses que l'on lit dans un *Factum* du Duc de Mazarin contre son épouse , on y trouve que ce Duc avoit recommandé à l'Apothicaire qui donne un lavement , & au

malade qui le reçoit , de bien s'occuper tous les deux de cette action importante , afin d'observer en la faisant , dit-il , toute la décence qu'exige la pureté chrétienne. C'est ainsi que le Pere Théophile Raynaud , Jésuite , dans son Livre intitulé *Trinitas Patriarcharum* , demande fort sérieusement, s'il est permis à un Chartreux d'user de lavemens.

VIII. Chez l'homme de génie, l'incident le plus futile en apparence , produit de grands effets. C'est ainsi que dans le malade imaginaire de Moliere , le lavement, qui paroît d'abord n'être imaginé que pour faire rire , amene le dénouement.

IX. On peut dire avec vérité qu'en général un lavement est un bain intérieur que la mode accrédite de plus en plus , que les Médecins conseillent aux femmes vaporeuses , qu'elles prennent d'elles-mêmes , quand elles s'ennuyent , plus par habitude que par goût ; ce qui rappelle ces vers de Despreaux à son Apoticaire :

O merveilleux Apoticaire !
 De toi je veux prendre un clystere ;
 M'en dût-il coûter un écu ,
 Je n'en plaindrai point la dépense.
 Tu vas me montrer ta science ,
 Et je vais te montrer le C. . .

X. Le Comte de L... renfermé à la Bastille du temps de la régence, s'aïda du Chirurgien , pour avoir lieu de causer souvent. Comme celui-ci faisoit aussi les fonctions d'Apoticaire , le Comte établit , pour avoir occasion de le voir souvent , qu'il lui falloit deux lavemens par jour. Le Régent , qui entroit dans les derniers détails sur ce qui concernoit les prisonniers de la Bastille , examinant un jour avec ses Ministres les mémoires de la pharmacie de cette prison, l'Abbé Dubois, qui fut depuis Cardinal & premier Ministre , se recria sur cette quantité de lavemens. Le Duc d'Orléans lui dit : *Abbé , puisqu'ils n'ont que ce divertissement là , ne le leur ôtons pas.* Mém. de Madame de Staal , tom. II , pag. 240.

XI. Le Cardinal de Richelieu , tourmenté de la colique , voulut prendre un lavement. Il fit avertir son Apoticaire , qui étant malade , envoya son premier garçon pour administrer au Cardinal le lavement , & lui recommanda sur-tout de ne pas oublier de se servir toujours du mot éminence. Ce garçon , trouvant de la difficulté à introduire la cannule , dit au Cardinal :
 » S'il plaîsoit à votre éminence de l'in-
 » troduire elle-même , je risquerois moins
 » de la blesser , attendu que votre émi-
 » nence a deux éminentissimes éminences
 » qui empêchent l'entrée du canon dans
 » son lieu. Allez , mon ami , dit le Car-
 » dinal en éclatant de rire , allez assurer
 » votre maître que vous êtes aussi mauvais
 » Orateur , que mauvais opérateur ».

XII. Un Procureur , tourmenté d'une colique des plus violentes , après avoir pris nombre de remèdes , & surtout beaucoup de lavemens , sans être soulagé , finit par périr. Comme il passoit pour très-peu scrupuleux dans son état , un particulier

qui le connoissoit bien , fit cette épitaphe pour être mise sur sa tombe :

Ci gist qui favoit si bien prendre ,
Et qu'il avoit si bien appris ,
Qu'il aima mieux mourir que rendre
Un lavement qu'il avoit pris.

XIII. Une Italienne qui se méloit en Turquie de la médecine , & de distribuer des médicamens , fut appelée chez la femme d'un Pacha. Elle proposa un lavement. Comme les Turcs ne connoissent point ce remede , les femmes qui étoient autour du lit de leur maîtresse , lui en demanderent l'explication. L'Italienne leur donna , le mieux qu'elle pût , une idée de la seringue & de l'usage qu'elles en devoient faire. Ces femmes éclaterent de rire , lorsqu'elle eut achevé sa description. On la pria néanmoins d'apporter son remede le lendemain.

Ce médicament leur ayant paru très-singulier , elles crurent devoir s'en défier , & , de concert avec leur maîtresse , elles firent le complot d'en faire l'épreuve sur

celle même qui l'avoit proposé. Celle-ci , prévoyant que la malade feroit long-tems à se résoudre à prendre son lavement , l'avoit mis très - chaud dans la feringue. Lorsqu'elle fut entrée dans l'appartement , les esclaves vinrent avec empressement pour voir cette machine inconnue , dont elle leur avoit parlé. Elle leur montra comment on s'en servoit , & quand elles se crurent assez savantes, la maîtresse ordonna d'en faire l'essai sur la femme docteur.

Quatre esclaves des plus fortes la faisoient , & l'ont bientôt mise dans la situation de faire la première l'épreuve de son remède. On lui donna le lavement , qui lui brûloit les entrailles , à mesure qu'il pénétrait. Mais les cris affreux qu'elle pouffoit , bien loin de faire quitter prise à ses bourreaux , les excitoient au contraire à n'en pas laisser perdre une goutte. Après cette cruelle opération , on jeta l'Italienne hors des appartemens , en insultant à sa douleur par des éclats de rire , qui firent accourir tous les Eunuques. Elle passa au milieu d'eux , & comme

elle avoit rendu le lavement , dans l'instant qu'on l'avoit laissé en liberté , la puanteur qui en résultoit , augmentoit leur étonnement , en sorte qu'ils la suivoient avec des huées. Cette aventure fit beaucoup de bruit dans tout le pays , & le préjugé contre les lavemens s'accrut toujours de plus en plus parmi les femmes Turques. *Voyageur François , tom. I , pag. 224.*

XIV. Le même Auteur nous apprend qu'à la côte de Malaguette , dans le Royaume de Sestre , les femmes font les fonctions d'Apoticaire , dumoins pour la distribution des lavemens. Elles se servent , pour cet effet , de tuyaux de corne par lesquels elles soufflent le clystere hors de leur bouche , qu'elles remplissent à différentes reprises , & dans cinq ou six jets , toute la composition est entrée dans le corps du malade : on ne cherche point à éviter les spectateurs par cette opération : comme les habitans de ce pays vont toujours presque nus , la cérémonie ne demande pas une longue préparation,

XV. Montaigne cite le trait d'un homme qui croyoit ne pouvoir jamais aller à la garde-robe, sans avoir pris des lavemens : il en faisoit composer de toutes les especes chez un Apoticaire, & se les faisoit donner par un valet accoutumé à cet exercice. La femme de ce *Philoclystere*, qui étoit avare, trouva que ces lavemens lui coûtoient trop cher, & craignant que cette dépense, qu'elle regardoit comme inutile & comme folle, ne dérangeât à la fin les affaires du ménage, elle jugea à propos de la faire cesser, sans cependant priver son mari du bien que pourroient lui faire les lavemens, persuadée que l'opinion lui tiendrait lieu de la chose même.

Elle convint donc avec le valet de ne rien mettre dans la feringue, mais de faire seulement la simagrée du remede ancien. Cette scène fut jouée avec un grand succès. Le bon homme s'imagina avoir été clystérisé, & l'effet s'en suivit heureusement. Quelque temps après, on
essaya

essaya de supprimer la cérémonie : il se plaignit alors de ce qu'on retranchoit le seul moyen qu'il connût de soulager ses entrailles. On lui rendit sa chimere , & il fut purgé de nouveau.

XVI. Les Chinois ne connoissent cette sorte d'injection , qu'on porte dans les intestins par le fondement , que depuis l'introduction des Jésuites dans leur Empire. Aussi ces peuples , en s'en servant , l'appellent-ils *le remède des Barbares*.

XVII. Les Jésuites , qui voyoient que le mot ignoble de lavement avoit succédé à celui de clystere , gagnerent l'Abbé de S. Cyran , & employerent leur crédit auprès de Louis XIV , pour obtenir que le mot *lavement* fût mis au nombre des expressions deshonnêtes , en sorte que l'Abbé de S. Cyran en fit le reproche au pere Garasse , qu'on appelloit l'Hélène de la guerre des Jésuites & des Jansenistes.

« Mais , disoit le Pere Garasse , je n'en-
 » tends par lavement que gargarisme : ce
 » sont les Apoticairees qui ont profané

» ce mot, en l'appliquant à un usage mes-
 » séant ». On substitua alors le mot *re-*
mede à celui de lavement. Louis XIV
 accorda cette grace au P. le Tellier. Le mot
remede, comme équivoque, parut plus
 honnête. Ce Prince ne demanda plus de
 lavement : il demandoit *son remede*, &
 l'Académie fut chargée d'insérer ce mot
 avec l'acception nouvelle dans son Dic-
 tionnaire. . . . Digne objet d'une intrigue
 de Cour !

LUCANTE, *Chirurgien*. C'est ainsi que
 se nommoit le Chirurgien du fameux Ma-
 réchal de Montmorency, décapité à Tou-
 louse le 30 octobre 1631. L'amitié que
 lui portoit le Maréchal, lui a fait jouer
 un rôle dans cette affaire. La veille du
 jour de l'exécution il l'appelle, lui remet
 une lettre à son épouse, & lui dit : « Lu-
 » cante, Dieu soit loué, qui m'a voulu
 » délivrer des troubles & de l'inquiétude
 » où l'état de ma femme me jettoit à
 » chaque instant. Tu lui diras que je ne

» lui recommande que deux choses ; la
 » première , de pardonner à mes ennemis
 » d'aussi bon cœur , que je leur pardonne ;
 » la seconde , d'excuser les chagrins que
 » je peux lui avoir donné pendant notre
 » union ».

Le matin du jour de l'exécution , Lucante s'étant présenté pour panser les plaies du Maréchal , dont il n'étoit pas encore guéri, *non , non , mon ami* , lui dit ce héros , *une seule les guérira toutes*. Lors de l'exécution , Lucante s'étant approché pour lui couper les cheveux , il tomba évanoui. « Comment , Lucante , » lui dit le Maréchal , vous qui m'exhortiez si souvent dans ma prison à recevoir tous mes malheurs comme venant de la main de Dieu , vous êtes plus affligé que moi même ? Consolerez - vous , Lucante ; je veux vous embrasser , & vous dire le dernier adieu , pendant que j'ai les mains encore libres ; je vous prie seulement de ne m'oublier jamais ». Quelle amitié noble de part & d'autre !

ECROUELLES. I. On croyoit au feizieme fiécle , que les écrouelles ou humeurs froides étoient contagieufes , & elles furent mifes au nombre des épidémiques par un Arrêt du Parlement de l'an 1578. Le mot d'écrouelle vient du Grec *scrophæ*, qui veut dire truie , parce qu'on prétend qu'entre tous les animaux, les cochons y font les feuls fujets. Les Efpagnols les appellent en conféquence *Porcellanos* , & les Portugais *las porcas*. André Du-laurens , un des plus grands Médecins du feizieme fiécle , a publié vers 1595 un Ouvrage en François fur cette maladie. La plus grande partie de fon Livre eft employée à établir & à justifier le privilege de nos Rois , de les guérir en les touchant. Il rapporte à ce fujet quelques anecdotes fingulieres.

Il nous apprend que de fon temps il venoit un grand nombre d'Efpagnols en France , exprès pour fe faire guérir par cet attouchement. Le Roi Henri IV, depuis fa conversion , n'a jamais manqué de

s'acquitter de cette cérémonie , toutes les fois qu'il faisoit ses dévotions , ce qui arrivoit au moins aux quatre fêtes de l'année. Dulaurens favoit très-bien comment les choses se passoient , puisqu'il étoit premier Médecin du Monarque. Il examinoit tous ceux qui se présentoient , & il assure qu'il n'en admettoit aucun , qu'après avoir bien reconnu qu'ils avoient les signes indicatifs des humeurs froides. Le Roi revenant de la messe , accompagné des Princes du Sang , des Prélats & du grand Aumônier , trouvoit les malades à genoux en différens rangs. Il récitoit une certaine priere , & ayant fait le signe de la croix , il s'approchoit des malades. Le premier Médecin passoit derrière le rang à opérer ; il tenoit à deux mains la tête de chaque écrouelleux , auquel le Roi touchoit la face en disant : *Le Roi te touche , & Dieu te guérit.*

Dulaurens avoue qu'à plusieurs les douleurs très-aigues s'adoucissoient , & s'apaisoient aussi-tôt ; qu'à d'autres les ul-

ceres se desséchoient ; qu'à quelques-uns les autres tumeurs diminueoient ; en sorte , ajoute-t-il , qu'en peu de jours , de mille il y en avoit plus de cinq cent de guéris. Comment un homme aussi instruit que l'étoit Dulaurens a-t-il pu ajouter foi à de pareilles rêveries , & qui plus est les transmettre à la postérité comme des vérités ? tant il est vrai que la crédulité mal raisonnée est aussi funeste que l'imposture même.

Cet Auteur fait remonter à Clovis , premier Roi Chrétien de France , ce beau privilege qu'il reçut , dit-il , par l'onction sacrée , & qui a été transmis à ses successeurs. S. Thomas d'Aquin , bien différent de S. Thomas l'incrédule , nous apprend que ce fut un Ecuyer de Clovis qui éprouva le premier cet effet merveilleux. Il étoit tourmenté par des tumeurs scrophuleuses ; il s'en plaignoit , & le Roi , qui l'aimoit beaucoup , en étoit très-affligé. Une nuit le Monarque vit en songe un Ange qui l'avertit de toucher le cou

de son favori. Il le fit, & *Leonice* (c'étoit le nom de ce favori) fut guéri.

Les Rois d'Angleterre ont prétendu avoir acquis ce privilege miraculeux , en s'attribuant des droits sur la couronne de France. « Mais une preuve certaine , dit » *Dulaurens* , que la loi Salique doit » être exactement suivie en France , c'est » que ces prétendus Rois de France Anglois ont beau toucher des écrouelleux , » ils n'en guériront aucun. De même aucune Princesse de France , si pieuse , » si sainte qu'elle soit , ne peut prétendre » à opérer ce miracle ».

Cependant dans le temps que *Dulaurens* publioit & faisoit imprimer ses observations , la Reine d'Angleterre *Elizabeth* s'efforçoit d'établir l'opinion contraire. Car quoiqu'elle fût femme , & ne fût que Reine d'Angleterre , elle prétendoit avoir aussi le don de guérir les écrouelles. Elle touchoit publiquement des malades au sortir de sa *Chapelle* , comme *Henri IV* au sortir de la sienne.

M. *Hume*, Historien d'Angleterre le plus moderne, nous dit avec la plus grande confiance qu'Edouard le Confesseur, qui monta sur le trône d'Angleterre en 1073, reçut ce don du Ciel à cause de ses vertus & de sa sainteté, avec la gloire de le transmettre à ses successeurs. De-là est venu, dit cet Auteur, que l'on a appelé *le mal du Roi* cette maladie, comme appartenant au Roi seul de la guérir. Cette coutume, ajoute-t-il, s'étoit continuée jusqu'à notre temps, & elle n'a été abandonnée que par la maison aujourd'hui regnante, qui s'est aperçue que même le bas peuple cessoit d'y croire, raison de plus pour l'abandonner.

Ce qu'il y a de constant, c'est que cette cérémonie a toujours lieu en France, quoiqu'on ait cessé d'y croire. Louis XVI, lors de son Sacre, a touché des écrouelleux. L'Auteur d'un livre, intitulé : *Bienfaisance Française*, &c. M. Dagues de Clairfontaine nous dit très-

sérieusement , tom. I , pag. 148 , qu'il est constant que plusieurs malades que Louis XV toucha à Rheims , lors de son Sacre , furent parfaitement guéris : pour convaincre le public , il rapporte un certificat , dont l'original est envoyé au pere de Linieres , Confesseur du Roi , signé de plusieurs personnes , & légalisé par les Juges de l'endroit , où un de ces miracles a été opéré. Comment après cela ne pas croire , & oser élever des doutes ?

I. N'a - t - on pas aussi soutenu qu'un septieme enfant mâle , précédé de six autres , entre lesquels il n'y avoit point eu de fille , avoit le don de guérir les écrouelles ? Ce même don est encore attribué à l'aîné de la maison d'*Aumont* en Bourgogne. Enfin il n'y a pas encore bien des années que l'usage de toucher les malades attaqués d'écrouelles se pratiquoit dans un coin du Royaume. Il y avoit à Dalet , village d'Auvergne à deux lieues de Clermont , sur les bords de l'Allier , une Confrairie dédiée au Saint-

Sacrement. On éliſoit tous les ans un enfant du village pour en être le Roi , & ſon pere étoit obligé de jeûner certains jours de la ſemaine , depuis Pâques juſqu'à la Fête-Dieu , & de faire d'autres bonnes œuvres. Le jour de la fête , il faiſoit ſes dévotions , & emmenoit ſon fils à l'églife , où il touchoit pluſieurs malades , qui y arrivoient des montagnes d'Auvergne & de Forès , où ce mal eſt aſſez commun. Le pere conduiſoit la main de ſon enfant , & diſoit : *Le Roi te touche : Dieu te guériſſe. Au nom du Pere , &c.*

III. Profitons de cette occaſion pour donner ici un réſumé ſuccint des maladies guéries ou prétendues guéries par le tact ou l'impoſition des mains. Plus crédules que nous , les anciens ne doutoient aucunement de pluſieurs faits , que nous regardons avec raiſon comme des fables. C'eſt ainſi qu'ils croyoient fortement à la vertu merveilleuſe que les Hiſtoriens attribuoient au Roi Pyrrhus de guérir les rateleux , en preſſant doucement , de

son pied droit , le viscere des malades couchés sur le dos. C'est ainsi que Suetone attribue à Adrien & à Vespasien, une vertu particuliere pour guérir certaines maladies en les touchant. Il dit que celui-ci fit voir un aveugle , & guérit un estropié en lui marchant sur la main ; que celui-là guérissoit les fievreux ; qu'Aurelien ressuscitoit les morts , &c. &c.

IV. Mais passons à des faits plus récents & plus généralement attachés au tact de différens Princes. On lit dans l'Ouvrage d'un Espagnol , *Gaspard Arejes* , intitulé : *Elysus Jocondarum Quæstorum campus* , que les anciens Rois d'Angleterre , de la race des Plantagenets , guérissoient du mal caduc , ou de l'épilepsie ; les Rois de Hongrie , de la jaunisse ; mais en bon & zélé sujet de la Couronne d'Espagne , Arejes assure que le plus grand Roi de la chrétienté doit avoir un pouvoir supérieur ; il lui attribue en conséquence celui de faire trembler le démon à son seul aspect , & de le chasser par sa seule présence du corps des possédés.

V. L'application de la main d'un cadavre ou d'un moribond sur des parties malades , a encore été regardée de tout tems, comme un excellent remede contre certaines maladies. Suivant *Vanhelmont* , qu'il suffit de citer pour savoir à quoi s'en tenir sur ce qu'il dit, la sueur des mourans a la vertu merveilleuse de guérir les hémorrhoides & les excroissances. *Pline* , dont le grand défaut est la crédulité, assure qu'on guérit les écrouelles & les goëtres, en y appliquant la main d'un homme mort d'une mort violente. Si cela étoit , toutes les exécutions que fait le bourreau feroient pour lui d'un grand produit. *Bayle* , qui n'étoit pas si crédule , s'explique mieux sur l'efficacité de ce moyen , à l'occasion d'une personne qui fut guérie d'une humeur scrophuleuse , par la main d'un homme mort de maladie lente, appliquée sur la tumeur , jusqu'à ce que le sentiment du froid eût pénétré les parties intimes.

Il y en a qui préfèrent la main d'un

homme mort de phtisie, à raison de la chaleur & de la sueur qu'on remarque aux mains des phtifiques, lesquelles sont fort souvent humides au moment de leur mort. Si l'on en croit *Bartholin*, qui est un observateur éclairé & judicieux, des personnes dignes de foi ont usé avec succès de ce moyen, & croient que la tumeur se dissipe, à mesure que le cadavre pourrit. « J'ai vu, dit-il, plusieurs femmes » venir dans les hôpitaux me demander » la permission de tenir la plante du pied » d'un homme à l'agonie sur un goëtre, » jusqu'à ce que cet homme fût mort, » assurant très-positivement que leur » mere, ou autres gens de leur con- » noissance, avoient été guéris par ce » moyen ». Comment ne pas croire à l'expérience? Il eût été utile que *Bartholin* se fût donné la peine de vérifier par lui-même ces faits allégués; sa seule assertion l'eût emporté sur celle de mille femmes.

BOITEUX. I. Un Picard étant déjà à

l'échelle pour être pendu , on lui présenta , comme c'est l'usage dans certains endroits, une femme de mauvaise vie, qu'on lui proposa d'épouser, pour obtenir sa grace. Il la regarda un moment , & ayant remarqué qu'elle boitoit , *elle boite*, dit-il au bourreau : *attache , attache*. Ce fait est rapporté par *Montagne*.

II. Le boiteux Dorillas , ce misérable drille ,
 Qu'on a toujours vu mourant de langueur ,
 Nonobstant son peu de vigueur ,
 En clopinant avec sa bequille ,
 Est pourtant parvenu à l'an quatre-vingt-deux ;
 C'est bien aller pour un boiteux.

III. On lit dans le troisieme chapitre des actes des Apôtres , que saint Pierre guérit à la porte du Temple un boiteux de naissance. C'est le sujet d'un tableau du fameux Peintre *Raphaël*. Mais il a représenté un homme auquel on avoit coupé le pied , & le miracle qu'il fait faire à S. Pierre , est d'ordonner à ce pied de se réunir à la jambe. Pourquoi avoir ainsi dénaturé le miracle , & supposé non-

seulement ce que l'Ecriture ne dit pas ,
 mais encore ce que l'Ecriture dément ?
 car elle porte : *Allevavit eum , & protinus
 consolidatæ sunt ejus bases & plantæ* , ce
 qui ne dit pas que le boiteux , avant d'être
 guéri , n'eût pas ses deux pieds. Cette
 remarque est de l'Auteur des *Observations
 critiques sur les erreurs des Peintres* ,
 &c. &c.

IV. Un boiteux porté par un aveugle
 a donné lieu à ces deux vers :

Fert humeris claudum cæcus : sic forte negato

Ille oculos socio commendat , ille pedes.

Malgré le sort , l'aveugle officieux

Porte l'estropié qui lui prête ses yeux.

Dans un seul vers on peut dire :

Quot caret alteruter , sumit ab alterutro.

BOICTIER. Les Chirurgiens appellent
 de ce nom un étui qui sert à loger les
 lancettes , ou des instrumens portatifs ,
 tels que des ciseaux , des pinces , des
 bistouris , &c. Il paroît que les Chirur-

giens ont eu de tout tems de ces étuis ; car nous tenons d'*Apollonius de Rhodes*, qu'Eribote, fils de Telecante, Chirurgien du nombre des Argonautes, voulant panser Oilée, pere d'Ajax, qui avoit été blessé à l'épaule par des oiseaux appelés *Stymphalides*, détacha son baudrier ou sa ceinture, pour en tirer une boîte où étoient ses instrumens & ses médicamens.

SAIGNEMENT DU NEZ. On lit dans le *Mercur*, année 1679, n°. 5, que le Maréchal d'*Estrades* eut par le nez une si grande perte de sang, que tous les remèdes prescrits par différens Médecins & Chirurgiens pour arrêter cette hémorragie, ne purent réussir ; en sorte même que la vie du Maréchal étoit en danger. Il eut avis que le sieur *Poulain*, Chirurgien du Corps de Son Altesse Royale Monsieur, avoit un secret qui passoit pour infailible contre toute sorte de perte de sang. On l'envoya chercher promptement ; & effectivement son remède ayant été éprouvé sur l'heure, il

il arrêta l'hémorragie comme par enchantement. Pourquoi de tels secrets , bien constatés, meurent-ils avec leurs Auteurs ?

SCIATIQUE. I. Coelius Aurelianus & Soranus nous apprennent que chez les anciens] on guérissoit la sciatique par le son de la flûte. On approchoit cet instrument de la partie malade , qui frémissoit & palpitoit tant que la flûte rendoit des sons , & étoit alors moins douloureuse. Cette méthode de traiter s'appelloit : *Decantare loca dolentia*, *enchanter les endroits douloureux*. Il est bien malheureux que nos flûtes n'aient pas la même vertu ; que de gouteux paieroient bien cher ce secret admirable !

II. Le Cardinal Dubois fut attaqué , au mois de septembre 1722 , d'une violente goutte sciatique. Le Comte de Belle-Isle lui proposa de faire usage d'une pommade d'un nommé *Roscheron* , qui avoit guéri d'une pareille maladie six ans auparavant la Marquise de Belle-Isle sa mere.

Cette pommade étoit revêtue de l'approbation des Médecins & Chirurgiens de la Cour , & son débit autorisé par lettres patentes de Sa Majesté. Le Cardinal en fit usage , & obtint en moins de trois jours une guérison parfaite. Ce fait est rapporté dans le Mercure d'octobre 1722 , p. 158. S'il est vrai , pourquoi la pommade de Roscheron n'a-t-elle pas survécu à l'Auteur ?

III. Le rondeau suivant est d'Adam Billaut , célèbre Menuisier de Nevers qu'on appelloit *le Virgile au rabot* ; il l'adressa à un de ses amis attaqué d'une sciatique.

Pour te guérir de cette sciatique ,
 Qui te retient comme un paralytique
 Entre deux draps , sans aucun mouvement ,
 Prends moi deux brocs d'un fin jus de sarment ,
 Puis lis comme on le met en pratique.
 Prends-en deux doigts , & bien chauds les
 applique
 Sur l'épiderme où la douleur te pique ,
 Et tu boiras le reste promptement
 Pour te guérir.

Sur cet avis ne soit point hérétique ;
 Car je te fais un serment authentique ,
 Que si tu crains ce doux médicament ,
 Ton Médecin pour ton soulagement
 Fera l'essai de ce qu'il communique
 Pour te guérir.

FRACTURE. I. Caton le Censeur , dans son *Traité de re rusticâ* , cap. 160 , donne la recette suivante pour guérir les membres cassés ou démis. « Prenez, dit-il, un roseau » verd de la longueur de 4 à 5 pieds: fendez- » le en deux par le milieu , & que deux » personnes le tiennent sur vos cuisses. » Alors vous commencerez le charme sur » les membres cassés , en disant : *Gue-* » *rison au membre cassé : motas væta ,* » *daries , dardaries , astalaties*. Vous ré- » péterez ces paroles avec les deux autres » personnes , jusqu'à ce que les extrémités » des deux morceaux de roseau soient réu- » nies , & vous agiterez un fer par-dessus. » Lorsque les extrémités seront réunies , » que l'une aura atteint l'autre , vous les » prendrez & les couperez de droite &

» de gauche : après quoi vous les atta-
 » cherez au membre qui sera démis ou
 » cassé , & il guérira. Recommencez ce-
 » pendant ce charme tous les jours , en
 » disant pour un membre cassé : *Guérison*
 » *au membre cassé* ; & pour un membre
 » démis , *guérison au membre démis* , ou
 » bien , *huat , hanat , huat pista sista , &c.*»
 Nous sommes bien éloignés de vouloir
 exposer le sage Caton à la risée de nos
 Lecteurs : cependant il faut convenir que
 sa crédulité ternit violemment sa sagesse ,
 & qu'on auroit bien de la peine à trouver ,
 même parmi les Sauvages , une preuve de
 superstition aussi marquée.

II. Une femme vive & acariate prenoit
 plaisir à fatiguer la patience de son mari.
 Un jour qu'elle l'avoit poussé à bout , il
 prend un bâton , & lui casse le bras. Un
 Chirurgien habile réduisit la fracture , &
 la malade fut bientôt guérie. Mais pour
 faire perdre à son mari la fantaisie de la
 maltraiter dorénavant aussi cruellement ,
 elle engagea le Chirurgien à demander

pour les honoraires une somme très-forte ; ce qu'il fit. Voilà, dit le mari, en présence de sa femme, la somme que vous demandez, & en voilà autant pour la guérison de l'autre bras de ma femme, que je lui casserai à la première querelle que nous aurons ensemble. La femme ne se mit pas, je crois, dans le cas de faire gagner au Chirurgien ces nouveaux honoraires.

III. Dans le pays de Jugas, vers les côtes occidentales de l'Afrique, lorsqu'un homme est mort, on casse les bras à deux de ses femmes les plus chéries, & on les enterre ensuite avec lui.

IV. Un nommé Duval fit voir en 1737 à la foire S. Germain, une machine qui étoit disposée de manière, qu'elle arrêtoit & cassoit les bras d'un voleur qui entreprendroit d'ouvrir une porte, une armoire, un coffre fort, sur lesquels auroit été appliquée cette machine.

V. François Maillé, natif de Pontever en Provence, & mort en 1709, âgé de 119 ans, tomba d'une muraille à l'âge de 110

ans, se cassa une jambe, qui fut très-bien guérie, en sorte qu'il vécut encore 9 ans après cet accident. On dit même qu'à cent ans il eut un procès avec une fille grosse, qui l'accusoit d'être le pere de l'enfant qu'elle portoit dans son sein.

VI. Epictete, célèbre Philosophe du premier siècle, avertissoit Epaphrodite son maître, qui lui manioit rudement la jambe, qu'infailiblement il la lui casseroit. Cependant celui-ci continuoît toujours, si bien qu'effectivement il la lui cassa. Epictete lui dit sans se mouvoir : *Ne vous l'avois-je pas bien dit ?* Remarquons en passant que de tous les Philosophes anciens, Epictete est celui dont la doctrine & la morale approchent le plus du christianisme. Aussi S. Augustin a-t-il souhaité que Dieu ait usé de miséricorde envers lui. Celsus opposant aux Chrétiens ce trait de modération du Philosophe Grec, leur disoit : *Votre J. C. a-t-il jamais rien fait de si beau à sa mort ?* Oui, dit S. Augustin, *il s'est tu.*

VII. Un homme reçoit d'un port de l'Amérique une lettre conçue en ces termes : « Je suis enfin arrivé ici , après une » traverse heureuse ; elle n'a même présentée aucun événement remarquable ; » celui-ci seul peut mériter votre attention. Un mousse est tombé du haut » du mât sur le pont , & s'est cassé » une jambe : le Chirurgien du vaisseau » la lui a liée fortement avec une corde , » & un moment après le blessé a pu se » servir de sa jambe , comme avant l'accident. Je ne puis trop admirer l'adresse » de l'Opérateur , & l'entier succès qu'il » a obtenu ». Cette lettre , lue dans une société nombreuse de Chirurgiens , a donné lieu à une longue discussion. Si le fait n'eût pas été attesté par un homme connu & très-digne de foi , on l'eût rejeté sans aucun examen. Un des membres de cette illustre société fit à ce sujet un mémoire très-savant , où il démontroit de la manière la plus claire les moyens physiques par lesquels avoit pu s'opérer une cure aussi étonnante.

Il ne manquoit plus au mémoire que l'approbation de la société, lorsque celui qui avoit communiqué la première lettre, en reçut une seconde de son ami, où on lisoit cette phrase : » Je crois avoir oublié » une petite circonstance dans le récit de » l'événement dont je vous ai fait part » dans ma dernière ; la jambe que le » mouffe en question s'est cassée, étoit de » bois ». Le dissertateur en fut pour les frais de son érudition & pour ses peines.

Fin de la première Partie.

TABLE

*Alphabetique des articles
contenus dans la première
partie.*

A

<i>Abaisseur, muscle...</i>	<i>pag: 38</i>
<i>Abces.....</i>	<i>124</i>
<i>Absinthe.....</i>	<i>32</i>
<i>Abstinence.....</i>	<i>251</i>
<i>Accouchement.....</i>	<i>27</i>
<i>Ache.....</i>	<i>216</i>
<i>Alibeur, med:.....</i>	<i>81</i>
<i>Amputation.....</i>	<i>218</i>
<i>Anatomie.....</i>	<i>145</i>
<i>Andre Rudiger, med:.....</i>	<i>11</i>
<i>Apoplexie.....</i>	<i>72</i>

Apothecaire	75
Apothicairerie	73
Ariston. med.	104
Asthme	151
Astragale	6

B

Baillement	300
Begayement	168
Blessure	33
Boictier	327
Boiteux	325
Boudou. chir.	26

C

Cephalalgie	125
Chirurgie	12
Chirurgien	187
Cochemar	201
Cœur	47

Colique 202

Crane 49

D

Daguin, med: 250

Democides, med: 161

Dentiste 63

E

Ecroutelles 316

Eaux Minerales 109

F

Fagon, med: 265

Fesses 82

Fievre 267

Fines, Chir: 186

Fracture 331

Frictions 185

G

Gaderden, med: 182

Glande pincale 68

Goetre 170

Gomphose	173
Gorge	31
Grasseuse	7

H

Hemoptysie	153
Hermant. med.	26
Hermaphrodite	19

J

Jaunisse	174
Indigestion	175
Jugulaire	288

L

Lait d'anisse	59
Le Lait	54
Lavement	302
Lucante. chir.	314

M

Macha	33
Maigneur	61
Martel. chir.	167

<i>Masser</i>	286
<i>Medicament</i>	285
<i>Medecin</i>	22
<i>Medecins & poctes</i>	40
<i>Melancholie</i>	84

N

<i>Nerfs</i>	258
<i>Nombrel</i>	261
<i>Nymphomanie</i>	263
<i>Nymphotomie</i>	262

O

<i>Oculiste</i>	176
<i>Orvietan</i>	115
<i>Os</i>	35

P

<i>Petite Verole</i>	241
<i>Pilules</i>	116
<i>Plaie</i>	292
<i>Plante des puits</i>	291
<i>Ponction</i>	299

Pousse. Med:	291
Prix de l'Academie.	154
Procope. Med:	38
Ptisanne.	26
Purgation.	156

Q

Quene humaine.	205
Quinquina.	247

R

Rage.	206
Rau.	120
Regime.	210
Renoueur.	211
Retention d'Urine.	215
Rhume.	60
Rudiger. Med:	11

S

Sage Femme.	5
Saignee.	128

Saignement du nez.	328
Sciaticque.	329
Seneirgues. Chir.	142
Sensitive.	52
Sourcils.	51

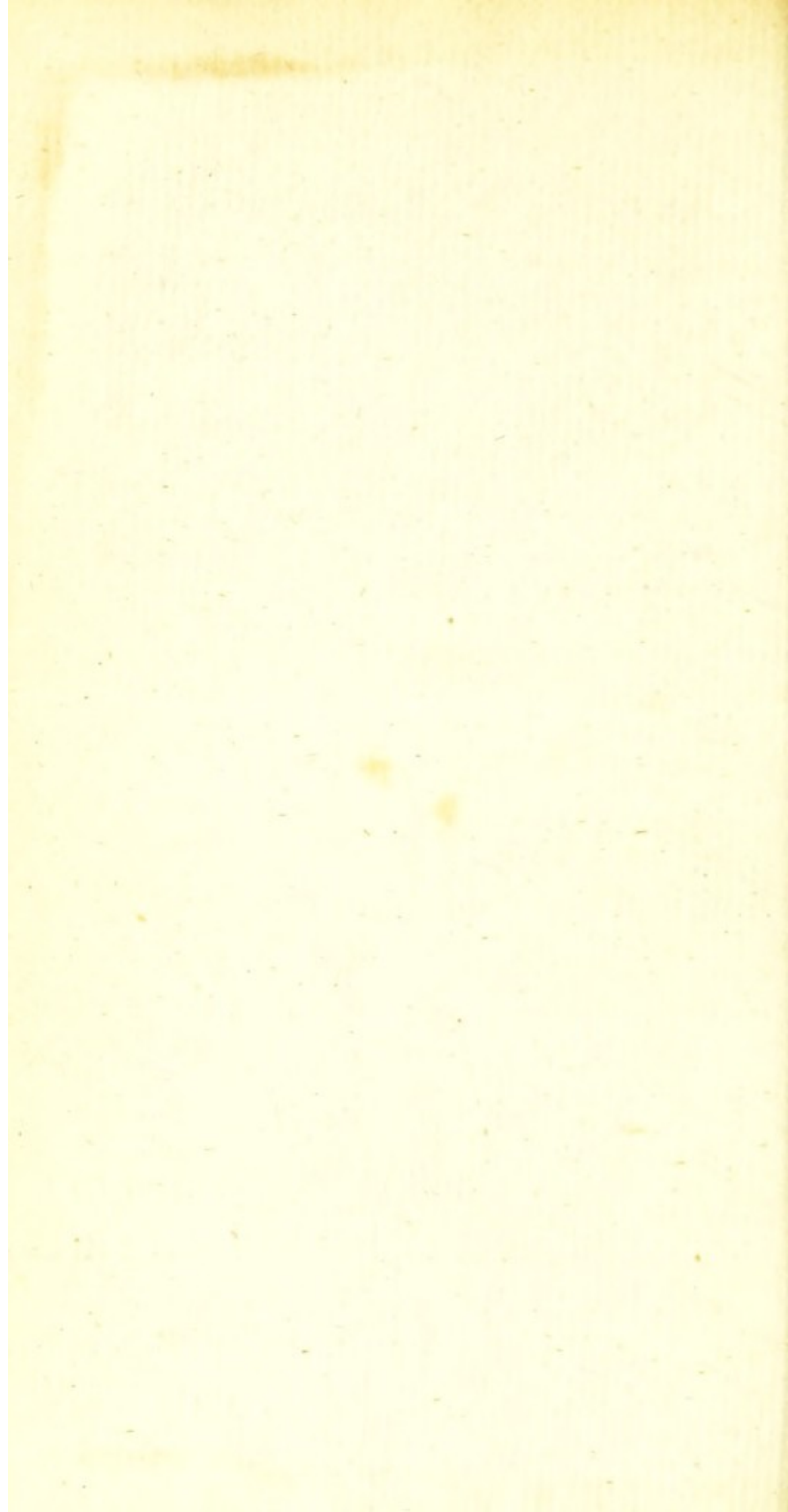
T

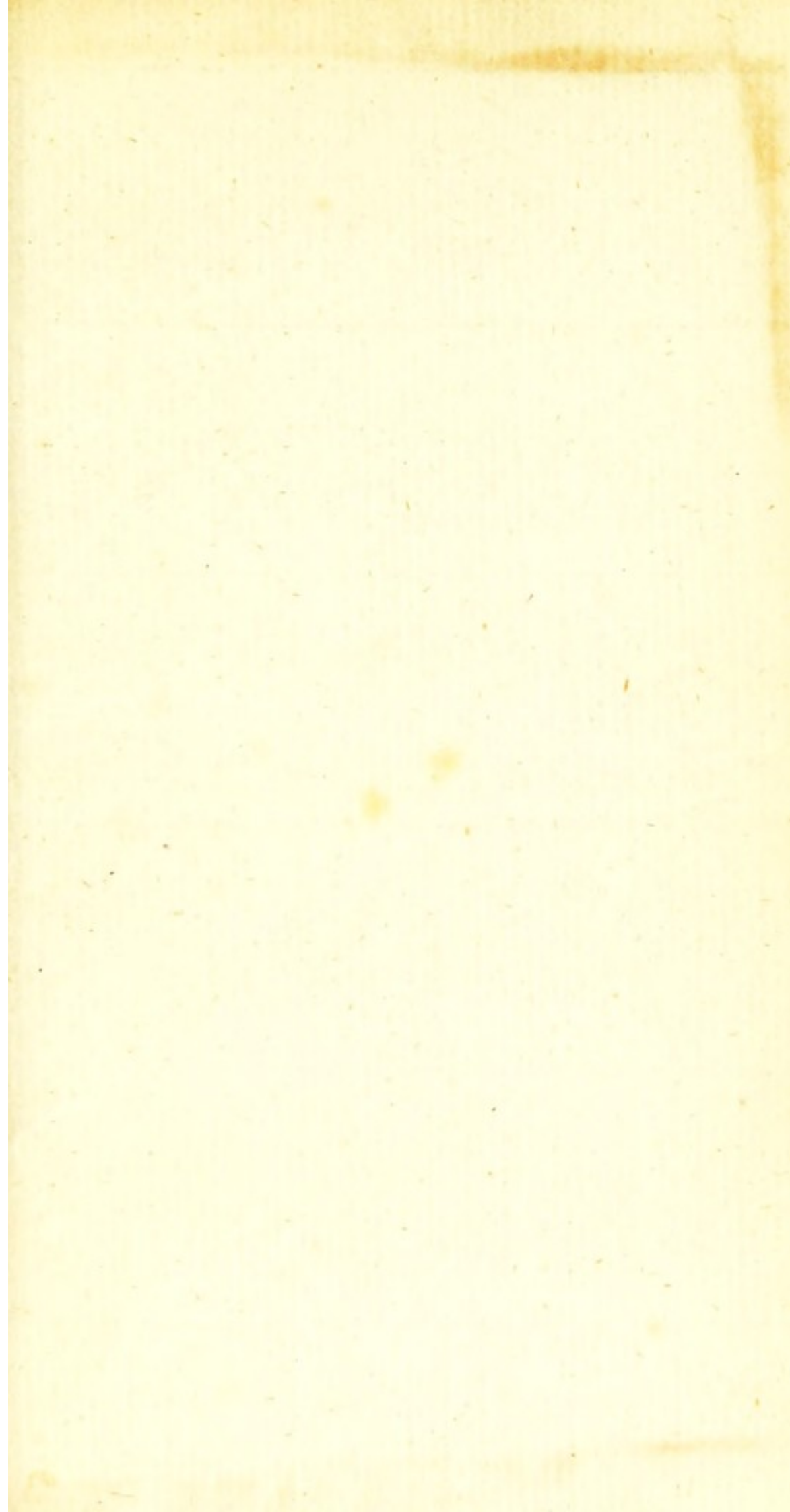
Tendon.	121
Testicules.	121
Theses de medecin.	106
Thorne. Med.	152

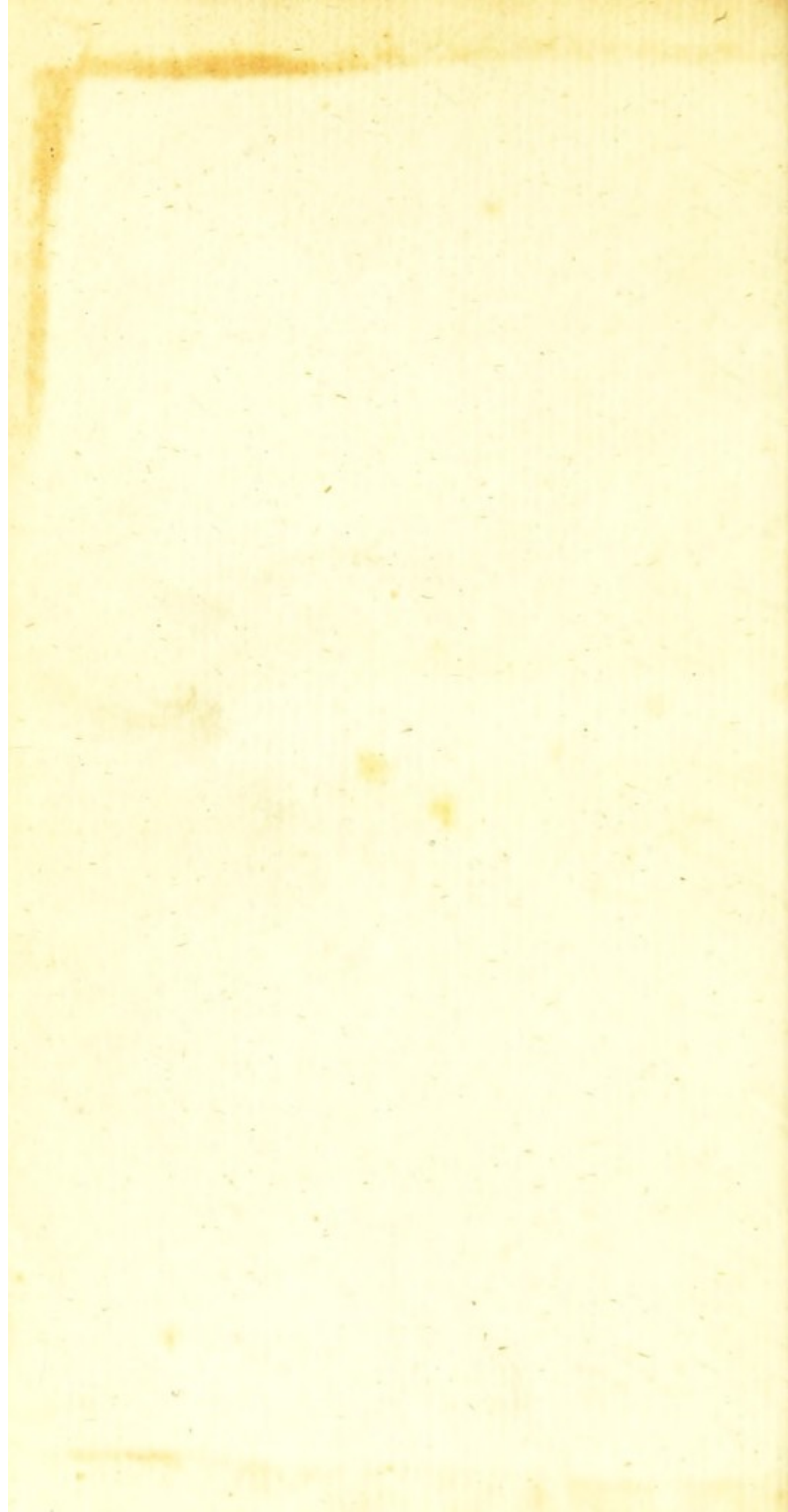
V

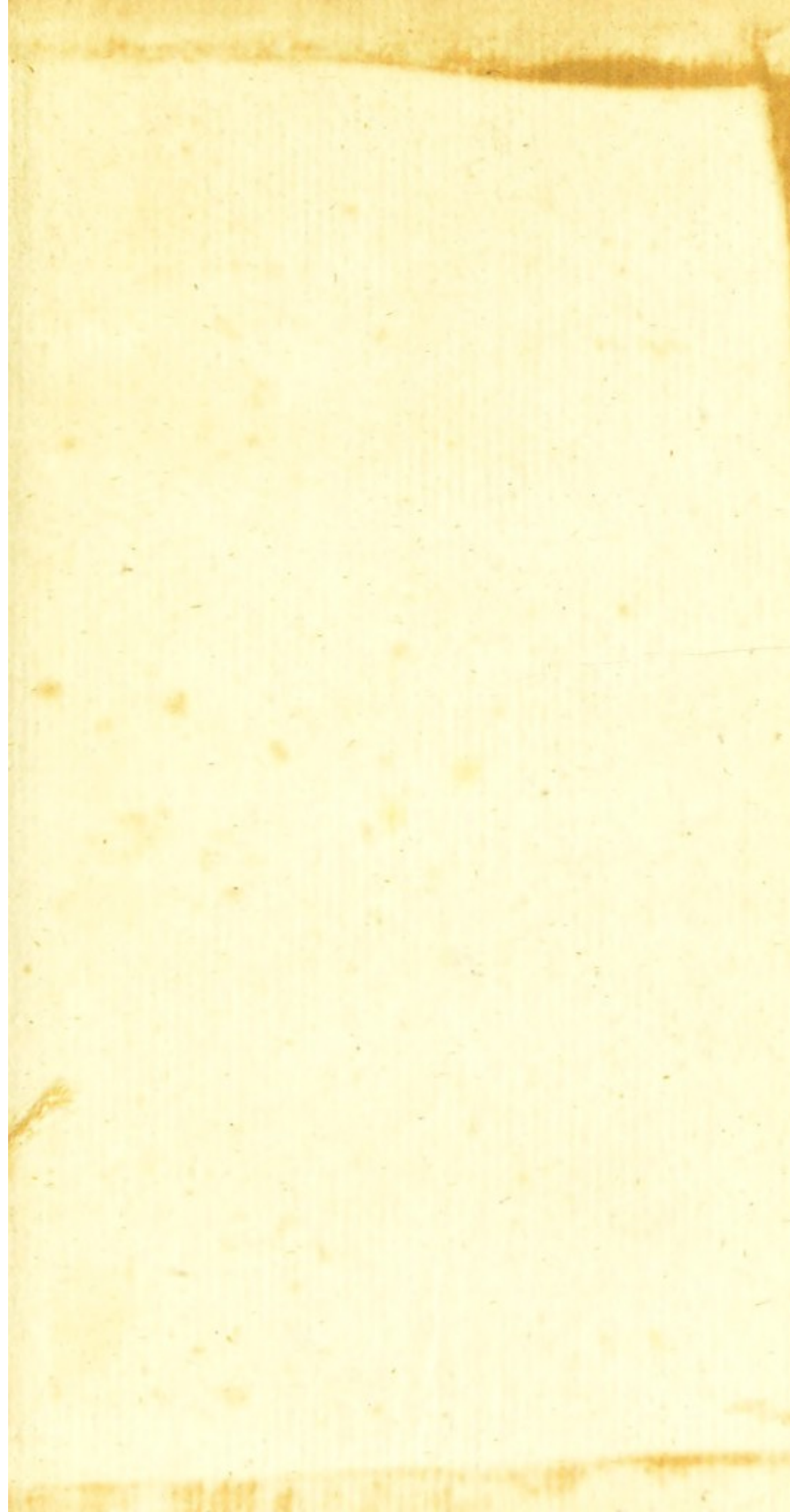
Van Riebeck, Chir.	249
Van Swieten, Med.	198
Vapeurs.	94
Viole.	226
Vironique.	291
Verrue.	225

Vessicule du Foie.....	124
Vessie.....	180
Violette.....	37
Visceres.....	144
Ulcer.....	163
Urine.....	276













DISTANCE

SOME TIGHT
GUTTERS

